

Émile LABARTHE

**DANS LES
PROVINCES
DU FOND DE
LA CHINE**

Dans les provinces du fond de la Chine

à partir de :

DANS LES PROVINCES DU FOND DE LA CHINE

par Émile LABARTHE

Revue *Le Tour du Monde*, tomes XV, 1908, pages 565-588 et XVI, 1909, pages 217-252, + 68 photographies + 2 cartes.

La relation du *Tour du Monde* est disponible sur Gallica en mode image [ici](#) et [ici](#).

Mise en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
octobre 2013

TABLE DES MATIÈRES

[Table des illustrations](#)

[I. Le Yun-Nan et sa capitale](#)

Arrivée à Yun-Nan-Sen. — Les roches aux formes de ruines de Lou-Nan-Tchéou. — Les mendiants. — Sur le lac de Yun-Nan-Sen. — La montagne sacrée de Si-Chian. — La famille Ouang. — Une banque chinoise. — Monseigneur Fenouil. — Les temples.

[II. De Yun-Nan-Sen à Tong-Tchouan-Fou](#)

Départ de Yun-Nan-Sen. — Les escaliers mandarinaux. — Les noms géographiques. — Les douanes intérieures ou « likins ». — Les habitants de Lai-Téou-Pou. — Le col de Tai-Pou. — Tong-Tchouan-Fou. — Un missionnaire gascon. — Le monument de Doudart de Lagrée. — À l'aventure chez les Lolos indépendants. — Les monts Tibétains.

[III. Tchao-Toung-Fou et la frontière sino-tibétaine](#)

La vie d'un missionnaire à Tchao-Toung-Fou. — Les Boxers du Yun-Nan. — Les sociétés secrètes en Chine. — Visite au préfet de Tchao-Toung-Fou. — Visite au général Liou. — Une ville fortifiée : Ta-Kouan. — Les soldats « civils ». — La maison de verre. — Un temple à ex-votos.

[IV. De Tchao-Toung à Sui-Fou](#)

La plaine du Se-Tchouen, le jardin de la Chine. — Le batelier chinois. — Un séminariste. — Sui-Fou. — Une Supérieure. — Fête chinoise. De la rue Royale à Sui-Fou. — La pagode de Yun-Nan-Koa et l'art chinois. — Le baccalauréat chinois.

[V. Sui-Fou et le Yang-Tzé-Kiang](#)

L'école française de Sui-Fou. — Tchong-King. — Création d'écoles d'arts et métiers en Chine. — L'opium. — Itchang. — La poste française en Chine. — Han-Keou et Changhaï. — Conclusion. — Le rôle de la France en Extrême-Orient.

[Carte de Lao-Kay à Su-Tchéou-Fou.](#)

[Carte de Tchao-Toung-Fou à Tchoung-Tcheng.](#)

TABLE DES ILLUSTRATIONS

- L'armée chinoise est munie de canons et de fusils avec lesquels il faudrait compter.
- Soldats d'escorte à l'aspect moins guerrier que ceux du haut de la page.
- Artilleurs chinois. Tirailleurs chinois à l'exercice.
- Rochers ruiniformes de Lou-Nan-Tchéou.
- Yun-Nan-Sen est une vaste cité enfermée dans une enceinte de murailles.
- Les boutiques sur le marché de Yun-Nan-Sen. À droite, celle d'un marchand de cercueils.
- Dans le quartier marchand à Yun-Nan-Sen.
- Ramasseurs d'ordures dans les rues de Yun-Nan-Sen.
- La colonne des victoires, à Yun-Nan-Sen.
- Sur le canal conduisant au lac de Yun-Nan-Sen.
- Personnages de Yun-Nan-Sen : Ouang, banquier chinois et sa famille.
- Le général commandant à Yun-Nan-Sen et son état-major.
- Ruines de l'évêché de Yun-Nan-Sen, en 1901.
- Exposition d'une tête de chef de rebelles à Yun-Nan-Sen.
- Une auberge à peu près propre est assez rare en Chine.
- Groupe de femmes et d'enfants à Yang-Ling.
- Condamnés emmenés en prison.
- Dans une rue de Kouang-Tchan ; les habitants prennent fréquemment leur repas devant leur porte.
- J'arrive en chaise à porteurs au hameau de Hao-Lung-Tan, entouré de bois et de verdure.
- Nous sortons de la forêt et nous descendons au village de Lai-Téou-Pou.
- Campement de Lolos dans la forêt, près du col de Taï-Pou.
- Mandarins militaires avec leurs porte-étendards.
- Paysage du Yun-Nan : un buffle au labour.
- C'est un village situé sur un palier à flanc de montagne dans le pays des Lolos indépendants.
- Village dans la montagne.
- Portique que l'on voit sur la route avant d'arriver à Tchao-Toung.
- Un des beaux arcs de triomphe sur la route de Yun-Nan-Sen à Tchao-Toung-Fou.
- Type de paysan pauvre de Tao-Yuen.
- Groupe de femmes lolos, sur la frontière sino-tibétaine.
- L'entrée de la préfecture à Tchao-Toung-Fou.
- Le supplice de la cage, dans laquelle le patient est suspendu par le cou.
- Le supplice de la cangue ; à gauche, deux patients sont couplés.
- Joueur de cornemuse à Miao-Tzen.

Dans les provinces du fond de la Chine

- Un centenaire chinois.
- Le village de Tao-Yuen à l'entrée de la plaine de Tchao-Toung-Fou.
- Vue générale de Ta-Kouan, ville fortifiée.
- Un pont suspendu à Lao-Oua-Tan.
- Roches en forme de ruines à Lao-Oua-Tan. C'est une montagne qui s'est effondrée et émiettée.
- Bonze appelant les dieux au moment de la prière.
- Notre caravane dans les défilés sur la frontière du Yun-Nan et du Se-Tchouen.
- Notre caravane sur la route de Sui-Fou.
- Une Chinoise dans son intérieur.
- L'atrophie du pied chez la Chinoise (12 centimètres environ).
- La fête du Dragon est toujours la grande réjouissance des populations chinoises.
- Un oriflamme à prières.
- Comédiens chinois à Sui-Fou.
- L'exposition des corps après une exécution capitale dans un village.
- Dans la pagode de Yun-Nan-Koa.
- Statues de génies dans une pagode du Yun-Nan.
- Les loges de concours dans une pagode de lettrés.
- Cordonniers chinois au travail.
- Nos portiers en marche.
- Une jonque passe dans les gorges du Yang-Tzé-Kiang.
- Un village sur les bords du Yang-Tzé.
- Jonque mandarinale sur le Yang-Tzé.
- Un rapide du Yang-Tzé.
- Dans les gorges du Yang-Tzé.
- Chemin de halage le long du Yang-Tzé.
- Le passage d'un rapide du Yang-Tzé.
- La fête du Dragon sur les eaux du Yang-Tzé.
- Une rue à Itchang.
- Han-Keou. Les quais avec leur parterre de gazon.
- Le progrès moderne à Han-Keou. Forges et hauts-fourneaux.
- Rocher sur le Yang-Tzé entre Han-keou et Changhaï, appelé « le petit orphelin ».
- Place du marché à Changhaï.

Tombeaux des empereurs :

- Entrée.
- Éléphant en pierre.
- Statue de guerrier.
- Sur le chemin de ronde de la Grande muraille.

Dans les provinces du fond de la Chine

À mon cher compagnon de voyage, O. Legrand.

I

LE YUN-NAN ET SA CAPITALE

Arrivée à Yun-Nan-Sen. — Les roches aux formes de ruines de Lou-Nan-Tchéou. — Les mendiants. — Sur le lac de Yun-Nan-Sen. — La montagne sacrée de Si-Chian. — La famille Ouang. — Une banque chinoise. — Monseigneur Fenouil. — Les temples.

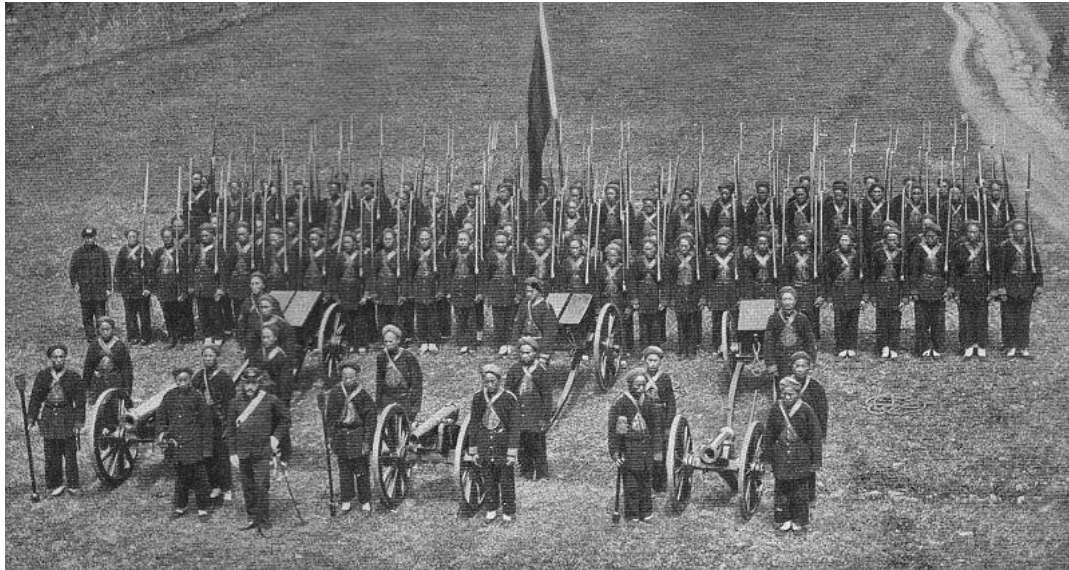
@

p.565 La situation politique de notre admirable empire d'Extrême-Orient est depuis quelque temps assez inquiétante. Tous ceux qui l'ont visité, tous ceux qui s'intéressent à son avenir, ont conçu de justes alarmes à la lecture des dépêches qui nous ont signalé les troubles de l'Annam et les attentats de la frontière chinoise. Les attaques contre les agents du chemin de fer du Yun-Nan se sont multipliées, et il est permis de se demander si nous n'allons pas voir se renouveler dans cette province les désordres passés, nos établissements assiégés par la populace, et les mandarins, auteurs responsables de l'agitation, se montrer impuissants à la faire cesser.

Tout est à redouter, car l'animosité des chefs ne tente même plus de se déguiser, sous les épithètes fleuries de la politesse chinoise. Secrètement encouragés par toutes les influences qui cherchent à nous chasser de nos possessions ou tout au moins à arrêter notre marche vers le Yang-Tsé-Kiang, les mandarins se montrent de plus en plus arrogants, et leurs manières sont de plus en plus intransigeantes. La situation peut redevenir très grave, car d'une part, nous ne pouvons pas reculer : ce serait « perdre la face ». L'honneur de la France est engagé, comme son intérêt, dans la construction du chemin de fer. Mais d'autre part, une expédition au Yun-Nan ne se ferait pas sans difficultés. L'accès du plateau est redoutable, car on ne peut l'atteindre que par des défilés très dangereux et d'une défense aisée : passes du Namti, du Sin-Chien, de Man-Hao. En outre, les Yunnanais, race de bandits et de pirates, belliqueuse et intrépide, sont beaucoup plus aguerris que les Chinois du reste de l'Empire, dont ils diffèrent par les

Dans les provinces du fond de la Chine

mœurs et le langage. Il existe à Yun-Nan-Sen un corps de troupes, bien armé de canons et de mausers, avec lequel il faudrait compter.



L'armée chinoise est munie de canons et de fusils avec lesquels il faudrait compter.

Soldats d'escorte à l'aspect moins guerrier que ceux du haut de la page.

p.566 Comment concilier notre volonté de poursuivre nos projets avec la menace de ces graves événements ? Il n'y a qu'une solution possible à laquelle notre diplomatie est fort heureusement déterminée, c'est de faire appel au pouvoir suprême de l'Empire et de trancher les litiges à Pékin. En faisant entendre à la cour un ferme langage, en lui rappelant les engagements contractés envers nous, et au besoin en appuyant notre action politique de démonstrations dans le Pé-



Tchi-Li, on obtiendra toujours satisfaction. Il ne faut pas considérer en effet la province du Yun-Nan comme un État indépendant et ses

Dans les provinces du fond de la Chine

administrateurs comme munis de pleins pouvoirs pour résoudre les questions qui nous divisent. La Chine est beaucoup plus centralisée qu'on ne le suppose et on aurait tort de la comparer au Maroc. Les mandarins, fonctionnaires très obéissants et très soumis à l'autorité supérieure, s'inclinent toujours devant la volonté impériale ¹.



Artilleurs chinois. Tirailleurs chinois à l'exercice.

Au cours de la mission qui m'a été confiée par le gouvernement général de l'Indo-Chine, j'ai eu à étudier d'une façon toute particulière

¹ Les troubles qui ont éclaté dans le Yun-Nan sont de nature à exercer une fâcheuse répercussion sur l'entreprise française du chemin de fer de Haïphong à Yun-Nan-Sen. Le tronçon de Haïphong à Lao-Kai, dans le Tonkin, est en voie d'exploitation. Le second tronçon, de Lao-Kai à Yun-Nan-Sen, se trouve en territoire chinois. Les travaux sont commencés depuis 1903. La ligne est à voie de 1 mètre ; elle a une longueur de 465 kilomètres.

Dans les provinces du fond de la Chine

les conditions de pénétration de l'influence morale de la France dans les régions du Yun-Nan et du Sé-Tchouen, par la création ou le développement des œuvres civilisatrices telles que les écoles, les hôpitaux, les établissements de bienfaisance. Je passerai sous silence dans le récit qui va suivre, la partie de mon voyage à travers la région aujourd'hui très parcourue et très connue, située entre Lao-Kai, frontière du Tonkin, et Yun-Nan-Sen, capitale de la province. Je m'attacherai à la description des contrées, dont quelques-unes à peu près inexplorées, qui s'étendent à l'ouest de la Chine, et qui sont traversées par le cours supérieur du Yang-Tsé-Kiang.

Le lecteur m'excusera de ne pouvoir lui donner qu'une très faible impression de l'émerveillement que me procura cet admirable voyage. Mais s'il fut une des joies inoubliables de mon existence, que mon cher compagnon, M. Oscar Legrand, juge au Tribunal de Commerce de la Seine, me permette de lui dire que je lui dois en grande partie ce plaisir que j'ai éprouvé. Nous avons partagé les mêmes fatigues, les mêmes difficultés et aussi les mêmes enthousiasmes et les mêmes émotions. Mais il fut vraiment la tête et l'âme de cette expédition. Qu'il veuille bien accepter que j'inscrive son nom en tête de ces pages comme un témoignage de ma profonde amitié.

À mesure qu'on s'approche de Yun-Nan-Sen, les montagnes s'élèvent, les gorges se resserrent, le paysage prend un aspect sauvage, tourmenté, d'une réelle beauté. La configuration orographique est celle d'un immense damier dont les cases noires représenteraient des montagnes et les cases blanches des lacs qui reflètent l'image gracieuse de ces petites villes entourées de remparts crénelés dont les toits recourbés piquent le feuillage des arbres. Autour des lacs, grim pant jusqu'à une certaine hauteur dans la montagne, une ceinture multicolore de fleurs, qui parsèment les rizières, les champs de pavots, de seigle, de fèves et de blé. Tous ces vallons sont admirablement cultivés. Le paysan chinois soigne son champ comme un jardin et il mérite sa réputation de premier paysan du monde. « L'agriculture en Chine, dit aimablement E. Simon, est un culte ; on pourrait presque l'appeler une caresse ».

Dans les provinces du fond de la Chine

Malheureusement la portion de terrain mise en valeur est infime au regard de ces espaces dénudés où ne croît pas un arbre, pas un brin d'herbe. Ce n'est pas la faute de la nature, car on s'étonne de rencontrer parfois au milieu de vastes étendues stériles, de magnifiques bouquets de sapins qui ombragent les tombeaux. Mais les Chinois ont horreur des arbres et des prairies. Ils s'acharnent à désylvestrer leurs montagnes. Tandis que nous aimons à voir les nôtres parées d'une belle crinière de forêts, ils contemplent avec orgueil leurs grands ^{p.567} pics rasés comme les crânes de leurs enfants, et ils ne leur laissent, comme à ceux-ci, que de petites houppes qui sont les bois sacrés où reposent les ancêtres.

Heureusement la nature ainsi dépouillée de ses beaux atours prend sa revanche. Qu'elle s'appelle Pyrénées, Alpes, Sierras, Himalaya, la montagne est toujours belle. En France, en Suisse, au Japon, couverte de feuillage et de gazon, au travers desquels jasant les sources, les gaves, les cascades, elle est d'un pittoresque plein de charme et de gaieté. Au Yun-Nan elle est effrayante et grandiose. Dès que l'on a franchi la délicieuse parure de fleurs qui entoure les villages et les lacs, il faut escalader des cimes qui dépassent souvent 3.000 mètres. Point de route, même mandarine, mais des sentiers de chèvres, bordant des abîmes aux parois rocheuses, polies par les eaux. Parfois on rencontre des paliers sablonneux où les torrents, à la saison des grandes pluies, ont tracé des arabesques bizarres. Lorsqu'il a plu, la marche devient extrêmement pénible, les bêtes s'enfonçant dans la terre molle jusqu'aux jarrets.

Malgré tout, ces monts du Yun-Nan, quoique dépourvus de cultures et d'arbres, ont un caractère de grandeur et de sauvage beauté qui vaut bien, à mon sens, un paysage verdoyant. Les Chinois ont beau y promener la hache et l'incendie, ils n'en mettent que plus en relief les croupes gigantesques, ils élargissent le panorama. Rien ne gêne le regard qui embrasse l'infini de l'horizon.

Mais de tous les spectacles inoubliables qu'on y contemple, celui qui m'a le plus profondément pénétré et qui dépasse ce que l'imagination peut rêver, se trouve situé sur les sommets qui dominant la plaine de Lou-Nan-Tchéou. En quittant le village de Ta-Ma-Ti, on entre dans une

Dans les provinces du fond de la Chine

gorge qui rappelle un coin de nos Pyrénées : de beaux chênes, des fougères enguirlandant des roches très découpées, une jolie cascade, un petit gave qui se faufile au travers des plantes, passe sous un pont minuscule et s'enfuit sous une jonchée d'azalées et de roses pompon. Ce délicieux décor est trop rare pour ne pas être noté. Il est vrai qu'à cet endroit on n'est encore qu'au bas d'une des plus fameuses montées du voyage. Les caravanes ne l'escaladent jamais. Elles aiment mieux faire un détour qui allonge le trajet de plusieurs heures. Mais, comme j'avais la chance de posséder un guide qui connaissait les sentiers, j'ai voulu faire l'ascension et je me félicite de cette heureuse inspiration.

Comment suis-je arrivé à l'altitude de 3.000 mètres, marquée par mon baromètre, sans me rompre les os ? C'est ce qu'il faudrait demander à mon cheval qui devait avoir vraisemblablement parmi ses ancêtres l'un de ces dragons volants que la Chine met au rang de ses divinités. On doit escalader, comme à Man-Hao ^{p.568} une colossale pyramide de rochers sur lesquels le cheval faisait des prodiges, glissant, s'arc-boutant, grim pant et bondissant comme un chamois. Je n'avais garde de le contrarier dans ces exercices et j'appliquais à la lettre le fameux précepte : « Étant son maître, je dois le suivre ».

On comprend que ce soit en un lieu presque inaccessible que la nature ait voulu cacher ses plus merveilleux prodiges. Que l'imagination la plus enthousiaste rêve d'une étendue immense couverte de rochers énormes, fantastiques, cyclopéens. On les rencontre d'abord isolés comme des maisons de campagne aux abords des villes, puis ils se rapprochent, se groupent, et c'est en effet dans une ville qu'on arrive, ville étrange, inconcevable, irréelle, qu'on dirait faite pour des individus d'une autre espèce que la nôtre. Des rochers en forme de menhirs, de monolithes, de pyramides, de sphinx, de dagobas, laissant dans l'esprit fasciné, confondu, la vision étourdissante d'une cité préhistorique, bâtie par les hommes des premiers âges, ancêtres des druides, des Hébreux, des Hindous, cité de Babel où tous se seraient réunis pour fuir des cataclysmes, ou, comme le racontent les légendes, pour tenter d'escalader le ciel.



Rochers ruiniformes de Lou-Nan-Tchéou.

Et l'on sort de ce chaos formidable pour entrer dans un autre. Cette chevauchée fantastique, cette course à l'abîme, dans un décor de Walpurgis, dure plus de quatre heures. Çà et là quelques groupes de rochers prennent des formes de châteaux forts, de cathédrales aux dimensions colossales, d'autres groupes représentent des troupes d'animaux antédiluviens, gigantesques mammouths de pierre, monstres chimériques, figures grimaçantes comme on en voit passer dans les cauchemars. Au déclin du jour, les visions extraordinaires achèvent d'étourdir le cerveau. Sous les rayons d'une lumière de rêve, les apparitions surgissent plus grandioses, plus féeriques...

Et ce sont des Ninives et des Babylones ressuscitées dont les forteresses, les tours, les remparts, se dressent au-dessus des insondables abîmes et semblent, à cette heure du crépuscule, attirer les premières étoiles venues du fond du firmament, pour illuminer de leur

Dans les provinces du fond de la Chine

poétique clarté le sabbat nocturne que doivent se donner dans ce lieu fantasmagorique, les êtres mythologiques descendus sur la Terre à l'aurore de l'Humanité...



Yun-Nan-Sen est une vaste cité enfermée dans une enceinte de murailles.

C'est à la sortie des gorges du Tsi-Tien que s'ouvre devant moi la vaste campagne de Yun-Nan-Sen, avec son magnifique tapis de verdure, semé de fleurs des champs. Je suis en haut d'un escalier formé par les ressauts des rizières, un majestueux escalier aux marches de velours vert. C'est l'heure que j'aime, où le soleil se couche à l'occident des monts. La nature en s'enveloppant des ombres bleuâtres de la nuit, offre ici à la vue et à l'imagination qui les magnifient, de féeriques visions. La cime de la montagne est un dôme doré d'où ruissellent les torrents qui scintillent sous la rouge incandescence des rayons, comme s'ils roulaient des amas de pierres précieuses. Ils bondissent à travers les roches et l'herbe violette, remplissent les gradins du vaste amphithéâtre de rizières qu'ils descendent ensuite lentement en cascades d'émeraude. Et la montagne apparaît toute resplendissante, ainsi qu'un merveilleux Château d'Eau, tandis que sur l'étendue de la plaine, à perte de vue, se

Dans les provinces du fond de la Chine

déploie l'immense jonchée des fleurs du printemps et que les myriades de têtes de pavots s'inclinent sous le vent comme pour saluer la lumière du jour qui va disparaître...



Les boutiques sur le marché de Yun-Nan-Sen. À droite, celle d'un marchand de cercueils.

J'aperçois là-bas, dans le lointain, les portes monumentales et les murailles crénelées de la capitale. Bientôt surgissent au bord du chemin, les petites maisons au toit de chaume des paysans maraîchers d'où s'échappent, comme de leurs nids, avec des pépiements d'oiseaux et des bruissements d'ailes, dans leurs étoffes chatoyantes, de jolis bambins blancs et roses qui accourent pour nous voir passer.

Des hommes qui travaillent aux champs, le torse de bronze nu, la natte enroulée autour de la tête sous le large chapeau pointu, des femmes vêtues de longues blouses bleues serrées à la taille et coiffées d'un ^{p.569} bonnet qui ressemble à celui de nos paysannes normandes, avec des fleurs dans la chevelure, tout le monde abandonne l'ouvrage pour contempler le bizarre spectacle d'un être étrange qui a l'air d'être tombé de la lune, avec ses grosses bottes couvertes de terre rougeâtre, son costume étriqué, son

Dans les provinces du fond de la Chine

chapeau de feutre, ses cheveux coupés ras, et une barbe broussailleuse qui lui envahit le visage. Cet extraordinaire personnage est assis dans une chaise mandarinale qui se balance sur les épaules de quatre cariatides de bronze vivantes. C'est « un Barbare » ! Et j'imagine que je réalise assez bien en ce moment l'idée qu'ils s'en font. C'est ainsi tout le long de la route, des indigènes qui se lèvent au milieu des épis, par compagnies, comme les moineaux, pour regarder défilér notre troupe.



Dans le quartier marchand à Yun-Nan-Sen.

À mesure que nous approchons, les lourdes portes grandissent, la vieille muraille décrépite, lézardée, ressemble à l'enceinte d'une formidable prison. Mais au delà, c'est un fantastique flamboiement, sous le soleil couchant, des toits polychromes des temples. On dirait un amoncellement de saphirs, de rubis, de jades, d'émeraudes, quelque trésor fabuleux de sultan gardé par les génies et les dragons horribles

Dans les provinces du fond de la Chine

et menaçants qui se dressent à l'entrée de l'antique cité. Mais hélas ! quand on a franchi la porte monumentale avec ses énormes toits superposés et recourbés en fer de lance vers le ciel, l'enchantement cesse et fait place à la plus repoussante réalité.

Des rues étroites, des ruisseaux chargés de boue, de purin, et de ces immondices variées qu'on ne voit qu'en Chine, une foule sordide de mendiants loqueteux, porteurs de baquets, ramasseurs d'ordures, qui grouille dans les cloaques comme des vers sur du fumier.

Ramasseurs d'ordures dans les rues de Yun-Nan-Sen.

Il est vrai que nous sommes dans le quartier sud, le plus immonde de la ville. C'est le quartier des mendiants. Ces individus constituent une catégorie à part dans la population chinoise, de même que les parias forment un groupement distinct chez les Hindous. Ils sont vêtus de loques tellement déchiquetées qu'on se demande comment elles tiennent encore sur leurs misérables corps. À distance cela ressemble à des plumes. Ils sont, comme les gueux de tous les pays, très orgueilleux de ces hardes dans lesquelles ils se drapent avec la fierté de Bragance. Mais à la différence des parias, ils ne vivent pas méprisés, parqués en castes, tenus à l'écart par leurs concitoyens. Ils sont une force dans la cité, parfaitement reconnue et organisée. Ils ont une sorte de syndicat qui dicte ses ordres aux habitants de la ville et met en coupe réglée les commerçants. Ceux-ci, terrorisés par les bandes menaçantes qui ne reculent devant rien, donnent l'argent qu'elles leur demandent.



Et voilà comment fonctionne en Chine « l'Assistance publique ». Ce serait un bien curieux chapitre à écrire sur les mœurs chinoises que celui « des règles et des beautés (?) de la profession de mendiant » ! Dans

Dans les provinces du fond de la Chine

cette horrible Cour des Miracles du quartier sud de Yun-Nan-Sen, on ne voit que des bossus, des cul-de-jatte, des paralytiques, des lépreux, des faces ravagées par des lupus, et surtout des goitreux. Le goitre ^{p.570} est une infirmité dans cette région qui prend des proportions monstrueuses, jusqu'à tomber sur la poitrine comme une hideuse mamelle.

Aussi, malgré leur abjection morale, on ne peut se défendre d'une immense pitié pour ces malheureux couverts de tares, victimes de la maladie, de la misère, de tous les fléaux qui dans ce monde, où tant d'infortunes et de douleurs se cachent sous le manteau de pourpre de la civilisation, affligent les tristes larves humaines !...

Yun-Nan-Sen est une vaste cité enfermée dans une enceinte de murailles, avec des tours colossales aux quatre coins cardinaux, qui sont les plus beaux monuments de la ville. On y voit aussi d'intéressantes pagodes, comme celle de Yen-Tong-Sseu, et deux tours



La colonne des victoires, à Yun-Nan-Sen.

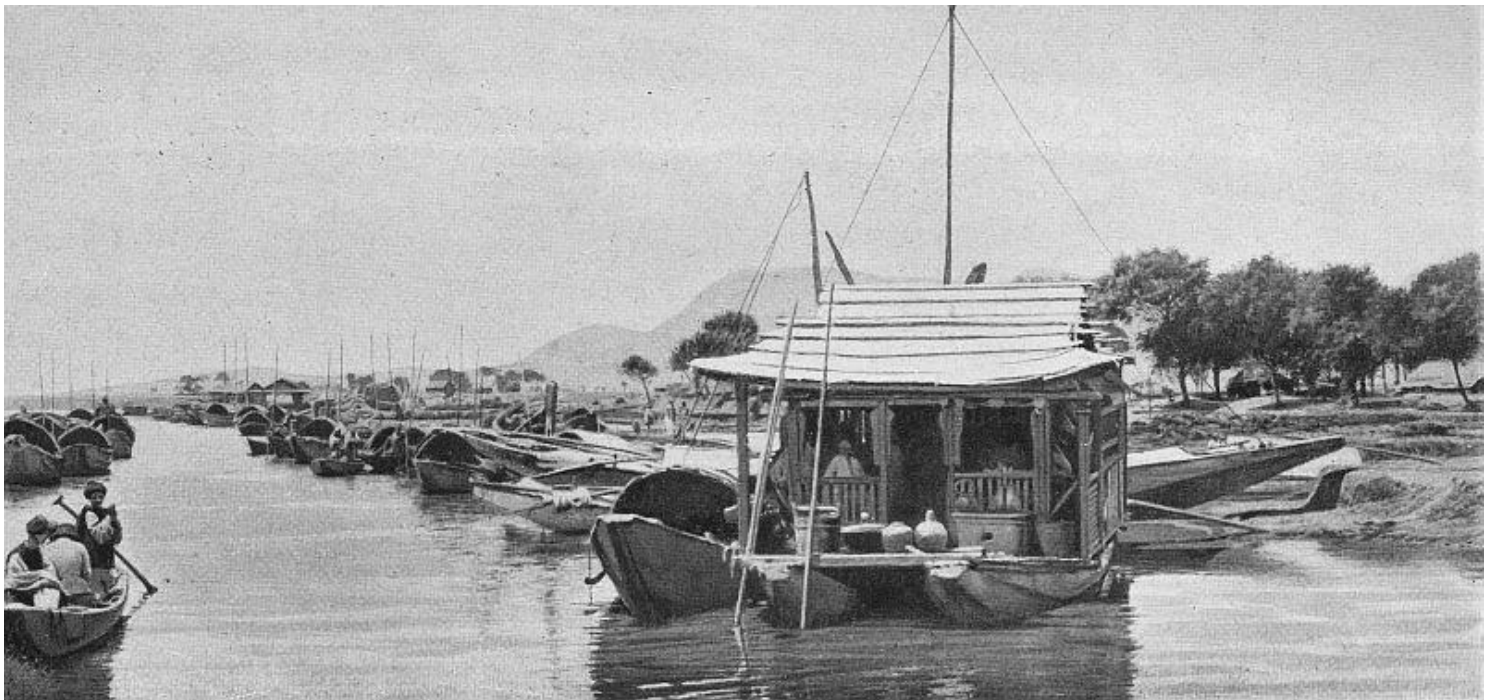
dont l'une, renommée, fut construite par le roi pour commémorer les victoires qu'il avait l'ardent désir de remporter sur les Français avec qui il était en guerre. Le malheur voulut qu'il fût battu ; mais il eut le bon goût de conserver la colonne des victoires. On raconte aussi que les guerriers chinois en revenant en toute hâte à la capitale, pour se donner des airs de triomphe, traînaient avec eux des chariots qu'ils disaient être remplis du butin pris à l'ennemi. En réalité ils contenaient

Dans les provinces du fond de la Chine

les tresses coupées à leurs compagnons morts sur le champ de bataille qu'ils ne voulaient pas laisser à l'ennemi.

On m'avait dit : « Si vous voulez voir le Si-Chian, tâchez que ce soit par un beau clair de lune. » Le Si-Chian est un lieu de pèlerinage bouddhiste qui se trouve sur une montagne dominant le lac de Yun-Nan-Sen. Il faut, au port de la cité, s'embarquer sur un petit bateau qu'on nomme *Wu-Pan*. On suit le canal qui se déverse dans le lac et le voyage dure quatre ou cinq heures. Cette traversée rappelle un chapitre de l'« Enfer » de Dante, tant on y souffre d'effroyables tortures et si mon batelier avait connu le vers fameux, il n'eût pas manqué de me le répéter au moment où je pris place dans sa barque :

Lasciate ogni speranza, voi che intrate.



Sur le canal conduisant au lac de Yun-Nan-Sen.

Les jonques chargées jusqu'au bord de purin et d'engrais humain, qui servent à la fumure de la terre et qui constituent l'unique trafic du port, encombrant l'entrée du canal. Une foule de démons, hurlant, gesticulant, courant décharger leurs baquets, grouille sur le quai. L'air est irrespirable et je songe, avec quelque regret d'être venu, qu'il faut être singulièrement épris des beautés de la nature, pour affronter un pareil supplice.

Dans les provinces du fond de la Chine

Cependant, par un de ces contrastes dont est remplie la vie chinoise, d'élégants bateaux de fleurs sillonnent les eaux du canal. Ces bateaux larges et plats supportent de légers pavillons en bambou sculpté et ajouré, où les Chinois opulents de la ville viennent en magnifiques costumes de soie prendre leur thé avec d'aimables compagnes très parées, elles aussi, et très fardées, ayant des parterres de fleurs dans les cheveux. Ils boivent, fument et jouent en écoutant des airs de *san-sien*, sorte de guitare chinoise, ou bien devisent sur des sujets de littérature et de philosophie en suivant le caprice berceur du flot et en respirant voluptueusement « la brise douce et parfumée ».

Notre *Wu-Pan* se frayait lentement un passage au milieu des immondes bateaux. Le Caron qui me p.572 conduisait sur le marais livide « all nochier della livida palude », vivait sur son embarcation, comme tous les bateliers chinois, avec sa femme et ses enfants. Ceux-ci l'aidaient de temps en temps dans la manœuvre. Quand il y avait un encombrement trop grand sur le canal, tout le monde abandonnait l'aviron et se groupait autour du chef de famille pour fumer une innocente pipette, en laissant aux « Esprits des Rivières » le soin de diriger l'esquif.

J'ajoute que pour me distraire de ces divers supplices, j'avais à livrer bataille contre des bandes de parasites qui vivaient familièrement à notre bord et s'acharnaient sur ma lamentable personne. À la fin du voyage, le patron me donna un papier sur lequel étaient inscrits son nom et celui du bateau. Cela signifiait « Triple félicité ou les Plaisirs Réunis » ! Puis il me demanda la traduction française de ce charmant vocable et je lui répondis féroce : « Pucier ». Pucier ! répéta-t-il en s'en allant, pour bien graver ce nom dans sa mémoire...

Me voici enfin arrivé au lac et j'aspire avec délices un air doux et frais qui vient du large. C'est d'abord une marche lente et embarrassée à travers les bancs de sable et les champs de roseaux qui obstruent l'embouchure du canal. Puis, dès que nous sommes dégagés, on hisse une petite voile gaufrée et nous voilà glissant sur les eaux profondes et azurées qui étincellent sous les feux du soleil couchant. La barque accoste le rivage et, sans perdre de temps, — car je veux être au

Dans les provinces du fond de la Chine

sommet avant le lever de la lune, — je commence à gravir les marches d'un de ces escaliers dix fois centenaires formés de dalles inégales et branlantes. À chaque palier s'élève une petite pagode, quelquefois un simple autel. C'est comme un chemin de croix que l'on parcourt sous un magnifique dôme de feuillage. Les Chinois, respectueux des lieux saints, n'ont pas désylvestré ces pentes escarpées, et la nature prend ici une magnifique revanche. Des sapins séculaires, des arbres qui ressemblent à nos hêtres et à nos chênes, mais démesurément hauts, aux troncs énormes et couverts en cette saison du printemps, d'une verdure aux tons changeants. Les derniers rayons du soleil se faufilent à travers les voûtes de plus en plus obscures, projettent des traînées lumineuses sur le sol et suspendent aux branches de longs fils d'or...

Quelle joie, après cette pénible traversée sur les eaux immondes, d'entrer ainsi dans la paix édénique de ces immenses nefs. La montagne sacrée est un véritable temple avec ses chapelles innombrables creusées dans le rocher, où trônent les statues des dieux. C'est une débauche de pierres sculptées et d'images peintes : dieux bons, assis dans les feuilles de lotus, le visage rêveur, la main levée dans un geste de recueillement ; dieux terribles, brandissant des armes, avec des grimaces diaboliques et des contorsions effroyables ; des statues de Kwanon, la bonne déesse aux mille bras, et des animaux fantastiques, des bêtes de cauchemar qui se dressent dans des attitudes effrayantes.

J'arrive au sommet. On a dû creuser pour l'atteindre une galerie très étroite sur le flanc du roc, bordée d'un parapet couvert de mousse qui surplombe l'abîme. C'est une muraille verticale de 800 mètres de haut dont le pied baigne dans les eaux du lac. Tout en haut, une pagode en miniature taillée elle aussi dans la pierre, avec son Bouddha méditant sous la feuille de lotus, une image de Kwanon et un petit vase de bronze pour contenir les bâtonnets d'encens.

p.573 D'abord tout semble confus dans cette nature noyée d'ombres crépusculaires... Mais voici que la voûte céleste s'illumine et le globe argenté de la lune monte lentement à l'horizon avec son brillant cortège d'astres. Une merveilleuse clarté se répand alors sur toutes les choses.

Dans les provinces du fond de la Chine

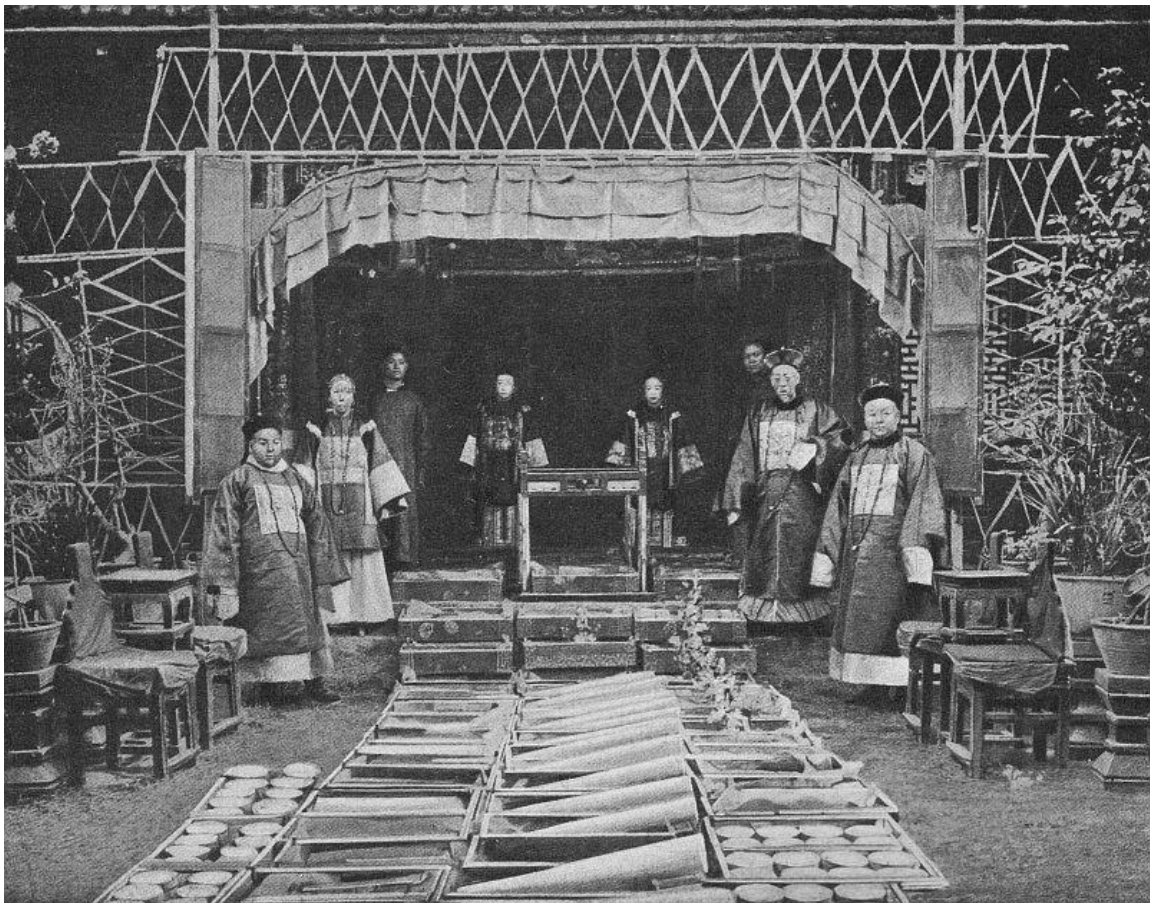
Le lac est un immense et magique miroir où se prolongent de féeriques visions : montagnes aux croupes gigantesques et sombres, qui se profilent sur le fond de velours azuré de la nuit, avec leurs chevelures de sapins qui plongent dans les eaux lumineuses, rochers éclatants de blancheur au sommet desquels brillent les toits recourbés des temples avec leurs laques, leurs faïences, l'or et le cuivre des statues qui se réfléchissent sur la surface polie du lac, myriades de génies, dieux, monstres, dont la montagne est peuplée et qui semblent venus là comme pour une fête satanique. De temps en temps le vol sombre d'un grand oiseau, aigle ou faucon, le cri d'un coq de pagode, traversent cette fantasmagorie et rappellent au sentiment des réalités l'âme égarée dans d'extatiques contemplations...

Des impressions du même genre, éprouvées ailleurs, se réveillent dans mon esprit. Je revois par des nuits semblables, les Pyramides d'Égypte, le Nil, roulant dans ses flots argentés les paillettes d'or du firmament, les funèbres jardins de Bombay, et par-dessus tout Kandy, la Cité irréelle, avec son lac, joyau pareil à celui-ci, qui dort au fond d'un somptueux écrin de verdure ; Kandy, ville d'extase, avec ses temples, ses palais, ses dagobas, ensevelis dans la folle végétation des palmes, des banians, des lianes, des arbres flamboyants ; Kandy avec ses nuits embaumées, où tout resplendit le ciel, les plantes, les eaux, l'air constellé de lucioles, ces insectes lumineux qui semblent de la poussière d'étoiles ; Kandy où la nature entière vibre dans l'enchantement d'une puissante et voluptueuse harmonie !...

Et je songe que ces lieux sacrés et d'autres encore que je n'ai point visités : Jérusalem, la Mecque, le Sinaï, où l'Humanité gémissante est montée pour se délivrer de ses liens, ont été merveilleusement choisis par les philosophes et les prophètes qui l'ont guidée vers les sublimes illusions !... Car l'âme humaine se perd toujours avec ravissement dans la magie de ces prodigieux décors, de ces splendides mirages, qui lui révèlent les vagues et mystiques paradis où son rêve se berce, et où sa douleur s'endort...

Dans les provinces du fond de la Chine

Il y a un certain nombre de notables commerçants qui font des affaires avec le Tonkin et qui s'en trouvent bien. Ceux-là désirent ardemment le maintien de la paix et font même des vœux pour la création du chemin de fer qui étendra considérablement leur négoce. De ce nombre est le fameux Ouang, banquier archi-millionnaire, le Tong-King-Fong de Yun-Nan-Sen, ce même Ouang, propriétaire du pont de Ami-Tcheou sur le Si-Kiang. Je vais lui rendre visite, accompagné de M. Gérard, l'aimable secrétaire du consul général. Son office n'est guère plus somptueux à l'extérieur que les boutiques avoisinantes. Dans la cour, une foule d'individus de toutes catégories, qui viennent se renseigner sur les nouvelles financières ; beaucoup de mendiants à qui on distribue des sapèques ; des malades qui emportent des médicaments. Le maître du lieu nous introduit dans un petit salon confortablement meublé de fauteuils et de tables en laque, orné de vases et de peintures. Il nous présente son fils récemment marié et, tout en dégustant le thé parfumé, nous échangeons des compliments.



Personnages de Yun-Nan-Sen : Ouang, banquier chinois et sa famille.

Dans les provinces du fond de la Chine

Ce qui distingue les Ouang, père et fils, des autres habitants de la maison, commis et domestiques, ce ^{p.574} n'est ni l'élégance, ni la richesse du costume. En Chine, la plus parfaite harmonie, l'égalité la plus complète règne entre le patron et ses subordonnés. Point d'arrogance de la part du premier, point d'obséquiosité de la part des autres, comme en Occident. Mais les Ouang tiennent du ciel une insigne faveur : ils sont gros — et l'obésité en Chine est le don physique le plus précieux ; volontiers on dirait d'un homme non pas, comme en Amérique, qu'il vaut tant, mais qu'il pèse tant. — Ah ! les Ouang doivent être bien heureux, car ils sont bien gras !

J'interroge le banquier sur ses relations d'affaires avec les Européens. Il déclare naturellement qu'il est enchanté. Les Français surtout lui plaisent infiniment et il serait heureux d'en voir un très grand nombre à Yun-Nan-Sen. Il appelle de tous ses vœux le chemin de fer qui ouvrira une ère de prospérité dans le pays, développera le commerce et l'industrie et créera de bons rapports entre les peuples voisins. Là-dessus nous buvons à cet heureux avenir. Il faut évidemment ne pas prendre au pied de la lettre ces belles déclarations, mais tout de même je les crois plus sincères que celles qui me seraient faites par un haut mandarin. Ouang a tout à gagner à l'accroissement économique du pays, le haut mandarin a tout à y perdre. Dès que nous aurons ouvert un œil indiscret sur l'administration de ce dernier, il se sentira terriblement gêné dans ses louches trafics. Aussi n'hésite-t-il pas à mettre tous les bâtons qu'il peut dans les roues de notre chemin de fer. Je demande ensuite à Ouang quelques détails sur les opérations de sa banque. Il me montre comment par le commerce des traites, les affaires peuvent s'étendre avec facilité sur toute la surface de l'Empire, comment on a pu supprimer ainsi les longs et coûteux transports d'argent. Il me parle de l'heureuse innovation du service des postes françaises pour l'émission de mandats. C'est M. Bonnet, receveur, qui en est l'auteur et M. Deguin, son successeur, qui l'a développée. Cette mesure tout d'abord accueillie avec la défiance naturelle aux Chinois a obtenu dans la suite un tel succès que le bureau de Yun-Nan-Sen a réalisé des recettes inconnues, toutes proportions gardées, aux autres postes de

Dans les provinces du fond de la Chine

la Chine. Les Chinois ont été émerveillés de la facilité avec laquelle ils pouvaient effectuer et recevoir des paiements moyennant une très légère taxe. Malheureusement la grosse question de change de la monnaie entre les différentes parties de la Chine n'a pas permis d'étendre cette bienfaisante disposition très loin et on a même été obligé, par suite des complications qu'elle entraînait, de la supprimer à Tchong-King.

M. Ouang n'est pas seulement banquier, il est aussi dompteur, ce qui est assurément une chose fort rare en Europe où l'on ne voit guère non plus de dompteurs devenir banquiers. Il a une superbe ménagerie qui contient de magnifiques fauves : tigres, panthères, ours, singes, tous capturés au Yun-Nan. Ils sont installés dans la cour d'entrée de son yamen privé, dont ils ont l'air d'être les gardiens ; et quand on y pénètre on est salué par un concert de rugissements qui est bien fait pour surprendre le visiteur. Je prends enfin congé de mon banquier, de son fils, de ses commis et de ses animaux, enchanté de ma visite.



Le général commandant à Yun-Nan-Sen et son état-major.

Dans les provinces du fond de la Chine

J'ai rencontré à Yun-Nan-Sen un personnage très vénérable. C'est Monseigneur Fenouil, évêque des Missions étrangères, qui est âgé de 88 ans et qui habite le Yun-Nan depuis 1848 sans être jamais retourné en France. Ses derniers souvenirs de la mère patrie datent donc du règne de Louis-Philippe. Il ne se fait aucune idée de la France actuelle, il n'a jamais vu de chemins de fer, de téléphones, d'automobiles, rien de ce qui a été inventé dans la seconde moitié du XIXe siècle. Que d'émerveillements ! Que d'émotions le digne évêque pourrait se donner en revenant au pays natal ! Mais il n'y songe guère. Il suit avec une tranquille abnégation le cours de sa destinée, dans cette contrée lointaine de la Chine où il a exercé son long ministère et qui recevra sa dépouille mortelle.

p.575 L'impression que m'a laissée ce vieillard à la haute taille, drapé dans la robe des Fils du Ciel, au visage grave et énergique, éclairé par un doux regard qui semble refléter bien plus l'âme mystique de l'Asiatique que celle de l'Occidental, restera profondément gravée dans ma mémoire. Il me parle lentement, en cherchant ses mots, car la pratique du chinois lui a fait un peu oublier sa langue maternelle, des événements dont il a été le témoin. Il retrace cette effroyable guerre des Panthé, qui a décimé le Yun-Nan, et les hécatombes formidables qui ont transformé cette province en un immense charnier. Des villes entières ont été brûlées et leurs habitants massacrés. Les chefs des armées étaient comme les exécuteurs des hautes œuvres. On n'épargnait ni les femmes ni les enfants, et après le carnage, les rivières rouges de sang charriaient, à travers les nénuphars et les lotus, des monceaux de cadavres.

Puis il me conte les premières expéditions des Français, les explorations de Garnier et de Doudart de Lagrée, ces héroïques pionniers de l'influence française. Doudart de Lagrée devait mourir dans la ville de Tong-Tchouan, que je visiterai bientôt, terrassé par la fatigue et la maladie. Nos braves compatriotes, qui croyaient rencontrer dans ces régions de véritables sauvages, et qui, pour se les concilier, avaient apporté les cadeaux ordinaires qui leur plaisent tant : verroteries,

Dans les provinces du fond de la Chine

cotonnades, objets de fer blanc, furent bien surpris en constatant l'état avancé de civilisation du Yun-Nan et la maîtrise de ses habitants dans la fabrication des armes, tissus de soie, le travail de l'ivoire et des métaux. Ils n'osèrent montrer leur pacotille et, comme il fallait cependant échanger des cadeaux avec les mandarins et observer les règles de la politesse chinoise, le bon évêque vint à leur secours et se dépouilla d'objets précieux qu'il possédait.

Ces souvenirs semblent dater d'hier pour Mgr Fenouil. En me parlant de ces premiers Français qu'il vit après tant d'années passées sans avoir rencontré un seul de nos compatriotes, de leurs souffrances, de leur héroïsme, de leur martyre, en constatant les progrès de l'œuvre d'expansion nationale dans ces régions, et en évoquant la grande mission civilisatrice de la France, sa physionomie perdait son apparence rêveuse, elle s'illuminait de cette flamme intérieure qui ne s'éteint jamais au cœur des exilés.



Ruines de l'évêché de Yun-Nan-Sen, en 1901.

Et je ne me souviens pas d'avoir senti avec plus de force combien était puissant le lien qui rattache l'homme au sol de la patrie, lorsque je songe à la noble et sainte émotion de ce prêtre, dont les pensées se

Dans les provinces du fond de la Chine

détachent de plus en plus des choses d'ici-bas, de ce vieillard enseveli vivant depuis plus d'un demi-siècle dans cette contrée perdue au fond de l'Asie, ignorant la destinée de son pays, ayant même désappris la douce langue maternelle et qui, pourtant, par delà le temps et par delà les espaces, laissait son âme s'envoler d'un élan instinctif vers le coin de l'Univers où elle était apparue à la lumière !...

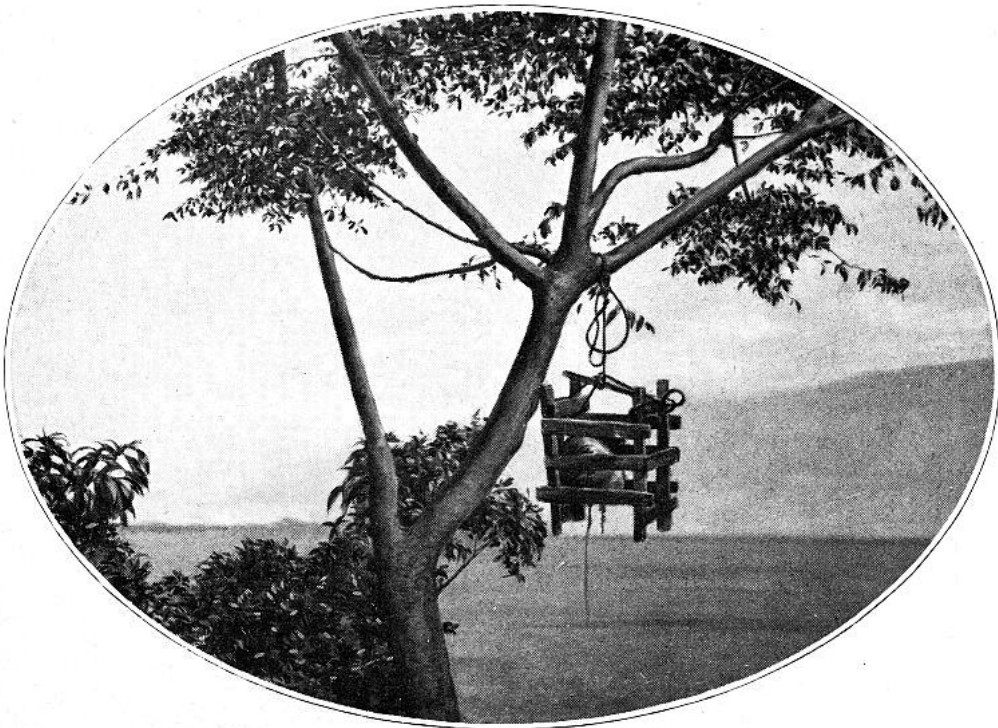
Dans une capitale aussi importante que Yun-Nan-Sen, les temples sont naturellement très nombreux. Le plus célèbre est la fameuse « Pagode de Cuivre » située sur une hauteur dominant la ville, dans un ravissant petit bois de sapins qui charme d'autant plus le regard que l'on sait que la verdure et les arbres sont rares en Chine. Une magnifique allée conduit à l'entrée défendue par des génies horribles et grimaçants. À vrai dire ce n'est pas la pagode qui est construite en cuivre, mais bien le « pagodon », petit pavillon élevé au ^{p.576} centre d'une vaste cour. Il a fallu, pour ciseler ce pagodon de cuivre, un art et une patience infinis. C'est une véritable broderie métallique, qui jette sous les rayons du soleil mille feux éclatants, et sur laquelle courent les images de personnages, d'animaux surnaturels, de dieux, racontant ces légendes bizarres où se complaît l'imagination fantasque des Chinois. À l'intérieur, des statues de Bouddha au pied desquelles brûlent des bâtonnets d'encens ; des gâteaux, des viandes, des fruits sont aussi offerts aux dieux et tout autour de l'autel s'entrelacent des guirlandes de papier argenté et doré, symboles des richesses dont on leur fait hommage.

Une longue galerie qui forme l'enceinte de la pagode contient une vénérable rangée de dieux et de sages dans toutes les attitudes : la colère, la gaieté, la méditation. Je remarque aussi une salle de spectacle comme on en rencontre fréquemment dans les temples en Chine, où les acteurs de la ville jouent des pièces, les jours de fête, pour le plaisir des dieux et aussi du public nombreux qui vient s'y divertir. Enfin, une oriflamme à prières et un brûle-parfums d'un travail exquis.

Une autre très belle pagode est celle de Yen-Tong-Sseu, à l'intérieur de la ville. Elle est d'une architecture élégante et originale. Le portique monumental de l'entrée est un ouvrage admirable de décoration avec

Dans les provinces du fond de la Chine

ses ornements sculptés à jour et ses colonnes harmonieuses. De grandes galeries remplies d'un peuple de génies entourent la pagode, édifice vaste et massif, avec une frise d'une richesse et d'une finesse incomparables. À l'intérieur, immenses statues de Bouddha portées par des cariatides qui dressent dans la pénombre mystérieuse du temple, leur gigantesque stature... Sur d'énormes colonnes deux dragons aux écailles multicolores enroulent leurs corps monstrueux jusqu'au faîte de l'édifice et ouvrent des gueules menaçantes. Aux murs pendent des étoffes, des étendards, des armes de toutes sortes, sabres, piques, tridents. De belles tables d'ébène, de bronze, de laque portent des attributs religieux, les offrandes des fidèles et de magnifiques vases où brûlent des parfums.



Exposition d'une tête de chef de rebelles à Yun-Nan-Sen.

Lorsque l'esprit se familiarise avec ces différents objets et que les yeux s'habituent à ces visions qui d'abord semblent burlesques, on finit par se sentir envahi par une impression étrange. Les génies grimaçants, les Bouddhas pensifs, les Kwanons souriantes, les horribles

Dans les provinces du fond de la Chine

dragons, les animaux fantastiques, les meubles bizarrement découpés, l'or, l'argent, le bronze, les faïences, toute cette richesse mystérieuse enfouie dans les temples qui contraste avec la pauvreté des habitations, tout cet ensemble de fantasmagorie, d'art et d'opulence, noyé, fondu dans une lumière discrète, frappe les imaginations d'une sorte d'effroi mystique qu'augmente encore le sourd bourdonnement d'un gong colossal qui serait la voix de quelque génie habitant des régions souterraines.

On se sent ainsi peu à peu gagné par de fantasques illusions et c'est alors seulement que l'on commence à pénétrer cette mentalité de la race chinoise, qui se laisse bercer depuis des milliers d'années dans les cauchemars et les songes creux...



II

DE YUN-NAN-SEN À TONG-TCHOUAN-FOU

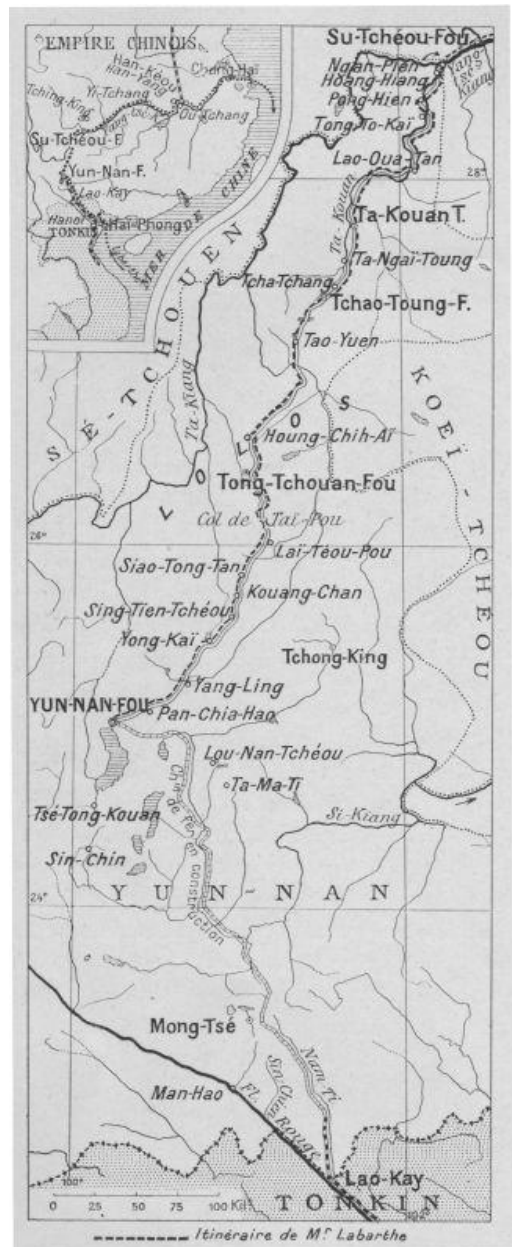
Départ de Yun-Nan-Sen. — Les escaliers mandarinaux. — Les noms géographiques. — Les douanes intérieures ou « likins ». — Les habitants de Lai-Téou-Pou. — Le col de Tai-Pou. — Tong-Tchouan-Fou. — Un missionnaire gascon. — Le monument de Doudart de Lagrée. — À l'aventure chez les Lolos indépendants. — Les monts Tibétains.

@

p.577 Tout est prêt pour le départ de Yun-Nan-Sen... Les ma-fous remplissent la cour du Yamen. Ils chargent nos bagages sur le dos des chevaux au milieu d'un tapage assourdissant. Le fidèle Lab a revêtu une belle robe de soie puce. Il veille à tout, donne des ordres, se multiplie avec un beau zèle. Ba se querelle avec les Chinois. Il se plaint que l'un d'entre eux l'a « maudit » et qu'il a injurié ses ancêtres. « Cela prouve que tu en as », lui dit Lab. Cette réponse échappe bien un peu à l'entendement de mon boy, mais il s'en va satisfait.

Carte du pays compris entre Yun-Nan-Fou et Su-Tchéou-Fou (Chine méridionale).

Je suis maintenant dans une chaise mandarinale, porté sur les épaules de quatre vigoureux gaillards, le torse nu jusqu'à la ceinture. Poignées de main à de braves amis dont je ne me sépare pas sans émotion en ce moment où les uns et les autres nous marchons vers une destinée inconnue...



Dans les provinces du fond de la Chine

Je quitte Yun-Nan-Sen par la porte de l'Est après avoir traversé le quartier relativement convenable de la ville avec ses magasins aux riches étalages, et me voici dans la plaine, semée de fleurs printanières. Les champs de pavots se déroulent jusqu'aux limites de l'horizon avec leurs corolles aux couleurs éclatantes. Çà et là des tertres funéraires ombragés de bouquets d'arbres. Quelques rares maisons sur le bord du chemin. La chaleur est accablante. Coucher à Pan-Tchia-Hao, petite bourgade assez propre où je trouve une hôtellerie à peu près confortable. Lorsqu'on rencontre en Chine un bien-être relatif dans le voyage, il faut se hâter de le noter, car le fait est rare.



Une auberge à peu près propre est assez rare en Chine.

p.578 Le lendemain, nous chevauchons encore à travers la plaine, mais déjà on commence à apercevoir de hautes cimes qu'il faudra escalader et je songe avec effroi aux escaliers mandarinaux. Nous

Dans les provinces du fond de la Chine

traversons les villages de Yang-Ling, près d'un joli lac parsemé de lis, de nénuphars et de lotus, puis Yong-Kaï.



Groupe de femmes et d'enfants à Yang-Ling.

Nous rencontrons sur la route un triste cortège. C'est un condamné à mort que l'on transporte au lieu d'exécution. Il est accroupi, « les genoux aux dents », d'une maigreur effrayante par suite du manque de nourriture. Les passants lui jettent quelques sapèques qu'il donnera au bourreau pour qu'il lui procure une mort rapide et sans souffrances. Et j'accomplis à mon tour cet acte de charité qui le laisse indifférent, les yeux vagues, l'âme prête à s'exhaler du pauvre corps endolori, sans obtenir de remerciement, ni ce salut dont s'enorgueillissait le César romain de « ceux qui allaient mourir ».



Condamnés emmenés en prison.

Nous voici maintenant dans la montagne et pendant plusieurs jours il nous faudra escalader des pentes, traverser des cols, descendre dans les vallées. C'est comme un gigantesque damier dont les lignes très enchevêtrées indiquent cependant une orientation générale de l'est à l'ouest. Tous les jours nous aurons à nous offrir une belle ascension, suivie naturellement d'une de ces formidables descentes à pic sur lesquelles nos montures exercent leur prodigieux talent d'équilibristes. Les routes en lacets sont absolument inconnues en Chine. Le Chinois ne tient pas à contrarier la nature et la géométrie qui veulent que le plus court chemin d'un point à un autre, soit la ligne droite. Ils se contentent seulement de construire pour la commodité et l'agrément du voyageur, ces escaliers dont j'ai souvent parlé, formés de dalles inégalement assemblées. Dès qu'en haut d'une descente le malheureux cheval aperçoit les marches fatales, il s'arrête un instant, mesure du regard

l'étendue de son supplice et tourne sa tête vers le cavalier avec lequel il engage un colloque muet : « Hein ! crois-tu, encore un ? — Que veux-tu, il le faut, cramponnons-nous bien, et à la grâce de Dieu ! »

En arrivant à Sing-Tien-Tchéou, je croyais trouver, d'après les indications de la carte, un gros bourg et ce n'est qu'un pauvre hameau composé de quelques huttes en terre. Il ne faudrait pas en conclure cependant que l'auteur de la carte a commis une erreur. Il se peut en effet qu'il y ait eu là une importante agglomération, mais les guerres et les épidémies ont vite fait de niveler le sol et de détruire les cités.

Il convient de remarquer aussi que le nom chinois du village où je suis ne correspond pas à celui marqué sur ladite carte. Il m'arrive souvent de constater ce fait. Cela vient de ce que les noms des villages, fleuves, montagnes, subissent des changements, et quelquefois il y en a plusieurs pour désigner la même chose. Sur certaines cartes, on voit encore un nom qui revient fréquemment pour indiquer des lieux différents. Ce nom signifie : « Je ne vous comprends pas », et c'était la réponse faite au malheureux Européen qui dressait la carte et qui demandait comment s'appelait l'endroit où il était.

Encore une descente mandarinale et me voici à Kouang-Tchan. À l'entrée du village, j'observe un énorme rocher qui se dresse à plus de 100 mètres de hauteur et au sommet duquel on a élevé une petite pagode. Nous recevons la visite d'un fonctionnaire important. C'est le chef des douanes de la contrée. Comme la plupart des administrateurs chinois, il a beaucoup voyagé et il a l'air de bien connaître l'Empire. Il a habité longtemps Pékin, il connaît les Européens, et il est assez surpris d'en rencontrer dans cette région, sur laquelle il me donne des détails fort intéressants. Elle est, paraît-il, très riche en minerai de charbon et de cuivre. La population est de mœurs douces et paisibles. Elle se compose d'un grand nombre de musulmans. Il me renseigne aussi longuement sur le service des douanes intérieures, les « likins », source de profit extraordinaire pour les budgets locaux et, il faut le dire, pour le mandarin surtout. Les marchandises paient des droits considérables, et ces barrières innombrables qui partagent la p.579 contrée contribuent



Dans une rue de Kouang-Tchan ; les habitants prennent fréquemment leur repas devant leur porte.

plus encore que les variétés de change de la monnaie à paralyser le commerce. Une réforme s'impose qui s'opérera d'elle-même le jour où le chemin de fer sera établi apportant les bienfaits et les ressources du grand trafic. Pour ma part, je crains beaucoup plus que la volonté des hommes, les obstacles qu'il rencontrera dans cette nature si montagneuse et si sauvage.

Voici qu'en quittant Kouang-Tchan nous arrivons dans des gorges périlleuses. La caravane a fait un long détour pour les éviter, mais les porteurs de chaise aiment mieux raccourcir leur route et je ne suis pas non plus fâché de voir de près de grandes beautés naturelles. C'est presque continuellement une paroi rocheuse polie par les eaux, dont la base disparaît dans d'insondables profondeurs. Des lézardes remplies de terre la

Dans les provinces du fond de la Chine

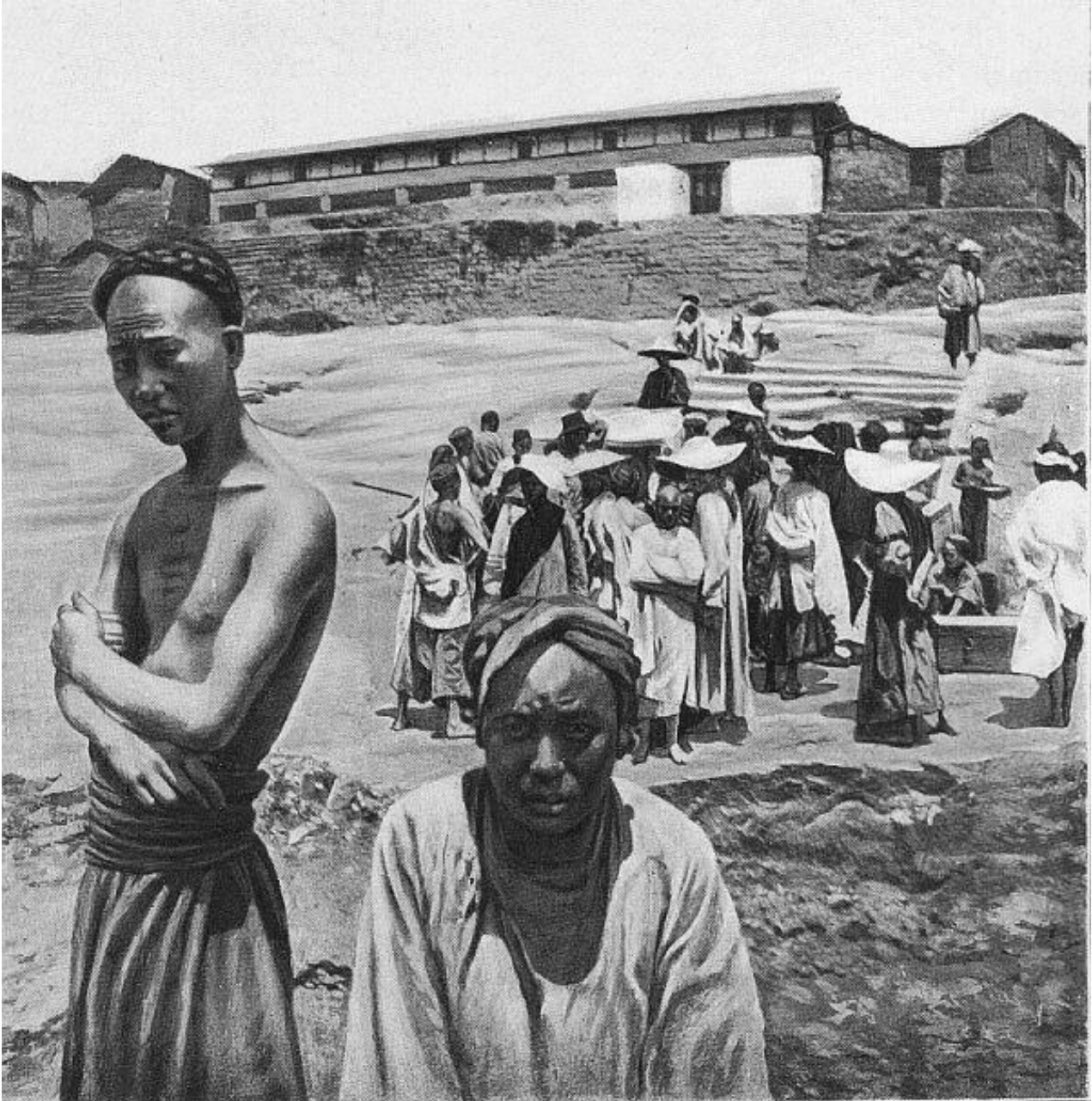
sillonnet comme des rides, et c'est dans ces lézardes qu'on a tracé un sentier d'une étroitesse qui donne le vertige, d'une étroitesse qui ne permet pas aux porteurs de s'arrêter, de poser la chaise sur le sol, de changer les brancards d'épaule. Je reste cloué au fond, sans faire un mouvement, car le moindre faux pas de mes coolies nous précipiterait dans l'abîme. Nous glissons ainsi lentement, silencieusement le long de la roche, et je songe que, vue d'un peu loin, la carapace mouvante dans laquelle je me recroqueville doit avoir un singulier aspect. Elle doit ressembler à une pauvre petite limace, à un insecte suspendu comme par enchantement au-dessus du gouffre et qui se traîne lamentablement le long de la muraille.



J'arrive en chaise à porteurs au hameau de Hao-Lung-Tan, entouré de bois et de verdure.

Dans les provinces du fond de la Chine

Ce n'est pas sans un certain soulagement, je l'avoue, que j'arrive, après plusieurs heures de fortes émotions, sur une route plus sûre. C'est le hameau de Hao-Lung-Tan, entouré de bois et de verdure.



Nous sortons de la forêt et nous descendons au village de Lai-Téou-Pou.

Nous sortons bientôt, hélas ! de la forêt séculaire qui s'en va dans le lointain, escaladant les cimes, et nous descendons au village de Lai-Téou-Pou dans un joli vallon, à 2.500 mètres de hauteur. Un cours d'eau sur lequel on a construit un de ces petits ponts très voûtés apporte de la fraîcheur et jette une note pittoresque dans le paysage.

Dans les provinces du fond de la Chine

Les paysans, avec leurs chapeaux en paille de riz, très larges et très pointus, la longue blouse bleue serrée à la taille, les jambes nues, les pieds dans des sandales en corde tressée, nous entourent à l'entrée du bourg. Ils sont très accueillants et très gais. Je me concilie tout de suite leurs bonnes grâces par une ample distribution de sapèques aux enfants et j'entre dans mon hôtellerie escorté de tout le village. Horrible l'hôtellerie, avec une fosse pleine d'immondices au beau milieu de la cour centrale. Les salles qui nous sont destinées sont au fond. Le papier collé aux portes et aux fenêtres est déchiré et laisse passer les courants d'air chargés de miasmes. Au plafond, règne une vie animale intense : énormes chauve-souris qui ressemblent à des vampires, araignées qui n'ont jamais été dérangées, depuis des ^{p.580} générations, dans leurs minutieux travaux, papillons, chenilles. Les habitants du sol ne sont pas moins actifs, ni moins nombreux : des rats, des fourmis, et en remuant la paille qui recouvre les tréteaux en bois servant de lits, nous voyons s'enfuir des tribus entières de ces terribles animalcules qui nous tiennent des nuits entières sans sommeil. Joyeuse perspective !...

Mais tout de même j'ai une consolation : le cours d'eau à l'entrée du village. Quel magnifique bain je vais m'offrir ! Et tandis qu'on nettoie tant bien que mal nos chambres, je me dirige toujours escorté de la foule des bons paysans vers l'onde pure. Je me dépouille de mes vêtements et, sous les regards étonnés des fils du Ciel, je me consacre à « l'Esprit des rivières ». Évidemment pour eux, c'est un rite religieux que j'accomplis, qui me vaudra leur respectueuse estime, mais je ne songe qu'à l'exquise sensation de cette eau glacée qui me délasse les membres et rafraîchit mon cerveau. Quel fameux bain j'ai pris ce jour-là ! Un bain qui compte dans l'existence d'un voyageur en Chine.

Je regagne l'auberge, très familiarisé maintenant avec mes braves Chinois qui me plaisent beaucoup avec leurs figures souriantes, leurs bons yeux rieurs. Dans le village c'est un grand événement que notre venue. En dehors de quelques rares missionnaires, vêtus à la chinoise, qui vont vers le Yang-Tsé ou remontent du côté de Yun-Nan-Sen, on peut compter sur les doigts de la main les Européens qui, depuis dix ans,

Dans les provinces du fond de la Chine

se sont arrêtés à cet endroit. Beaucoup dans cette foule qui me suit n'en ont jamais vus. De plus, notre visage, notre accoutrement, forment un tel contraste avec les leurs, que je comprends très bien leur curiosité. Je me représente un de ces Yunnanais passant dans un de nos villages perdus au fond des Alpes ou des Pyrénées. Quelle sensation ! Mais je suis sûr qu'il ne serait pas accueilli avec plus de sympathie que nous l'avons été à Laï-Téou-Pou. Les enfants et les femmes, un peu craintifs au début, s'approchent de nous maintenant très gentiment. Et ce sont des figures claires, roses, de jolis yeux très noirs, assez peu bridés et très doux, qui ont l'air fort amusés de nous voir et qui semblent dire : « C'est ça des barbares ? mais ça n'est pas méchant ».

Il va sans dire que notre chambre est pleine de Chinois qui nous regardent préparer notre coucher et notre nourriture, et qui, pendant que nous mangeons, inspectent nos ustensiles, couteaux, fourchettes, verres. Ils touchent à tout, nous posent toutes sortes de questions comme les enfants. Enfin, nous nous étendons sur nos lits de camp et



Campement de Lolos dans la forêt, près du col de Taï-Pou.

Dans les provinces du fond de la Chine

nous nous endormons bien tranquilles au milieu de l'assistance. Non, ce n'est pas dans ce charmant petit pays, parmi ces bonnes gens qui mènent une vie si douce, si patriarcale, que les farouches sectes xénophobes recruteront des partisans...

4 heures du matin. Nous devons partir de bonne heure, car nous avons une rude étape aujourd'hui. Il faut monter au col de Tai-Pou, à 3.500 mètres. Les ma-fous déjeunent à la lueur d'un petit lumignon. Un bol de riz, quelques bouffées de leurs pipettes et les voilà prêts. Dehors, un beau ciel semé d'étoiles sur lequel se détache comme une bête monstrueuse, noirâtre, la croupe sombre de la montagne. Lorsque le jour se lève dans cette magnifique apothéose des clairs matins du printemps, nous apercevons devant nous, dans un nuage rougeâtre, un cortège imposant formé de soldats, armés comme les nôtres de vieux fusils, de sabres moyen âge, de piques et de tridents, des chevaux chargés de bagages, des porteurs avec, sur les épaules, leurs flexibles bambous, à l'extrémité desquels se balancent des espèces de cages enveloppées dans



Mandarins militaires avec leurs porte-étendards.

Dans les provinces du fond de la Chine

du papier bleu et surmontées de plumes de paon. À coup sûr, c'est l'équipage d'un mandarin. En quelques minutes nous l'avons rejoint et nos caravanes se mêlent. J'apprends que c'est un chef de troupe, un mandarin militaire qui rejoint son poste après avoir été guerroyer contre les bandes de pirates à Kou-Tchéou, sur la ^{p.581} frontière du Tonkin. Il est dans sa chaise hermétiquement close et derrière suivent d'autres chaises où se trouvent sa femme et ses enfants.

Au sommet, nous nous arrêtons dans une petite cabane pour nous reposer et prendre une tasse de thé. Le mandarin descend majestueusement de sa chaise et vient au-devant de nous. C'est un homme jeune, bien fait, vêtu très simplement d'une longue robe grisâtre et coiffé de la petite calotte de soie à bouton rouge. Il n'a pas plus l'aspect guerrier que le premier marchand venu. Il se rend dans le Se-Tchouen où il commande un poste important. Après l'échange de quelques compliments et de quelques tasses de thé, il remonte dans sa chaise et nous sur nos chevaux, au grand étonnement des soldats qui ne comprennent pas pourquoi nos chaises restent vides.

De ce point, le plus élevé de la contrée, la vue est saisissante. Des cimes neigeuses, taillées en pics, en dômes, en créneaux, des abîmes, de longues chevelures de forêts éployées sur les pentes inaccessibles, des terres rougeâtres, une débauche de pierres, de rochers polis comme du marbre, jetés dans un désordre extraordinaire. C'est un océan dont les vagues monstrueuses sont immobiles...

Il y a à Tong-Tchouan-Fou un vieux missionnaire français qui m'offre aimablement l'hospitalité. Il est vif, alerte, très gai. Il porte naturellement le costume chinois, avec la natte dans le dos. Mais, comme sa barbe et ses moustaches sont blanches, sa natte l'est aussi et c'est d'un bien curieux effet que cette tresse argentée parmi les tresses noires des Chinois. La Mission est une maison chinoise avec cette différence, qu'elle est d'une irréprochable propreté. Dans la cour centrale s'élève une petite chapelle qui suffit à contenir les quelques prosélytes que le bon Père a pu amener dans le giron de l'Église, au cours d'une carrière respectable de trente années. Ils sont assez

rebelles à la foi catholique, les habitants de Tong-Tchouan. Cependant ils n'ont jamais causé d'ennuis ni d'inquiétudes à notre missionnaire. Les mandarins ont beaucoup d'estime pour son caractère et son esprit de justice. Jamais on ne lui voit prendre la défense de ses chrétiens lorsque ceux-ci sont engagés dans de mauvais procès. On raconte même qu'un jour un de ses chrétiens étant venu le solliciter dans une affaire pour laquelle il devait être condamné à recevoir un certain nombre de coups de bâton, qu'il avait absolument mérités, le Père se transporta chez le magistrat et le pria de vouloir bien ajouter au châtiment quelques coups de bâton en son nom personnel.

Je crois bien que l'œuvre de prosélytisme du bon missionnaire souffre un peu de cette impartialité, mais il y gagne un grand renom de droiture et d'honnêteté et c'est bien quelque chose. Et puis le père Bonhomme porte si bien son nom ! Tout de suite il me conduit au réfectoire et pendant que je savoure un des meilleurs repas de ma vie, arrosé d'un délicieux poiré que le Père fabrique lui-même, pendant que je dévore la volaille, le jambon, le pain blanc, ô délices ! le père Bonhomme parle, parle sans cesse, mais je ne ^{p.582} l'écoute pas. Je n'ai pas d'oreilles, je suis trop affamé. Et le flux de paroles continue de monter comme le murmure chantant et berceur de la mer ! A la fin, j'en suis frappé. Je lève la tête et l'interrompant :

— Pardon, mon Père, de quelle région de la France êtes-vous ?

— Eh ! de Montauban, pardi ! pourquoi me demandez-vous cela ?

— Oh ! pour rien, excusez-moi et continuez, je vous prie.

Le bon Père ne se fait pas prier et le voilà reparti. Quelle volubilité, quel feu dans son langage où les expressions chinoises, françaises, patoises, dansent une ronde folle !

— Il n'a peut-être pas parlé français depuis trente ans, l'excellent homme ! me dit tout bas mon compagnon Legrand.

Allez-y donc, mon Père, ne vous gênez pas. Dame ! quand on n'a pas parlé depuis trente ans... et qu'on est de Montauban...

Dans les provinces du fond de la Chine

Comme j'ai dormi cette nuit-là dans le lit du père Bonhomme, un lit du bon vieux temps, avec des colonnes et des rideaux à ramages. Et je me réveille dans une chambre bien claire, garnie de meubles vénérables, des meubles de France : des chaises et un fauteuil Louis XV, une petite bibliothèque et sur les murs de vieilles gravures, des chromos religieux... Il me faut un violent effort pour me rappeler que je suis en Chine. Et de me voir ainsi au milieu de ces objets familiers, dans cette chambre de curé de campagne, j'éprouve un douloureux serrement de cœur, une angoisse profonde de me sentir à des milliers et des milliers de lieues de mon chez-moi, des miens, de mes amis, de tout ce que j'aime. Jamais je n'ai eu dans un tel accès de nostalgie, une conscience aussi nette de mon isolement, jamais je ne me suis senti si faible, si désemparé, si complètement perdu au sein de ce vaste océan d'hommes et de choses si étrangers à ma nature et à mon esprit...

Le père Bonhomme entre tout joyeux :

— Comment, encore couché à sept heures du matin ! Ah ça ! mais vous vous croyez donc à Paris ? Levez-vous vite, nous allons aller faire un tour en ville.

Et je songe : « Lui aussi, comme les autres, il a dû éprouver bien des fois, au début de son apostolat, cette triste mélancolie de l'exil. » Cette petite chambre, ce grand lit à colonnes, ces vieux meubles, compagnons de sa solitude, ont vu sans doute couler bien des larmes silencieuses tandis que le regard du prêtre, redevenu homme, restait attaché à ce portrait jauni, où une de nos braves paysannes d'autrefois, le foulard coquettement noué sur les cheveux et le fichu croisé sur la poitrine, sourit dans un vieux cadre tout rongé par le temps !

Avant de quitter Tong-Tchouan, j'ai à accomplir un pèlerinage patriotique au monument de Doudart de Lagrée, mort dans une pagode voisine de la ville. Cette pieuse visite a failli me coûter cher, comme on va le voir. Il est entendu que ma caravane doit prendre les devants, et parcourir l'étape de Tong-Tchouan-Fou à Hao-Sin-Kaï. Pendant ce temps j'irai au monument de Doudart de Lagrée à cheval et je rejoindrai ensuite mes compagnons. Je me fais accompagner d'un soldat qui a reçu toutes

Dans les provinces du fond de la Chine

les instructions pour me conduire. Je fais mes adieux à l'excellent missionnaire et je m'engage dans la grande rue de Tong-Tchouan.

La pagode où je me rends est une mesure délabrée, sans aucun intérêt. Le monument de Doudart de Lagrée est derrière dans un petit enclos où les bonzes cultivent des légumes. C'est une pyramide en pierre très simple, qui repose sur un socle. Des inscriptions cachées sous la mousse indiquent les dates de la naissance et de la mort du grand explorateur ^{p.584} français. C'est tout. Et en vérité, pouvais-je m'attendre à autre chose ? Le jeune bonze qui me conduit ne peut me donner aucun détail. Il n'y a plus qu'à partir.

Tout à coup il m'arrête et me fait signe de le suivre. Nous montons quelques marches et nous arrivons dans une sorte de grenier ; il me montre une encoignure obscure où je distingue confusément un lit chinois composé de quelques planches et garni de bottes de paille... C'est là qu'il est mort !... Je reste saisi de surprise et d'émotion. Sans doute le cadre n'a pas changé depuis trente-cinq ans de cela ! Des sacs de riz traînaient à terre comme aujourd'hui. Ces gros madriers, ces cuves, ces baquets, ces bancs de bois n'ont pas bougé de place. C'est autour de ces petites tables que les bonzes venaient fumer leur pipe d'opium durant son agonie. Et ces bêtes de cauchemar qui habitent les ruines et les affreuses prisons : chauve-souris grandes comme des vampires, araignées monstrueuses, rats, lézards, corbeaux qui font entendre aux alentours leurs lugubres croassements, toute cette horrible vie animale était là sans doute au moment où l'un des plus nobles fils de France allait exhiler son âme de héros et de martyr ! Mes yeux ne peuvent se détacher du misérable grabat. Et dans ce lieu d'exil et d'épouvante, j'évoque maintenant la scène douloureuse. Émouvante vision que la plume ne peut rendre ! Il faudrait pour la faire apparaître dans sa tragique grandeur le pinceau d'un Rembrandt ou le ciseau d'un Michel-Ange.

Et devant l'œuvre de génie qui ferait revivre cette fin poignante et sublime du fondateur de notre empire d'Extrême-Orient, le plus beau et le plus riche de l'Asie, devant cette sainte image, je voudrais voir s'incliner la

Dans les provinces du fond de la Chine

foule, comme je le fais, dans ce temple bouddhiste où j'accomplis, moi aussi, un acte de piété et de religion : la Religion du Souvenir.

Sur un étroit sentier qui serpente entre les rizières, au grand galop de mon cheval, car il faut que je regagne ma caravane avant la nuit. Je suis même très surpris de ne pas l'avoir encore retrouvée et je sens une vague inquiétude d'être égaré. Je ne puis rien tirer de ce soldat qui m'accompagne et qui répond sans cesse à toutes mes questions : Sheu ! Sheu. Les rares paysans que je rencontre me disent bien qu'ils ont vu passer une caravane, mais le renseignement est vague, car j'en ai vu déjà un certain nombre. Ce qui me rassure davantage, c'est qu'on m'affirme que je suis toujours sur la route de Hao-Sin-Kaï.



Paysage du Yun-Nan : un buffle au labour.

Me voici au bout de la plaine sans avoir rencontré mes compagnons, Ils ont dû prendre une autre route, car sûrement je devrais les avoir rejoints. Mais pourquoi mon guide m'a-t-il conduit par ce chemin de

rizières ? Cette fois, je le regarde en fronçant le sourcil. Alors il descend de cheval, se jette dans la poussière et se met à hurler lamentablement en faisant de grands gestes. Et je devine qu'il est sourd ! le malheureux ! et qu'il n'a rien entendu des instructions qu'on lui a données pour me conduire. Du reste, il ne peut aller plus loin, il faut qu'il retourne à Tong-Tchouan. Me voici donc tout seul au pied de la chaîne de montagnes qu'il me faut franchir. Je m'informe de la distance qui me sépare encore de Hao-Sin-Kaï : une cinquantaine de li. C'est un peu loin. Je n'arriverai pas avant dix heures du soir et puis je risque de me perdre dans la montagne. Je demande un guide. On me le refuse. Tant pis ! j'irai quand même. Il faut absolument que je retrouve ma caravane. Je suis maintenant parmi d'énormes rochers et le sommet que je dois atteindre me paraît prodigieusement élevé. Je n'arriverai jamais là-haut ce soir. L'inquiétude commence à me gagner sérieusement.

Heureusement je puis passer sur l'autre versant par une pente tellement étroite que je touche les parois avec mes mains étendues. Il faut descendre dans un véritable gouffre. En bas une plaine traversée par un large ruban jaunâtre. Est-ce un fleuve, un lac ? Ma carte n'indique rien. En me rapprochant je vois maintenant que c'est un fleuve. Pas le Yang-Tsé, bien sûr. Je sais que je n'ai pas à le traverser pour aller à ^{p.585} Hao-Sin-Kaï. De l'autre côté du reste, ce n'est plus la Chine mais le pays des Lolos indépendants, bandes de sauvages insoumises, continuellement en guerre avec le Yun-Nan, et qu'on n'a jamais pu réduire. Mais alors quel est ce fleuve ? Vu de la montagne il paraît magnifique, avec ses courbes majestueuses, et il doit entretenir une grande fécondité, car sur ses bords je distingue une quantité de petits villages...

Le soleil descend sur l'horizon, mais je n'admire plus comme j'aime tant à le faire, la splendeur de son agonie. Je le regarde même avec une certaine inquiétude. D'après les indications de ma carte je devais me diriger vers le nord-est et voici que je marche dans la direction de l'ouest. Après tout, c'est la faute de la carte. Je sais que je suis sur la route de Hao-Sin-Kaï et cela me suffit. Aux premières maisons que je rencontre au bas de la montagne, je me renseigne et on me dit en me

Dans les provinces du fond de la Chine

dévisageant avec une grande curiosité, mêlée de crainte, qui me fait penser que les gens auxquels je m'adresse n'ont jamais vu d'Européens, que je ne me suis pas trompé et qu'une caravane vient de traverser la plaine. Voici qui me rassure et qui me donne des ailes. Un batelier m'offre ses services et sans m'arrêter une seconde je franchis le fleuve. Par acquit de conscience, je lui demande si c'est le Yang-Tsé, mais il ne me comprend pas et me cite un autre nom qui m'est totalement inconnu. De l'autre côté, je pars à fond de train. J'ai vite rejoint la caravane ; mais hélas ! ce n'est pas la mienne !... La nuit est venue. Une nuit sans lune, mais brillante d'étoiles. Je galope furieusement... Le village au milieu duquel je tombe, à dix heures du soir, seul, égaré, après cette journée de course folle à la recherche de ma caravane, se nomme Houng-Sin-Kaï. Il est situé sur un immense plateau, sorte de palier aux flancs de la montagne couverte de neige dans le pays des Lolos indépendants.



C'est un village situé sur un palier à flanc de montagne dans le pays des Lolos indépendants.

Dans les provinces du fond de la Chine

Une rue étroite, avec des maisons aux toits de chaume, éclairée par de grosses lanternes multicolores où une foule joyeuse se divertit au bruit des pétards et des instruments de musique. Mon apparition soudaine parmi ces gens qui vraisemblablement n'ont jamais vu d'Européens, trouble quelque peu la fête. Les femmes et les enfants s'enfuient en poussant des cris ; les hommes m'entourent avec de singulières attitudes, les unes menaçantes, les autres craintives, mais l'étonnement, l'hésitation sont peints sur tous les visages. Pourtant un individu un peu mieux vêtu que les autres s'approche en me faisant des « tchin-tchin », et m'invite à le suivre.

Nous pénétrons dans une demeure assez bien tenue, composée de deux pièces, dont l'une sert d'écurie, d'étable, d'atelier et l'autre d'habitation. Mon guide place quelques hommes devant la porte qu'il ferme à l'aide de grosses pierres, puis il m'offre une tasse de thé et des gâteaux. Mais voici qu'au dehors des vociférations éclatent, mêlées aux lamentations des femmes. Peut-être la fête que je suis venu interrompre est-elle une fête religieuse et ma présence apparaît-elle comme un fâcheux présage. Durant tout ce tapage, mon hôte magnanime se livrait à une mimique expressive et souriante pour me rassurer. Cependant lorsque vers quatre heures du matin le dernier des braillards s'en fut allé, je respirai plus librement et je demandai immédiatement des guides pour me conduire sur la route de Tchao-Toung que j'avais perdue.

Mon cheval était dispos, mais en revanche je ne l'étais guère ; les fatigues de la journée, les émotions ^{p.586} de la nuit et dans l'estomac une tasse de thé et quelques gâteaux au gingembre, vrai, il n'y avait pas de quoi conquérir la Chine. Cependant on daigna me donner un bol de riz et encore du thé. Deux Lolos moins indépendants que les autres furent mis à ma disposition pour m'accompagner jusqu'au prochain village et de là, de village en village, et de Lolos en Lolos j'espérais pouvoir retrouver mon chemin.



Village dans la montagne.

Personne dans la rue. La pluie se met à tomber, une pluie glaciale. Des nuages entourent les hauteurs de gros bourrelets de ouate grisâtre. Et l'ascension commence sur un sol durci. Pas de sentier, pas même d'escaliers mandarinaux. Il faut monter à travers les terres rougeâtres, couvertes de verglas. Bientôt un épais brouillard obscurcit la vue ; il est impossible d'aller plus loin. C'est du moins ce que pensent mes guides qui sans me dire un seul mot font demi-tour et me laissent en tête-à-tête avec mes pensées. Elles ne sont pas très gaies mes pensées, en ce moment... Devant moi la montagne couverte de neige, que je ne distingue même pas, derrière les sauvages, et enfin l'engourdissement causé par le froid et la fatigue qui commencent à s'emparer de moi.

Dans les provinces du fond de la Chine

Je ne sais combien de temps je suis resté assis sur une pierre, attendant la fin du mauvais temps. Mais, lorsqu'enfin les nuages se dispersèrent, j'aperçus un toit de chaume vers lequel je me dirigeai immédiatement... Si vous voulez vous représenter la stupéfaction de mon frère en humanité, comme on dit aujourd'hui, qui me vit franchir le seuil de sa cabane, imaginez un de nos pasteurs des Pyrénées qui n'a jamais vu ni entendu parler de Chinois et qui voit soudain apparaître un Fils du Ciel avec sa longue natte dans le dos.

Aujourd'hui je ris un peu en songeant au visage bouleversé du brave Lolo, à ses cris, à ses gesticulations, mais au moment où je fis sa connaissance, je n'en avais aucune envie. Je me présentai à lui poliment :

— Monsieur du Lolo, lui dis-je pour le flatter, Monsieur du bon Lolo, vous voyez devant vous un infortuné et son infortunée monture, qui se trouvent égarés assez loin de chez eux, à la suite d'événements qu'il serait trop long de vous raconter. Rassurez-vous, ne vous fiez pas aux apparences, je suis un homme du monde, on m'a vu au bal de l'Elysée et je ne pense pas que vous puissiez en dire autant.

Mais Monsieur du Lolo ne voulait rien entendre et il se lançait dans des sauts de cabri jusqu'au plafond.

— Allons, lui dis-je, cessez cette gymnastique, vous allez renverser la soupe qui est en train de cuire, ce qui serait fâcheux, car je ne vous cache pas que je désire en prendre ma part. Vous voyez, continuai-je, en m'emparant de l'écuelle de riz, je m'invite sans façon, je vous rendrai çà à Paris.

Tout en parlant, je tirai quelques taëls que je fis briller à ses yeux. O merveilleuse puissance de l'or, même quand c'est de l'argent, sur tous les êtres humains, depuis l'habitant du Groenland jusqu'à celui de la Terre de Feu, en passant par le Lolo ici présent. D'un bout à l'autre de la planète, depuis les premiers balbutiements de l'humanité jusqu'à l'aurore de ce siècle qui n'y changera rien, parmi le tumulte des guerres et le fracas des révolutions, un son dominateur s'est fait entendre qui

rallia toujours la foule, celui que le divin Beaumarchais appelait « l'accord parfait de l'or ». Instantanément la crise épileptique de l'indépendant Lolo se calma. Évidemment je restai pour lui un génie — ce qui est flatteur même quand c'est aux yeux d'un sauvage —, un génie dont l'architecture le déroutait un peu, mais enfin un génie qui payait sa dépense, un bon génie.

Il s'assit près de moi et me regarda manger. Lorsque j'eus achevé le bol de riz, la vie m'apparut sous des couleurs plus belles. Je repris le fil de la conversation :

— Mon cher Lolo, je vous remercie de votre aimable accueil. Vous venez de montrer que l'esprit d'indépendance n'est pas incompatible avec une noble générosité et qu'il n'est pas nécessaire d'avoir du sang écossais dans les veines pour savoir pratiquer les devoirs de l'hospitalité. J'ai eu quelques regrets à constater que vos frères de la ville ne ^{p.587} partagent pas entièrement vos sentiments. J'espère maintenant que vous ne refuserez pas de me conduire, toute affaire cessante, jusqu'au plus prochain village. C'est un très grand service que vous me rendrez, mais vous en serez récompensé. Je suis un bon génie, comme vous avez pu le reconnaître. Je ne vous promets aucune récompense dans la vie future, mais comme je vois que vous aimez à collectionner les taëls, je me permettrai de vous en offrir quelques-uns en souvenir de notre heureuse rencontre.

À ces mots, il se prosterna en signe de soumission absolue.

— Sans doute, ajoutai-je, le village où nous allons est peuplé de Lolos souverainement indépendants ?

— C'est la caractéristique de notre aimable race, répondit-il en souriant, mais n'ayez aucune crainte, vous avez dans vos poches d'irrésistibles arguments et vous serez bien traité.

Il dit, et prenant la bride de mon cheval, nous sortîmes sous un magnifique dais de lumière qui faisait scintiller la cime des monts comme des pyramides de diamants...

Dans les provinces du fond de la Chine

Le village où j'arrivai le soir est un minuscule hameau, entouré de sapins, au fond d'un ravin. À peine une dizaine de cabanes. Nous entrons dans l'une d'elles, où, grâce aux explications fournies par mon guide et à un geste auguste qui possède plus de vertu que tous les signes maçonniques, je suis assez bien accueilli. La maisonnée se compose d'un homme, de deux femmes, trois marmots, un gros porc tout noir et un chien tout jaune. Il y avait assez de place dans l'unique pièce pour me loger, avec mon guide et mon cheval. Au centre de cette pièce se trouvait un grand brasier sur lequel on faisait cuire du riz. Quel riz ! Une substance noirâtre, dure, d'un goût affreux. Mais j'étais mort de faim, mon Lolo aussi, et nous partageâmes fraternellement cette pitance.

Cependant la salle s'était remplie de monde. Tous les habitants du lieu venaient voir le génie. Je dus bon gré, malgré, laisser palper mes habits, mon chapeau et mes bottes. Mes gants surtout les plongeaient dans la stupéfaction. Ils n'osaient pas les toucher de peur que leurs mains ne devinssent semblables.

À mon tour je les observai. Leur visage est plus épais, plus grossier que celui des Chinois. Leurs yeux sont moins bridés et leur nez plus épaté. Ils portent la natte enroulée autour de la tête et sont vêtus d'une blouse en cotonnade serrée à la taille ; les femmes ont des traits assez réguliers, les lèvres épaisses, et elles sont habillées d'une sorte de tunique et d'un pantalon. Leurs pieds qui n'ont subi aucune déformation sont chaussés de sandales en fibre de bambou tressée.

Lorsque nous eûmes fait connaissance, je fis comprendre à mon guide que je serais bien aise de me reposer un peu. Pour être génie on n'en est pas moins homme, et je me sentais exténué. On me donna des planches de sapin semblables à celles qui leur servaient de lit, sur lesquelles on étendit quelques poignées de feuilles sèches. Et tous ensemble, hommes, femmes, enfants, cheval, chien et cochon, nous nous endormîmes bientôt sous l'humble toit de chaume, perché dans le ciel semé d'étoiles, au milieu des neiges éternelles, comme dans une arche de Noé !...

Dans cette région, la montagne a un caractère tout à fait différent de ce qu'elle est sur la rive gauche du Yang-Tsé ; elle est plus sauvage et

Dans les provinces du fond de la Chine

plus impressionnante. Les cimes sont plus élevées et les pentes plus p.588 escarpées. Très peu de vallées. Les ascensions sont vraiment pénibles. Le terrain est glissant, et quand on arrive à une certaine hauteur, on rencontre la glace et la neige. Aucune trace de sentier. Aussi faut-il avoir une connaissance bien approfondie de ces lieux pour pouvoir se guider.

Il est sept heures du matin quand j'arrive au sommet d'un pic qui domine la vallée du Yang-Tsé ; nous sommes à 4.000 mètres d'altitude. C'est la plus grande hauteur que nous ayons atteinte au cours de ce voyage. Et cependant, nous ne sommes encore qu'aux contreforts extrêmes du plateau tibétain. Au delà, des cimes dominant ; au delà, c'est la troupe formidable de ces géants de la terre : les Himalayas.

Assis sur les terrasses du Tibet, vaste comme un continent, terres de l'épouvante et de la désolation, ils déroulent dans la lumière toute rose leurs belles crinières de neige. Le chaud soleil du printemps a fondu les glaciers sur les flancs des montagnes. Seules les neiges éternelles couvrent leurs cimes de leur blancheur immaculée. En dessous, de vastes étendues de terres rougeâtres, complètement dénudées, avec çà et là des crevasses, d'énormes blocs de glace semblables à des miroirs où se reflètent les mornes horizons. Dans ces régions souffle un vent de destruction ; aucune trace d'animal, pas un brin d'herbe, pas un arbre, pas un oiseau. C'est le triomphe de la matière dans son écrasante puissance et son éternelle immobilité. Le long de leurs flancs s'épandent, comme de larges ceintures qui tombent jusqu'à leurs pieds, les ondes puissantes des fleuves qui ont porté sur la terre les premiers germes de la vie et qui ont roulé dans leur sein, source de création ininterrompue à travers les âges, les premiers symboles, les premières croyances qui, du Gange au Yang-Tsé, se penchèrent sur le berceau où s'éveilla l'Humanité.

C'est ici seulement que l'esprit peut s'élever à la prescience des connaissances brahmaniques et bouddhiques inspirées par cette vaste nature, de ces conceptions énormes, grandioses comme elle, et qui dominent les autres pensées religieuses qui en dérivent, comme les Himalayas dominent toutes les montagnes du globe. C'est ici le berceau de l'Humanité, c'est aussi son temple. Temple reproduit dans ces

Dans les provinces du fond de la Chine

miniatures, élevées par de faibles mains et répandues sur le sol de l'Inde et de la Chine, avec leurs terrasses de marbre blanc, leurs pyramides de dieux, leurs piliers de laque, leurs toits polychromes, leurs dômes dorés.



Portique que l'on voit sur la route avant d'arriver à Tchao-Toung.

Le temple de l'Himalaya a aussi ses terrasses blanches de neige où descendent tour à tour la lumière de soie argentée de la lune et la lumière dorée du soleil, ses pyramides que la vie ne peut atteindre, ses statues en forme de dieux et de déesses taillées dans des rocs gigantesques et suspendues au-dessus des abîmes. Et tandis que dans les petits temples des hommes se promènent les éléphants sacrés, on se demande si dans les nuits de fantasmagorie lunaire, le mammoth et l'homme préhistorique ne sortent pas de leurs cavernes et ne viennent pas rôder sur les terrasses neigeuses pour y contempler les races dégénérées de leurs descendants.



Un des beaux arcs de triomphe sur la route de Yun-Nan-Sen à Tchao-Toung-Fou.

@

III

Tchao-Toung-Fou et la frontière sino-tibétaine

La vie d'un missionnaire à Tchao-Toung-Fou. — Les Boxers du Yun-Nan. — Les sociétés secrètes en Chine. — Visite au préfet de Tchao-Toung-Fou. — Visite au général Liou. — Une ville fortifiée : Ta-Kouan. — Les soldats « civils ». — La maison de verre. — Un temple à ex-votos.

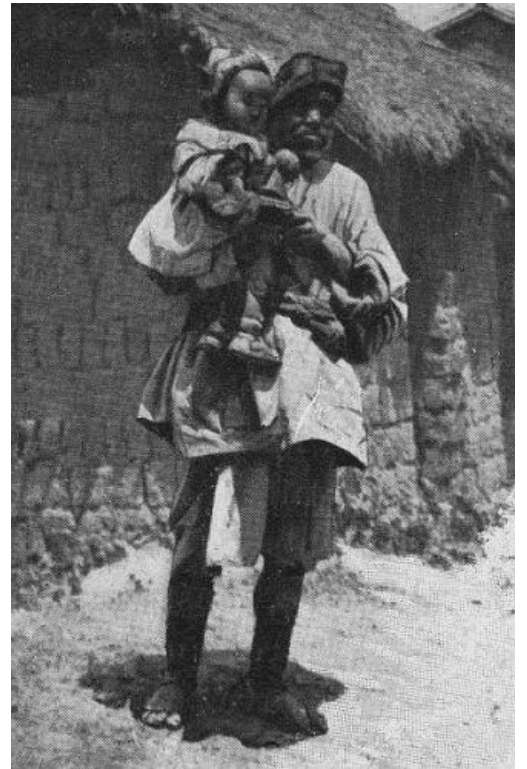
@

p.217 Poursuivant notre route vers le nord de la province de Yun-Nan, il nous reste une étape à franchir pour sortir du territoire des Lolos indépendants. Nous ne tardons pas à déboucher dans la belle plaine de Tchao-Toung-Fou. C'est le même aspect qu'à Yun-Nan-Sen et Tong-Tchouan-Fou. À perte de vue des champs de pavots avec leurs fleurs blanches et rouges ; des champs de blé et de seigle, des rizières et des prairies. Mais ici les arbres, les arbres fruitiers surtout, sont en plus grande abondance, et aussi les azalées et les roses pompon. Au milieu de cette floraison, de grandes taches noirâtres. Ce sont des tourbières.

Type de paysan pauvre de Tao-Yuen.

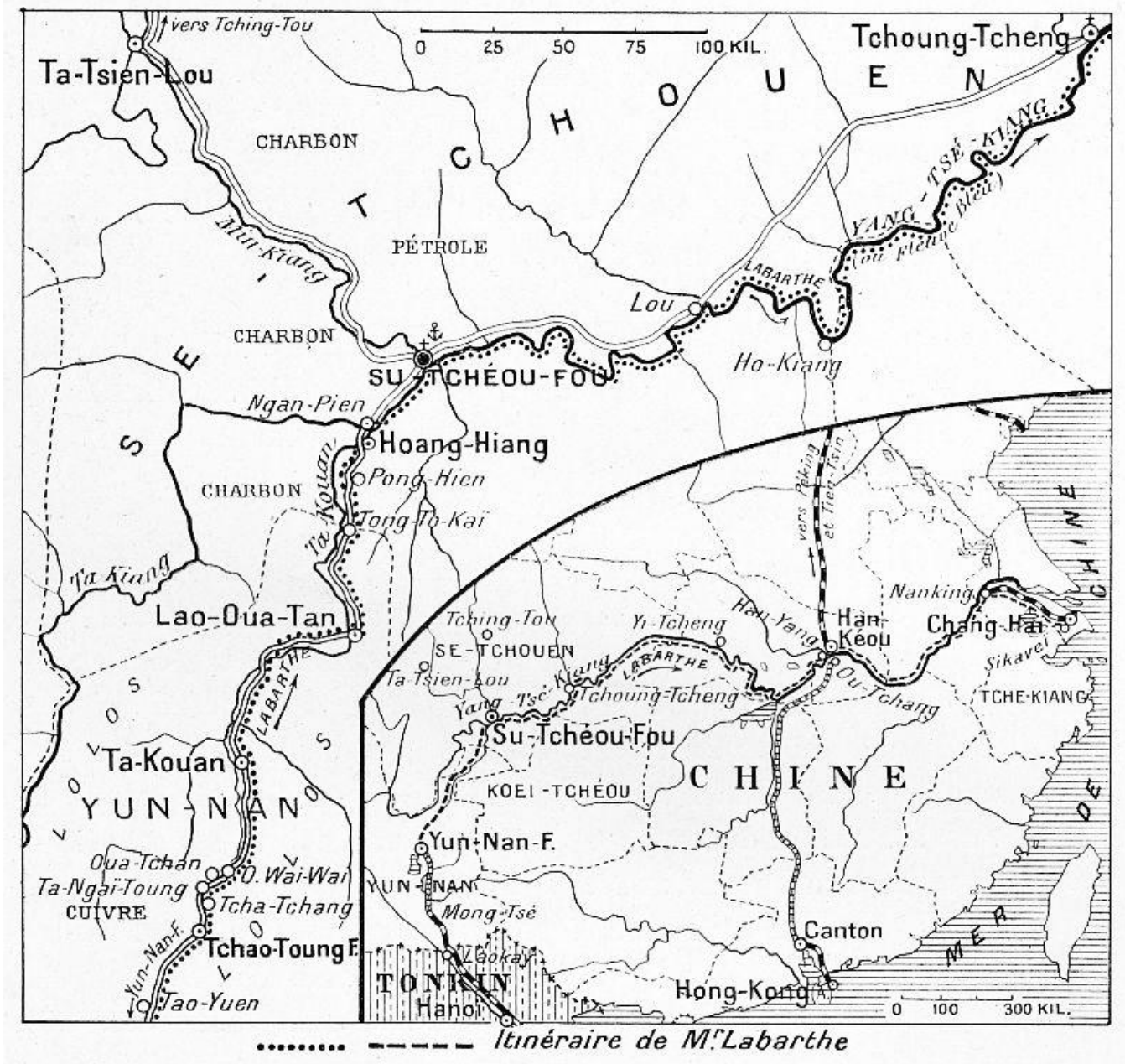
Et comme à Yun-Nan-Sen, comme à Tong-Tchouan-Fou, la ville apparaît avec ses puissantes enceintes crénelées, ses tours, ses portes monumentales et le flamboiement de ses toits polychromes... Le missionnaire français, le père Le Garrec, un jeune prêtre de trente ans environ, originaire de la Bretagne, est prévenu de notre arrivée. Il nous attend et a préparé un véritable festin dont le plat de résistance est une superbe dinde rôtie. Comme je la contemple avec tendresse et aussi avec une certaine surprise, car il me semble bien type que nous sommes un vendredi :

— L'auriez-vous baptisée carpe ? dis-je au Père.



Dans les provinces du fond de la Chine

— Oh ! en Chine, ce n'est pas la peine. Rome est pleine d'indulgences pour nous et vous pouvez en bénéficier sans crainte de manquer à vos principes.



Carte pour suivre l'itinéraire de M. Labarthe.

On se représente d'ordinaire en France les missionnaires comme de tristes ascètes, vivant dans des lieux sordides, parmi des ennemis féroces, se nourrissant de riz, de mauvais légumes et passant leurs journées dans le jeûne, la prière et la propagande de leur foi. Fort heureusement pour eux et les trop rares compatriotes qui les visitent,

ces sombres couleurs sous lesquelles on se plaît à les peindre ne sont pas exactes, et il est plus juste de dire que leur existence matérielle est tout aussi confortable que celle de nos curés de p.218 campagne. Leur traitement d'environ six cents francs par an est maigre, j'en conviens, mais ils sont encore plus fortunés avec ce revenu que les gens au milieu desquels ils se trouvent et du reste, comme les prêtres de toutes les religions, ils s'entendent à vivre de l'autel. Le père Le Garrec peut même passer pour un grand seigneur. Il vit avec les mandarins sur un pied d'égalité. La « mission » est de beaucoup la plus vaste et la plus riche construction de la ville. Avec des indemnités qui lui ont été allouées au moment des troubles, il a bâti une fort jolie église dont il s'est improvisé l'architecte et une école qui n'attend plus que des maîtres et des élèves. Il possède une habitation d'une propreté parfaite, cela va sans dire, avec salle de réception, grand réfectoire, une bibliothèque bien fournie et des chambres très agréables.

Tout en devisant gaîment sur une foule de sujets, nous voici arrivés à cette heure aimable de la fin du repas, où dans les volutes bleues de la fumée d'un excellent cigare, la vie m'apparaît plus belle qu'au moment où j'étudiais, un peu malgré moi, les mœurs indépendantes des Lolos du Yang-Tzé. Tout à coup, sans crier gare, je lui pose à brûle-pourpoint cette question :

— Et les Boxers, qu'en pensez-vous ? Il paraît que votre contrée en est infestée !

— Les Boxers, répond le jeune Père, ils sont charmants. Je vous en ferai connaître. Voulez-vous voir leur chef ?

— Fichtre ! avec plaisir. Quand ça ?

— Mais à l'instant, tournez-vous, il est en train de vous servir d'une eau-de-vie dont vous me direz des nouvelles.

Pour le coup je bondis sur ma chaise et je me trouve nez à nez avec un Chinois correctement vêtu, le visage très doux et très fin, qui, sans se préoccuper de mon brusque mouvement, continue à remplir mon verre de liqueur.

Dans les provinces du fond de la Chine

— Je ne plaisante pas, continue le Père, et je vous présente le chef d'une de ces associations de Boxers dont vous vous faites à Paris une idée si fausse. Celui-là est un de mes catéchistes les plus fervents, fort honnête homme et incapable de faire du mal à une mouche. Vous ne connaissez pas en France les associations chinoises, et c'est fort naturel, car il n'y a pas de question plus complexe. Songez que l'association est le fondement de la société, que l'individu isolé n'existe pas. C'est une cellule qui ne peut vivre qu'à la condition d'être réunie à d'autres cellules pour former un corps qui deviendra politique, moral, économique ou simplement familial. Hors de l'association, le Chinois est moins qu'un paria, il perd la face, il est déshonoré. Il n'a d'autre ressource que le suicide.

Vous ne pouvez vous douter du nombre, de l'étendue, de la puissance des associations qui groupent ainsi 400 millions d'êtres. Tous les actes de l'existence y sont représentés, depuis les plus futiles, comme ces sortes de maîtrises qui chantent en l'honneur des dieux¹, jusqu'aux plus inavouables, comme pour le vol et la mendicité. Il y en a qui ont pour but de donner des sépultures aux corps. Il y a des sociétés de secours mutuels en nombre incalculable, des sociétés provinciales dans les grands centres, des sociétés de pompiers qui allument plus souvent les p.219 incendies qu'ils ne les éteignent... Vous comprenez maintenant, que les Chinois qui s'associent à propos de tout et de rien, n'ont pas négligé les actes de la vie publique. Mais tandis que nous pénétrons assez bien les sociétés de commerçants, d'agriculteurs, de banquiers, les syndicats ouvriers et mêmes les sociétés religieuses, celles qui touchent à la politique sont les plus secrètes et les Européens ne les connaissent pas.

¹ À consulter une remarquable étude sur les associations de M. Maurice Courant : [En Chine, page 54.](#)

Dans les provinces du fond de la Chine

Nous savons cependant que ces sociétés qui portent de terribles noms, comme les Ta-tao (grands couteaux), les Triade, les San-No-Noeï, les Khan-Tao-Noeï (associés du sabre tranchant), les Yi-No-Khinen qui sont les Boxers ou « les poings de la justice et de la concorde », etc., sont loin d'avoir une unité de vues, une communauté d'aspirations sur toute l'étendue du territoire. Prenons les Boxers, par exemple, dans les provinces du Nord, au Tchi-li, au Chantoung, ils ont manifesté en faveur d'idées politiques d'une portée générale, comme le renversement de la dynastie actuelle, le retour aux vieilles traditions, l'extermination des étrangers. Mais ailleurs, ils se désintéressent de ces redoutables questions. Leur mentalité ne s'élève pas au-dessus des intérêts de la vie familiale ou de la corporation. Dans cette partie du Yun-Nan où nous sommes, les habitants ne sont pas patriotes ou plus exactement ils ne connaissent d'autre patrie que la ville et l'arrondissement de Tchao-Toung. Ils ignorent le reste ; les intrigues du palais, les menées des partis réformateurs, conservateurs, xénophobes ne viennent pas jusqu'ici. Ils savent vaguement qu'il existe très loin un empereur et surtout une impératrice qui leur envoient des fonctionnaires chargés de les administrer, ce dont ils se passeraient volontiers. Et c'est précisément parce que cette administration les gêne et les vexe qu'ils s'associent pour lui résister. C'est bien un groupement politique, mais restreint aux intérêts immédiats de la région. Les membres de ces sociétés ne sont liés entre eux que dans le but de se défendre contre les excès de pouvoir des mandarins. Hors de là, ils sont libres d'être sympathiques ou antipathiques aux étrangers, de se faire chrétiens ou de rester païens. Le boxérisme n'est donc pas dans cette région un mouvement xénophobe et vous en avez la preuve vivante dans mon brave catéchiste. Je suis sûr que comme tous ses confrères, il ignore complètement les troubles de Pékin en 1900. Il

Dans les provinces du fond de la Chine

n'existe aucune affinité secrète entre le groupement d'ici et la terrible association qui a causé tant de désordres dans le Nord. J'ajoute que la situation est parfaite en ce moment. Le préfet et le général sont animés des meilleurs sentiments à mon égard et à l'égard de mes chrétiens. Ils ne manifestent aucune hostilité envers les Européens, et je suis sûr que vous serez bien aise de faire leur connaissance.

Bien que j'eusse fait table rase en arrivant en Chine de toutes les notions que j'avais apprises dans les livres et de tout ce que j'avais entendu dire sur les mœurs des Chinois, je ne laissais pas d'être fort surpris par ces étranges déclarations. Mais, dans ce pays baroque, rien ne doit étonner le visiteur. Il faut l'étudier avec cette seule idée préconçue, c'est que tout ce qu'on en voit, tout ce qu'on en raconte est vrai... à moins que ce ne soit faux.

p.220 Le jeune missionnaire me conduit à ma chambre. Elle est meublée à la chinoise (je regrette un peu de ne pas y voir les vieux meubles français du père Bonhomme à Tong-Tchouen), mais très propre et très confortable. Le bon chef des Boxers est là et je me mets à sourire en regardant ce « poing de la justice et de la concorde » en train de tapoter mon oreiller et de faire ma couverture avec des soins maternels.

Le lendemain visite de la ville... Elle est très sale comme il convient à toute ville chinoise qui se respecte. La seule remarque digne d'intérêt, c'est l'industrie des tanneries qui était jadis très florissante. Aux devantures des boutiques de nombreuses peaux de moutons, et quelques peaux de tigres, d'ours et de panthères. Le pays est naturellement très riche en minerais, surtout en charbon. Le père Le Garrec en vertu de son assimilation au mandarinat a droit de propriété et il a acheté pour la somme de quarante taëls (120 francs environ), une montagne qui contient une mine d'où il tire son combustible. Ce charbon est excellent. Ce droit de propriété du sol, accordé aux missionnaires, peut être très utile dans l'avenir aux Européens qui, grâce à leur intermédiaire, pourront se rendre acquéreurs des terrains qu'ils voudront exploiter. Mais il faudra encore bon nombre d'années avant d'en arriver là !

Dans les provinces du fond de la Chine

L'œuvre immédiate, nécessaire, à entreprendre auparavant, c'est l'éducation morale du pays. Familiariser les habitants avec nos idées, leur montrer qu'elles n'ont rien de subversif pour eux, se rendre sympathiques les autorités et les commerçants par des relations agréables, voilà ce qu'il faut tenter tout de suite. On doit pour cela multiplier le nombre des missions scientifiques et économiques et préparer par la diffusion de notre langue et de notre instruction, la mentalité chinoise à recevoir notre empreinte.



Groupe de femmes lolos, sur la frontière sino-tibétaine.

Les hauts mandarins de Tchao-Toung, le préfet et le général, nous ont envoyé leurs grandes cartes rouges. Nous allons leur rendre visite en commençant par le préfet. Nous pénétrons, portés en chaises, dans la première enceinte de son yamen et nous nous arrêtons quelques minutes devant les portes du prétoire qui sont closes. Tout à coup, elles s'ouvrent au bruit de formidables pétarades, et, comme au lever de rideau d'une pièce de théâtre, le préfet apparaît en haut des marches de son habitation, entouré de soldats et de fonctionnaires quelconques.

Dans les provinces du fond de la Chine

L'un de ceux-ci se détache, vient à nous et nous demande nos cartes chinoises. Ces cartes, il les dresse en l'air et ouvre la marche solennellement en nous priant de le suivre. C'est l'étiquette protocolaire.



L'entrée de la préfecture à Tchoo-Toung-Fou.

En arrivant auprès du préfet nous nous inclinons, en baisant avec transport nos pouces réunis, et nous passons dans la salle d'audience. C'est une vaste pièce dallée, meublée de quelques fauteuils et d'un divan chinois avec petite table pour prendre le thé. Les banalités d'usage durent assez longtemps, car nous avons affaire à un mandarin de l'Académie d'Yan-ling, qui est recrutée, comme on le sait, parmi les

premiers pinceaux de l'Empire, la fine fleur des lettrés. Le père Le Garrec, qui nous sert d'interprète, nous transmet les compliments les plus délicatement tournés. Je me creuse la cervelle pour répondre à mon tour des choses aimables et pittoresques. Mais décidément je n'ai pas l'inspiration fleurie.

Heureusement le père Le Garrec est là pour me tirer d'affaire. Lorsque je dis prosaïquement comme un ministre de chez nous en tournée : « Je suis bien content de vous voir, mon cher préfet », le Père traduit longuement. Il affirme que mon esprit est confondu par l'éclat de ses vertus, que mes yeux sont éblouis par les grâces de sa personne, etc... Que de péchés je fais commettre au bon missionnaire !

Lorsque de part et d'autre nous avons échangé ainsi des jonchées de fleurs, M. le préfet nous invite à prendre une légère collation. Cette « légère » collation comporte un menu de 150 à 200 plats répandus sur p.²²¹ une immense table : petites soucoupes contenant des canards, des poulets, du jambon, apprêtés chacun de 10 ou 15 manières différentes ; les ailerons de requins, les potages de nids d'hirondelles, toute la gamme des pâtisseries et des confitures au gingembre. Comme boisson du thé et de l'alcool de riz chaud que l'on absorbe dans de petits godets. Ce n'est pas sans les plus graves appréhensions que je pique au hasard de la fourchette, une longue et mince fourchette à deux branches, dans les rangs pressés de ces bataillons de victuailles. Rien de tout cela cependant n'est désagréable. Il est certain que c'est d'une cuisine très raffinée et d'un art supérieur — d'un art très ancien, sans doute, et qui ne s'est pas modifié au cours des âges. Bien des siècles avant Lucullus, les Chinois savaient composer des recettes savantes et tandis que nos ancêtres faisaient rôtir grossièrement des quartiers de chevreuil sur un feu de bois sec dans les forêts de la Germanie, leurs contemporains qui vivaient à Tchao-Toung se délectaient le palais et l'odorat à l'aide des mille combinaisons de la science gastronomique.

Dans les provinces du fond de la Chine



Le supplice de la cage, dans laquelle le patient est suspendu par le cou.

Nous voici maintenant chez le général Liou. Même cérémonial d'introduction que chez le préfet. Nous sommes conduits dans une vaste salle délabrée, suivis d'une foule énorme composée de gens de toutes catégories et surtout de mendiants qui assistent sans façon à notre réception. Le général est jeune, la figure fort intelligente et souriante. Il n'a point l'air chinois et comme beaucoup de ses collègues il porte une courte moustache. Il est vêtu d'un beau costume de soie rouge et jaune, chaussé de bottes feutrées et coiffé d'un petit abat-jour avec plumet surmonté d'un bouton de cristal. Nous prenons place à une table aussi abondamment servie qu'à la préfecture. Les mendiants nous entourent et, bien que je sois habitué aux manières de ces gens pour qui le mur de la vie privée est une expression juridique qui leur échappe, je n'en demeure pas moins un peu surpris de constater leur sans-gêne en même temps que la singulière tolérance de notre hôte à leur égard.

On ne voit pas très bien en France un haut fonctionnaire recevant un étranger de passage entouré de vagabonds et de mendiants. Mais dans cette Chine où règne à certains points de vue un esprit démocratique égalitaire inconnu à l'Occident, la vie publique du

Dans les provinces du fond de la Chine

mandarin le plus élevé appartient à tous. Sa maison est la maison de tous, c'est le forum. Tout ce qui s'y passe doit être vu, entendu et contrôlé par tous. Dans ces conditions, il est assez difficile d'échanger de secrètes confidences et nous nous en tenons aux compliments ordinaires. Je l'interroge sur l'armée chinoise et sur ses campagnes. Il s'étend là-dessus avec complaisance. Je dois subir sans broncher plusieurs pompeux récits de Théràmène. Tandis que je l'écoute d'une oreille d'autant plus distraite que je n'y comprends pas un mot, la foule manifeste ses sentiments de surprise et d'émotion comme au théâtre. J'imagine que mon brave général parle un peu pour elle en ce moment et je me fais l'effet de jouer une pièce dans une grange, avec un personnage représentant un guerrier chinois devant un parterre de pouilleux...

La politesse chinoise, qui par hasard se trouve sur ce point d'accord avec la nôtre, exige qu'une visite reçue doit être immédiatement rendue. Aussi, nous n'étions pas rentrés à la mission depuis un quart d'heure, qu'un vacarme effroyable de pétards, de gongs, de tam-tams, emplissait les airs et annonçait que ^{p.222} les autorités mandarinales se mettaient en chemin pour venir nous voir. Le préfet et le général arrivent ensemble dans un brillant cortège de soldats, coiffés d'abat-jour rouges et bleus à plumets, les uns à cheval, les autres à pied, avec leurs lances, leurs vieux fusils rouillés, leurs piques, leurs larges sabres recourbés, leurs tridents, les immenses pancartes bariolées de caractères, les bannières, les oriflammes peinturlurées de dragons et les grands parasols ; ces gens-là ont l'air d'avoir pillé un magasin de bric-à-brac ou d'accessoires de théâtre. C'est tout ce qu'on peut rêver de baroque et de grotesque.

Les mandarins pénètrent seuls. On les installe sur les divans de reps rouge et on leur apporte du thé, des gâteaux, des cigares et du champagne, dont ils savent apprécier le goût. La kyrielle des compliments recommence comme si nous ne nous étions jamais vus. Le préfet, qui doit être un affreux pince-sans-rire, dit à un moment :

Dans les provinces du fond de la Chine

— Est-ce que le jeune homme qui accompagne le noble vieillard est son fils ?

Et il lance sans sourciller une bouffée de fumée vers le ciel. Je cherche instinctivement autour de moi les personnages dont il parle, mais le missionnaire éclate de rire.

— Le vieillard c'est vous, me dit-il, parce que vous portez la barbe, qui est un signe de sénilité en Chine, et le jeune homme, c'est M. Legrand parce qu'il est rasé. Il ne faut pas y faire attention. Le préfet sait bien que je ne suis âgé que de trente ans et, parce que j'ai comme vous une barbe vénérable, il me demande souvent des nouvelles de mes petits-enfants.

Le père Le Garrec répond simplement que M. Legrand n'est pas mon fils sans lui en faire connaître, par politesse, les raisons péremptoires.

Nous allons visiter l'église que les mandarins voient pour la première fois. Le préfet fait quelques observations sur la hauteur des tours. Il craint d'apercevoir de son yamen « leurs yeux de dragon ». Mais le Père lui déclare qu'il est dans les limites des règlements. Il a droit à 11 mètres d'élévation et sa construction n'atteint pas 9 mètres. Le préfet convient que les yeux de dragon ne descendent pas jusque-là.

Et là-dessus, nous vidons une dernière coupe en l'honneur de notre belle France et du Céleste Empire, à la bonne harmonie de nos relations, aux progrès de la science et de la civilisation, à la fraternité des peuples. Ainsi soit-il.

Cette traversée de la plaine de Tchao-Toung, par une exquise journée du mois de mai, est un enchantement. L'air est doux et limpide et après être sortis de cet égout, de cet amoncellement d'immondices que représente la cité chinoise, c'est avec béatitude que nous humons les senteurs qui montent des buissons d'aubépines et d'églandiers. Les menthes sauvages, les chèvrefeuilles, les jasmins, les frangipaniers, nous jettent en passant leurs effluves embaumés. C'est une griserie de parfums. Et quelle fête pour les yeux ! La route, couleur de sanguine, se déroule à travers le magnifique tapis d'émeraude des rizières, entre

Dans les provinces du fond de la Chine

une double rangée de lilas, d'azalées et de roses pompon. Des roses pompon surtout ! la terre en est jonchée. Autour des petites maisons blanches aux toits en retroussis et des tumuli qui boursouflent le sol, des



Le supplice de la cangue ; à gauche, deux patients sont couplés.

touffes d'arbres dont la ramure verdoyante est comme poudrée de fleurs roses et blanches, fleurs de cerisiers et de pommiers. Et dans le lointain les montagnes violettes se découpent en lignes harmonieuses sous le dôme de saphir du ciel. Je vais flânant le long des haies, une branche de lilas aux dents, paresseusement étendu au fond de ma chaise qui me berce, au pas languissant des porteurs, et je me sens pris d'une sorte de somnolence à travers laquelle j'entrevois d'autres paysages semblables à celui-ci : les campagnes de France qui dans ce moment se couvrent aussi de leur parure printanière. Et mon esprit vagabonde parmi les bois de chênes et de marronniers, galope sur le vert gazon des prairies où s'entremêlent l'or, l'opale et le rubis des genêts, des muguets et des coquelicots ; il s'arrête ^{p.224} sur une berge fleurie au pied de quelque saule, où l'on voit passer dans le bruit des rires, canotiers et canotières qui s'en vont au fil de l'eau se griser de la caresse des doux rayons du soleil de mai...

Dans les provinces du fond de la Chine

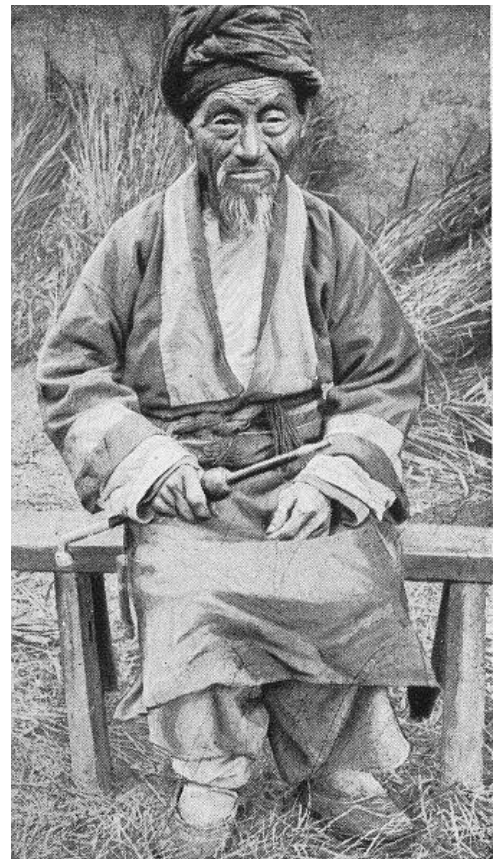


Tcha-Tchang. Nous sommes encore dans la plaine, nous retrouvons la « triple félicité » et les « plaisirs réunis » de l'auberge chinoise. Quelle existence nous menons ! Après nous être délectés toute une journée des odeurs des champs, nous être réjouis de la vue des plus charmants paysages, nous être rempli les poumons d'un air pur et vivifiant, voici que nous retombons dans l'ordure, la fange, la vermine, au milieu desquelles il faut passer la nuit. Je me fais l'effet d'un homme qui descendrait dans un égout en sortant d'une boutique de parfumeur, et encore l'égout est-il un rêve à côté de l'auberge chinoise !

Joueur de cornemuse à Miao-Tzen.

Le lendemain, après avoir traversé Ta-Ngai-Toung, nous couchons à Oua-Tchan, à 2.000 mètres de hauteur. À partir de ce moment nous retrouvons la montagne et ses escaliers mandarinaux. À O-Wai-Wai, nous sommes dans une gorge pittoresque creusée dans le roc par la rivière Ta-Kouan dont nous allons suivre constamment le cours. Elle se découvre brusquement à nos yeux dans un fantastique saut périlleux qui la précipite du sommet de la montagne sur un lit d'énormes rochers. Entre ces rochers quelques planches branlantes sur lesquelles nous nous aventurons sans crainte, et qui sont si près de la cascade qu'il semble que nous allons recevoir sur nos têtes cette formidable douche ; nous n'en recevons heureusement que l'écume dont nous sommes complètement aspergés.

Un centenaire chinois.





Le village de Tao-Yuen à l'entrée de la plaine de Tchao-Toung-Fou.

Je commence à comprendre maintenant la raison pour laquelle nous avons été obligés de renoncer au transport par chevaux. La route a été taillée dans le granit de la montagne, et comme le service de la voirie ne s'exerce qu'à d'assez longs intervalles, tous les mille ans, par exemple, il arrive que le sentier est encombré de pierres dont quelques-unes le barrent complètement, et les Chinois se fauillent à travers ces amoncellements comme des couleuvres, sans un faux pas, sans une défaillance. Ce sentier que nous suivons est par excellence un sentier à dos d'âne. Tantôt nous nous élevons jusqu'à la crête de la montagne et c'est à peine si des nids d'aigles d'où notre regard embrasse



Vue générale de Ta-Kouan, ville fortifiée.

un horizon peuplé de dômes, d'aiguilles, de pyramides de rochers, nous apercevons en bas du gouffre le fil d'argent du torrent qui nous guide. Tantôt nous descendons par une pente vertigineuse, en contournant des colosses de granit aux formes toujours si étranges, dans des profondeurs où le jour ne pénètre qu'avec peine, et d'où parfois, comme du fond d'un puits, on peut voir de blanches étoiles brodées sur un ciel de lapis-lazuli.

Au bout du couloir, une éclaircie... C'est un petit vallon, bien cultivé, qui ressemble à un cirque avec ses ressauts de rizières qui en font le tour. Au centre, une ville fortifiée : c'est Ta-Kouan, où résident un sous-préfet et un mandarin militaire. Nous descendons les gradins verdoyants sur un chemin bordé d'arbres et de buissons fleuris, dans la neige parfumée des aubépines. Mais hélas ! nous savons ce qui nous attend derrière la muraille édentée comme une vieille mâchoire... Eh bien ! non, je ne m'en doutais pas ! Ici il faut se découvrir comme

devant un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre de la pourriture, le temple de la putréfaction ! La Chine peut être fière de Ta-Kouan. Vue d'un ballon, à une hauteur suffisante pour être à l'abri des émanations horribles qui s'en dégagent, elle doit paraître charmante et ressembler à Venise. Mais c'est une Venise dont les canaux sont remplis d'une eau noirâtre, puante, charriant les détritiques, les déjections, les immondices et le purin dégoulinant le long des dalles, où s'agite et fourmille une foule loqueteuse et grouillante comme la vermine dans de la vase. Se peut-il que ce soient des êtres humains qui vivent et respirent dans ces cloaques, ou plutôt qui n'y vivent pas, qui n'y respirent pas, mais qui y suppurent ?... Et cependant dans ce lieu d'une monstruosité dantesque, on voit des ^{p.225} femmes qui se promènent vêtues de tuniques éclatantes, avec des anneaux de jade, des pendants d'oreilles et des fleurs dans la chevelure, et qui, leurs petits pieds bots dans l'ordure, babillent, rient, folâtres avec la plus charmante insouciance.

Dans la sentine qui nous sert d'abri, nous recevons la visite de deux mendiants ou voleurs de grand chemin, je ne sais pas au juste. Ils nous sont envoyés par le mandarin avec ordre de se mettre à notre disposition et de nous servir d'escorte jusqu'à la prochaine étape. C'est ce que mon boy appelle des « soldats civils », « lui beaucoup méchant ». Il n'a pas l'air de s'y fier, le brave Annamite, et à première vue il y a de quoi. C'est la première fois que nous voyons des soldats civils. J'imagine que dans ce doux pays de Ta-Kouan, les « soldats militaires » sont en course, sur les grands chemins où ils font usage, quand ils savent s'en servir, des armes du gouvernement contre les honnêtes voyageurs.

Le mandarin a dû empocher leur solde et il leur a donné en échange la clé des champs, ce bienfait des dieux ! Quand il a su notre arrivée, il a songé qu'il était astreint à nous fournir une escorte militaire et il a choisi pour notre garde d'honneur ces deux individus qui sans doute mendiaient à sa porte. Il faut être philosophe et savoir se contenter de ce qu'on a. Nous devons même lui savoir gré de n'en avoir envoyé que deux. Je ne me vois pas très bien conduisant une troupe de claques-dents, ferlampiers, penailleux, vermineux, à travers les routes du Céleste Empire...

Dans les provinces du fond de la Chine

À quelques centaines de mètres de la « Venise fangeuse » nous retrouvons la jolie rivière qui s'est gardée, en faisant un détour, pure de toute souillure. De l'autre côté, il faut recommencer à monter et à descendre. Les côtes sont moins longues, car nous ne nous élevons pas à plus de 800 mètres, mais plus raides. Au fond de ma chaise je me livre à un va-et-vient agréable. Je me trouve tantôt la tête en bas et les pieds en l'air, tantôt dans la position contraire. Et cela dure des heures ! Mais voici que nous tombons dans une chinoiserie extraordinairement chinoisante. La route se trouve entièrement barrée par une maison ; l'un de ses murs est appuyé contre la montagne, l'autre est à pic sur la rivière. Pour le coup, je voudrais bien savoir comment nous allons passer ! Quel naïf Occidental je fais ! Je ne deviendrai donc jamais Chinois !

Sans s'arrêter une seconde, mon coolie de tête ouvre la porte et nous pénétrons sans façon dans la maison, que nous traversons tranquillement. Dans la cour un homme est en train de tourner une meule ; il ne lève pas même la tête pour voir quels intrus violent ainsi son domicile. Je pense que nous ne devons pas être les premiers. Depuis combien d'années, combien de siècles, des foules d'individus passent dans ces chambres, témoins de tous les actes de la vie des habitants, même les plus intimes.

C'est plus que la maison de verre, c'est plus que la maison ouverte, c'est le chemin de tout le monde... Et je rapproche maintenant cette étrange demeure du prétoire du mandarin envahi par les trimardeurs et les miséreux dans le temps où il reçoit la visite officielle des étrangers, et la pagode hospitalière où chacun peut entrer, prier, manger, se coucher... Je reconnais de plus en plus que la personnalité de l'individu est chose inexistante en Chine. L'être humain ne compte pas. Sa naissance, sa vie, sa mort, sont des faits négligeables en soi. Ce n'est qu'un grain de poussière dans l'énorme masse. Il ne vaut que par le lien qui le rattache dans le passé aux masses disparues : le culte des ancêtres, la famille, les corporations absorbent ^{p.226} toute la mentalité de tous les Chinois. Dès lors, ils sont semblables les uns aux autres. Ils ont tous le crâne fabriqué sur le même modèle, celui de l'Ancêtre. Ils n'ont en conséquence rien à cacher des actes de leur existence,

Dans les provinces du fond de la Chine

puisqu'en réalité cette existence ne leur appartient pas en propre. Elle est l'un des mille rouages d'un formidable mécanisme actionné par le grand souffle venu du fond du passé, qui les courbe dans la même direction et sous une même loi.

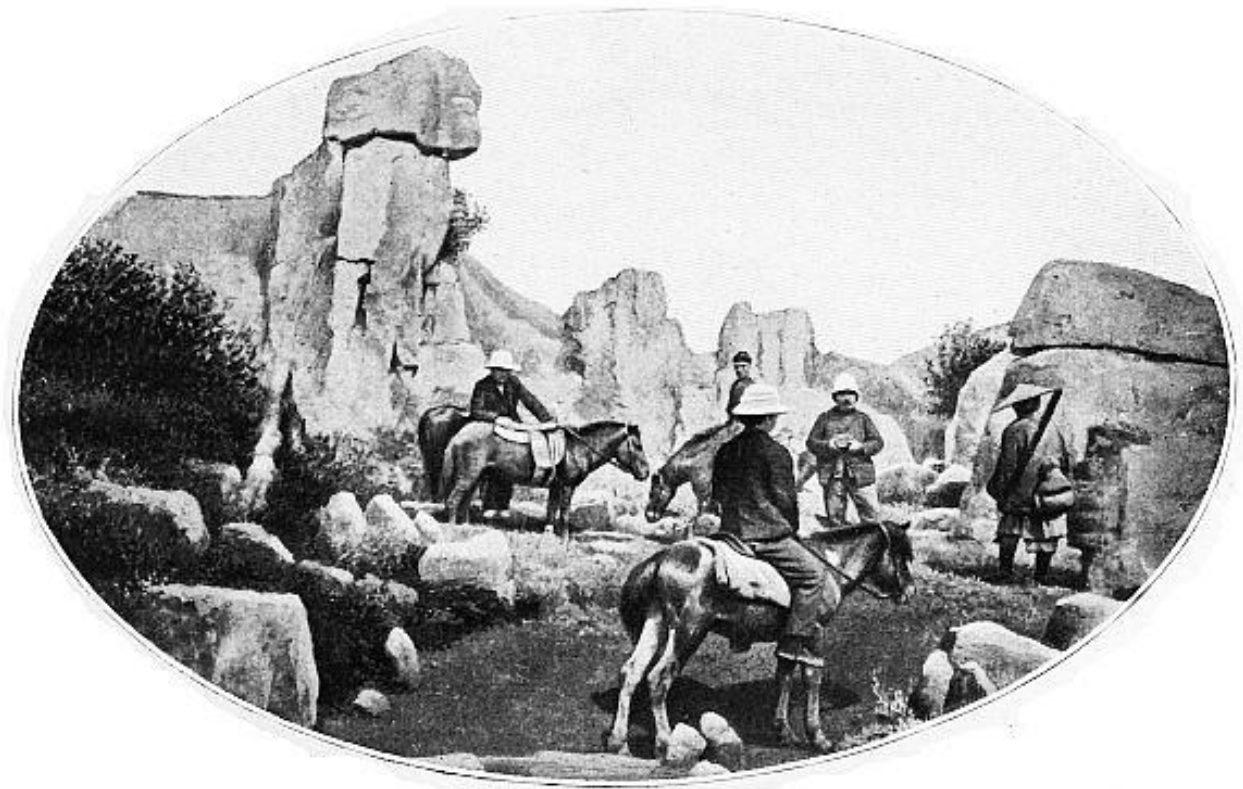


Un pont suspendu à Lao-Oua-Tan.

Lao-Oua-Tan, dans un paysage alpestre, une longue rue juchée sur le granit qui surplombe la rivière ; une rue tellement étroite que les enseignes des maisons se touchent de chaque côté, couverte sur toute sa longueur d'un toit de natte pour préserver la foule de l'ardeur du soleil. Nous passons sur un pont jeté entre deux blocs de pierre au-dessous duquel tourbillonne le torrent, et nous entrons dans la ville.

Dans les provinces du fond de la Chine

Nos coolies porteurs poussent des cris perçants pour écarter les gens. Mais ceux-ci, dès qu'ils s'aperçoivent que ce sont des Européens qui viennent leur rendre visite, se massent autour de nos chaises et nous barrent la route. Ce n'est pas hostilité, mais simple curiosité.



Roches en forme de ruines à Lao-Oua-Tan. C'est une montagne qui s'est effondrée et émiettée.

Notre auberge est au bout du village. Les salles dont nous disposons ont l'immense avantage de donner sur la rivière. En tenant les fenêtres ouvertes, nous aurons l'air pur et nous pourrions dormir sans crainte d'être asphyxiés. Les deux mendiants qui constituent notre garde d'honneur sont venus prendre congé de nous et nous présentent leurs successeurs. Ceux-ci sont de vrais soldats militaires, avec casaque rouge, au dos de laquelle sont inscrits, comme des parements, leurs noms en gros caractères. Ils sont armés, cela va sans dire, de pipes et d'éventails.

En quittant Lao-Oua-Tan, nous pénétrons dans une nouvelle gorge. Mais ici le sentier suit constamment le lit de la rivière et nous n'avons plus à nous exercer au jeu pénible des montagnes russes. Nous rencontrons bientôt un formidable chaos de rochers. C'est une montagne qui s'est

Dans les provinces du fond de la Chine

effondrée et émiettée. Au reste, ce lieu a dû éprouver des bouleversements extraordinaires car toutes les parois sont striées de raies parallèles qui indiquent les glissements des différentes couches les unes sur les autres. D'énormes blocs qui tiennent comme par miracle à la masse, sont suspendus au-dessus du torrent ; c'est un peu l'aspect qu'offre Gavarnie dans nos Pyrénées, mais avec un caractère plus sauvage encore. On se perd dans un véritable dédale parmi ces colosses de pierre qu'une force mystérieuse a jetés là dans un pêle-mêle monstrueux et qui gisent au bord du torrent immobiles, dans des attitudes de cadavres sur quelque champ de bataille cyclopéen.

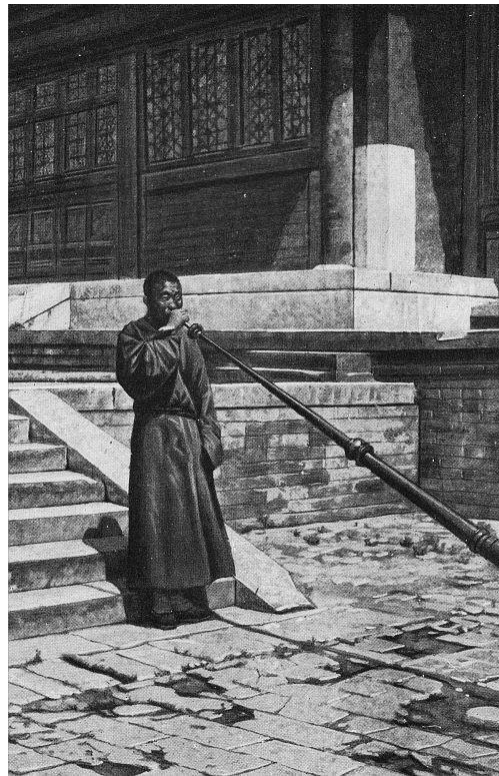
Plus loin, une grande muraille lézardée, elle aussi, sans un brin d'herbe ni de mousse sur son granit poli par les eaux et le lent travail des glaces. La base a été rongée par le torrent durant des siècles et ce sont des anfractuosités couvertes d'écume, des grottes, des trous, où le terrible courant se précipite avec impétuosité et sape la montagne qui s'effondrera quelque jour à son tour en entraînant dans sa chute les petites huttes de paille posées sur le sommet avec une insouciance de nids d'oiseaux sur un mur en ruines.

Voici un petit village avec des vestiges de remparts. Une ancienne ville probablement, dont les débris jonchent le sol. Quelques familles échappées au massacre général sont venues relever le foyer des ancêtres. ^{p.227} Dans quelques siècles, les hautes murailles crénelées auront été reconstruites, les pagodes renaîtront de leurs cendres, l'œuvre de destruction sera effacée et la cité aura repris sa physionomie des temps passés, comme ces fourmilières que l'on croit avoir écrasées avec le pied et qui se reconstituent patiemment parce qu'un germe de vie s'y est conservé.

Tout à coup j'aperçois, nichée dans une grotte en flanc de rocher, entourée de verdure et comme dans un cadre suspendu, une petite pagode dont les toits de faïence d'un bleu grisâtre ressemblent à des stalactites. Nous faisons halte précisément à cet endroit et l'envie me prend d'aller la visiter. C'est par un étroit sentier qui se cache sous l'herbe que j'y arrive. Un vieux bonze, tout petit, au visage très fin, la tête

Dans les provinces du fond de la Chine

complètement rasée, sans natte, ce qui lui donne un air très énigmatique, m'introduit. Il tient par la main une petite fille, la tête également rasée. La pagode est divisée en deux étages ; au rez-de-chaussée est le logis du bonze, au premier étage la salle consacrée au culte. Des poupées qui représentent des génies, la plupart sans bras ni tête, entourent l'autel où trône un Bouddha qui a perdu son bras quelque part, assis les jambes croisées dans la feuille de lotus.



Bonze appelant les dieux
au moment de la prière.

Ce qu'il y a de curieux là-dedans, c'est la profusion de lunettes en papier accrochées à tous les angles. J'apprends que ce temple est un temple de bonzesses — car ce vieux bonze chauve au visage énigmatique est une bonzesse — élevé en l'honneur d'une source miraculeuse des environs qui guérit les maladies d'yeux. Et par un sentiment de reconnaissance mystique, commun à tous les êtres religieux, aux fidèles de Notre-Dame de Lourdes comme à ceux de Bouddha, les individus providentiellement guéris viennent offrir à la divinité les objets dont ils se servaient pour adoucir leur infirmité. Mais ceux d'ici n'apportent que des symboles en papier. Peut-être est-ce parce qu'ils sont sceptiques et qu'ils gardent lesdits objets en prévision d'un retour toujours possible du mal ?...

Mes coolies ont profité de cette visite pour venir faire un tchin-tchin à Bouddha et les voilà baisant religieusement leurs pouces, se mettant à genoux et à plat ventre devant les poupées décapitées, les lunettes en papier et le Bouddha rêveur. Mes Annamites, pris à leur tour d'un accès de ferveur, les imitent, en regardant du coin de l'œil si je ne me moque pas d'eux. C'est une véritable aubaine pour la pagode, car ces

dévotions se paient, j'en sais quelque chose. Aussi c'est avec toutes les marques du plus profond respect que le vieux bonze — qui est une vieille bonzesse — tenant toujours la petite Chinoise par la main, me reconduit jusqu'à la porte.

— Pourquoi donc, demandai-je à Lap, la bonzesse tient-elle toujours cette enfant près d'elle ?

Lap s'enquiert auprès d'un Chinois qui répond :

— C'est parce qu'elle est aveugle.

Il y a dans cette partie du Yun-Nan des mines de cuivre. Il faut le croire, puisque j'ai rencontré de nombreuses caravanes qui transportaient ce minerai. Il sert surtout à la fabrication de la monnaie (sapèques) ^{p.228} et il est exploité depuis les temps les plus reculés. Un écrivain anglais, Hirth (*China and the Roman Orient*), affirme que les Romains connaissaient le cuivre du Yun-Nan et qu'ils s'en servaient pour la fabrication de leurs armes. La conquête par les Chinois du Yun-Nan qui formait le royaume musulman des Panthé n'a pas eu d'autre raison au fond que le désir de s'emparer des gisements de cuivre. Mais l'extermination de la population qui réduisit le chiffre des habitants de près de la moitié, diminua la production. On doit trouver aussi dans cette région des gisements de plomb, de sel, de zinc. Cette question des mines du Yun-Nan est de la plus haute importance. Elle est étroitement liée à notre projet du chemin de fer. Mais que d'efforts, de dépenses, que de difficultés à vaincre avant que la première locomotive ne fasse son apparition dans ces sauvages contrées !

Maintenant les maisons construites comme des tunnels sur la route se succèdent. Dans l'une de ces maisons, nous assistons à une scène de pugilat entre deux commères qui se crêpent le chignon avec vaillance. L'entrée dans l'arène de notre cortège redouble leur ardeur et leurs imprécations... Dans une autre on arrête ma chaise pour me demander un médicament pour un pauvre diable qui a l'air bien bas et qui agonise dans un coin — au bord du chemin, serais-je tenté de dire ; puis c'est un autre spectacle, des gens étendus autour de petites lampes à opium fument ou dorment ; ailleurs c'est le petit lever d'une jeune Chinoise.

Dans les provinces du fond de la Chine

Nous couchons précisément dans un de ces tunnels cette nuit-là. Et c'est nous qui regardons maintenant passer des caravanes. Les coolies portant leurs lourds fardeaux dans des balances ou sur des crochets, traversent, le bâton à la main, la pièce où nous nous trouvons en compagnie de nos hôtes : hommes, femmes, enfants, chevaux, poulets et les inévitables cochons. De temps en temps ils s'arrêtent pour nous contempler longuement. Ce tableau est, je le comprends, le plus extraordinaire qu'ils aient vu dans leur existence et ils tiennent à se le graver dans l'esprit. Ils s'arrêtent et me regardent avec tant de curiosité que je me prends à me demander : Qu'est-ce que je viens faire ici ? Qu'est-ce que je viens leur apporter ? un autre idéal ? quelques parcelles de vérité, de justice, de progrès, les chemins de fer, les phonographes et le téléphone ? d'autres formes d'agitation ? Et ils ont l'air de me répondre : À quoi bon ? Nous n'avons rien sollicité de toi. Passe donc ton chemin, pauvre sorcier, et laisse-nous suivre le nôtre !



Notre caravane dans les défilés sur la frontière du Yun-Nan et du Se-Tchouen.

IV

De Tchao-Toung à Sui-Fou

La plaine du Se-Tchouen, le jardin de la Chine. — Le batelier chinois. — Un séminariste. — Sui-Fou. — Une Supérieure. — Fête chinoise. De la rue Royale à Sui-Fou. — La pagode de Yun-Nan-Koa et l'art chinois. — Le baccalauréat chinois.

@

p.229 Nous avons franchi la frontière qui sépare le Yun-Nan du Se-Tchouen à Tong-To-Kaï. Nous escaladons encore une hauteur et nous voici dans la plaine, la plaine immense, fertile, incomparable, le jardin de la Chine. Rizières, champs de blé, de seigle, de sorgho ; bois de bambous, de chênes et de mûriers s'étendent à l'infini. Des jonchées de fleurs aussi, mais ce ne sont plus les fleurs du Yun-Nan, celles des régions tempérées, les fleurs de France, ce sont des fleurs exotiques plus éclatantes que les nôtres, mais qui n'ont ni leur grâce ni leur parfum.

Nous traversons le bourg très peuplé et de date récente de Pong-Mien : les maisons, les pagodes sont toutes neuves, ce qui lui donne un caractère particulier. Nous voici à Hoang-Hiang, où nous retrouvons la rivière qui porte ce nom et qui s'est considérablement grossie. C'est un véritable fleuve large comme la Seine à Rouen.

Hoang-Hiang est une ville qui frappe tout de suite. Après un si long voyage dans des contrées où l'Occident est totalement inconnu ; où sur mille indigènes que l'on rencontre, il n'y en a pas deux qui aient vu des Européens, on est surpris de la quantité d'objets de fabrication européenne qui attirent les regards : des montres, des horloges, des parapluies, des lampes. Les boutiques des marchands ont des allures de bazars. Notre hôtel (je le décore de ce beau titre, tellement il m'impressionne) est vaste, avec une grande cour très propre et des chambres balayées, meublées de tables de laque, de fauteuils, de lits recouverts de nattes toutes neuves. Partout des lampes en verre de couleur qui éclairent au pétrole. Notre hôtel, notre Palace Hotel, possède

Dans les provinces du fond de la Chine

même une salle de café, ou plus exactement une salle de thé, puisqu'on n'y consomme que ce breuvage, p.230 remplie à toute heure d'une foule considérable de Célestes, les uns qui boivent, fument et parfois se disputent, tandis que d'autres, les mains croisées sur le ventre, cuvent béatement leur alcool de riz, bercés par les sons pleurards d'une guitare, que racle éperdument dans un coin un musicien chinois... Et de tous ces objets éparpillés dans les étalages, de cette propreté relative, de ce luxe d'éclairage, de ces cafés où l'on boit et où l'on joue comme dans les nôtres, se dégagent des effluves de la vie occidentale qui apportent à mon cerveau emprisonné depuis de longs mois dans les chinoiseries, dans les vieilleries chinoises, dans les relents chinois, dans les cauchemars chinois, le tendre parfum de ma lointaine patrie...

Enfin, nous avons une jonque qui va nous conduire à Sui-Fou ! Le prix est de sept taëls (22 francs) et dans quelques heures nous serons dans la grande cité du Se-Tchouen. Le départ est fixé pour sept heures du matin, mais notre batelier n'est pas pressé. Il faut d'abord qu'il mange avec la batelière, sa compagne, et les jeunes bateliers ses enfants, la marmite de riz dans laquelle apparaissent, *rari nantes*, de petits morceaux de lard. Après cela il allume la pipe digestive. La digestion d'un batelier chinois, même activée par la pipe, est lente. Enfin il se lève, nous allons partir... Pas encore. Il y a la promenade sur le quai en compagnie de quelques collègues avec lesquels il se livre aux douceurs d'une conversation animée, mais qui me paraît horriblement longue.

Il remonte sur sa jonque, interroge le ciel qui se couvre de légers nuages... Il doit y avoir dans l'air un orage menaçant, car le voici tirant de la cale un paquet de bâtonnets d'encens et du papier doré. La prudence lui recommande, avant de s'aventurer sur l'onde perfide, d'offrir quelque sacrifice aux esprits des Rivières. La batelière et sa marmaille se joignent naturellement à cet exercice salutaire de piété. Les papiers brûlent vite, mais les bâtonnets se défendent énergiquement et la cérémonie est interminable. Il est neuf heures du matin et la chaleur est atroce. Assis sur une caisse, je m'éponge le front et je grince des dents. Tout à coup, le bateau est envahi par une horde d'individus qui

Dans les provinces du fond de la Chine

braillent, s'invectivent, se bousculent et finalement s'installent. Ils sont au moins cinquante et de cette cohue se dégagent des odeurs de santal, d'huile de ricin, d'œuf pourri et de purin, ces odeurs de Chinois en un mot, qui achèvent de me mettre hors de moi.

Je demande au patron ce que ces gens viennent faire sur une jonque que j'ai louée pour mon usage personnel. Il me répond que ce sont ses amis qui profitent de l'occasion pour se rendre à Sui-Fou où ils ont leurs affaires, et qui sont très heureux de faire le voyage gratis. Ils me remercient du reste de l'honneur que je fais à leurs indignes personnes en leur offrant l'hospitalité à mon bord. Il n'y a qu'à s'incliner et à répondre à mon tour que l'honneur est pour moi et que je me sens le cœur inondé de joie de voir qu'une compagnie aussi illustre ait bien voulu accepter mon humble invitation. Puis nous échangeons des tasses de thé et nous nous basons les pouces.

Mais que vois-je ? Miracle ! le patron hisse la voile. Nous partons enfin ! Et voici que mon ami Legrand ouvre une caisse et en tire notre drapeau tricolore qu'il va accrocher à l'arrière de la jonque. Et tandis qu'elle démarre lentement et gagne le courant de la rivière, nous grimpons sur nos bagages et nos chapeaux en l'air, nous entonnons la Marseillaise, une de ces Marseillaises dont le rivage étonné, où elle éclatait pour la première fois, gardera longtemps le souvenir.

Ngan-Pien, c'est le confluent de notre rivière avec le Yang-Tzé. Le grand fleuve de l'Asie est déjà aussi étendu à cet endroit qu'un fleuve d'Europe à son embouchure. Ses eaux sont d'un jaune couleur de Chinois, un jaune très clair. Il est obstrué de bancs de sable qui s'allongent à la surface comme des carapaces d'énormes tortues. À mesure que l'on s'approche les rives s'élargissent. Les champs de sorgho succèdent ^{p.231} aux rizières et les rizières aux champs de sorgho. Ce paysage verdoyant mais un peu monotone est coupé çà et là par de petits villages, des paillotes bâties sur pilotis et qui ressemblent haut perchées sur leurs longs pieux, à ces échassiers qui se posent à la pointe des rochers. Dans le lointain, à l'horizon, les lignes violettes des montagnes. Et Sui-Fou apparaît tout à coup avec ses maisons, ses pagodes et son enceinte

Dans les provinces du fond de la Chine

crénelée, étagée sur des hauteurs couvertes d'une belle végétation. Dans son petit port dorment des centaines et des centaines de jonques alignées le long de la berge, comme une troupe de crocodiles.

Au moment de débarquer un de mes compagnons de voyage auquel je n'avais pas pris garde s'approche de moi, fait le signe de la croix et me dit : « Salve ». O surprise ! c'est un jeune séminariste qui parle latin, un latin de cuisine chinoise, mais tout de même, on va pouvoir s'entendre ! À moi, Cicéron ! ne m'abandonne pas, ami de mon enfance, puisque c'est la première fois de ma vie que tu me sers à quelque chose ! Je rassemble dans un grand effort toute la latinité éparse au fond de ma mémoire et nous voilà patoisant la langue d'Horace à la française et à la chinoise.



Notre caravane sur la route de Sui-Fou.

Sui-Fou est une cité qui compte 50.000 habitants environ, au confluent du Yang-Tzé et de la rivière Min. Sa situation géographique

Dans les provinces du fond de la Chine

est admirable, à l'un des carrefours des plus grandes routes de la Chine : l'une commandant la vallée du Min qui mène à la capitale du Se-Tchouen, Tching-Tou ; l'autre allant vers le Tibet par Ta-Tsien-Lou ; la troisième, celle que je viens de suivre, remontant au Yun-Nan ; enfin, l'immense artère du Yang-Tzé, reliant la riche province à la mer. D'autre part Sui-Fou est au centre d'un des plus importants bassins houillers de la Chine, et des prospections, un peu superficielles il est vrai, ont révélé dans son voisinage des gisements de sel et de pétrole. Il est bien certain que si cette ville devient un jour la tête de ligne du chemin de fer du Yun-Nan au Se-Tchouen, elle prendra une ampleur qui dépassera vraisemblablement sa rivale Tchoung-Tcheng.

En arrivant à Sui-Fou, les Européens seront agréablement surpris de trouver une ville très différente de toutes celles qu'ils auront vues ou qu'ils verront. Je ne pense pas qu'il s'en trouve une autre en Chine qui lui soit comparable au point de vue de l'élégance et de la propreté, dans les limites où ces qualités peuvent s'appliquer au Céleste Empire. Les rues sont spacieuses, et la plus belle, qui va de la porte de l'Est à la porte du Nord, est sans contredit une voie unique en Chine, ornée de magasins et d'ateliers où l'on vend et où l'on fabrique des objets d'art ; étalages chatoyants où les soies grèges, les soies tissées s'amoncellent, formant des pyramides aux reflets multicolores ; des devantures de joailliers où ruissellent les jades, ^{p.232} les coraux, les colliers, les bracelets et les pendants d'oreilles d'or et d'argent ; des boutiques où s'entassent les riches fourrures du Tibet et du Yun-Nan et les peaux de tigres, d'ours et de panthères. Partout de superbes enseignes de laque enrichies de caractères dorés, des lanternes de toutes formes et de toutes couleurs ; des Chinois élégamment vêtus de robes de soie bleue, grise ou marron et de pantalons serrés à la cheville, l'ombrelle ou l'éventail à la main, se promènent, flânent le long des magasins, remplissent d'élégants cafés où grincent et pleurent les guitares et les violons monocordes.

Bien que les rues soient larges, surtout celle que je viens de décrire, elles sont encombrées comme toutes les rues des villes chinoises, car ici comme ailleurs, les gens vivent dehors. Aussi quand un cortège mandarinal,

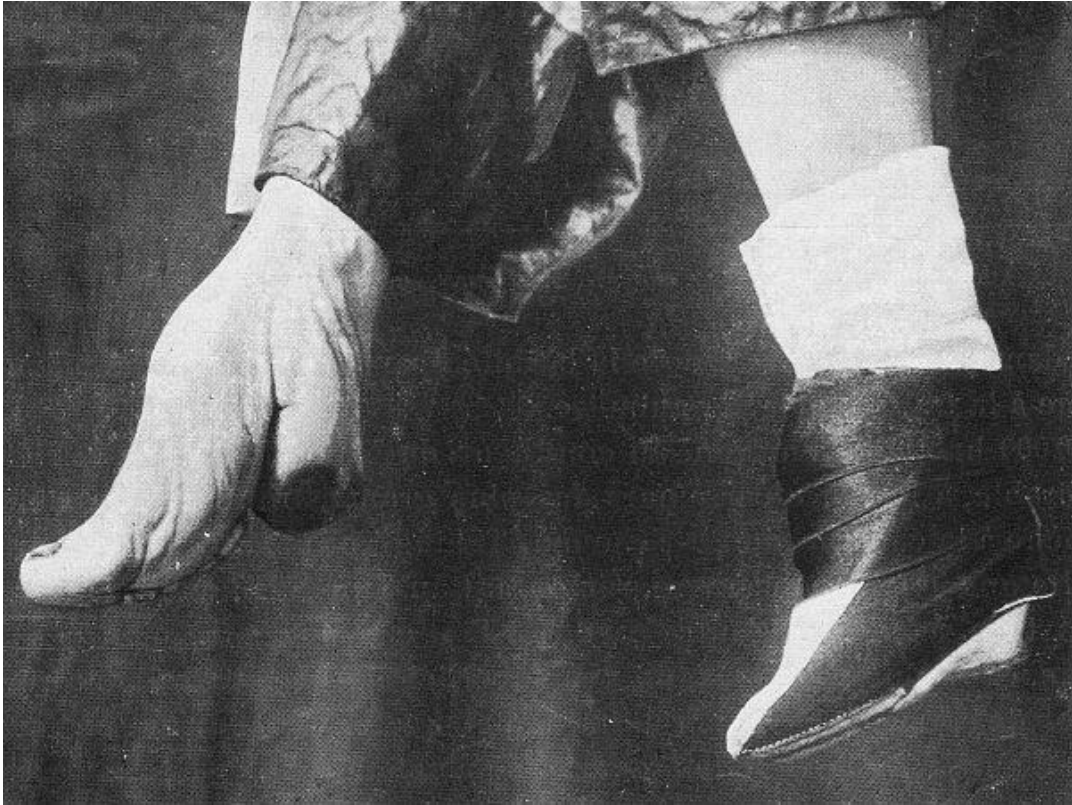
Dans les provinces du fond de la Chine

escorté de soldats en casaque rouge, vient à passer, ce sont des cris suraigus, en voix de fausset, qui remplissent les airs. Quand deux cortèges se croisent, c'est un joli tintamarre. Les porteurs s'invectivent comme les héros d'Homère et les cochers parisiens, sans troubler du reste la quiétude du bon mandarin qui somnole doucement en dodelinant de la tête.

Parfois c'est une chaise hermétiquement fermée de rideaux qui s'en va très vite : jeune Chinoise courant à quelque rendez-vous sur un bateau de fleurs ou dans une maison de thé. En passant dans la rue aux beaux étalages de soie et de bijoux, le rideau s'entr'ouvre à la dérobée et c'est dans un éclair la vision charmante d'un frais visage, couronné d'une masse luisante de cheveux, un joli geste de bras nu sorti de la manche, un regard de convoitise jeté aux riches devantures. Et le rideau tombe, avec un soupir sans doute, car si les femmes du Céleste Empire sont aussi coquettes que les nôtres, leurs maris et leurs protecteurs ne se ruinent pas pour elles en frais de toilette et de bijoux.



Une Chinoise dans son intérieur.



L'atrophie du pied chez la Chinoise (12 centimètres environ).

À quoi tiennent cette propreté et ces agréments si rares en Chine et que je n'ai rencontrés qu'à Sui-Fou ? Probablement à l'influence des missionnaires et à l'importance des catholiques. Il y a déjà plusieurs siècles que les missions étrangères sont installées à Sui-Fou ; le nombre des conversions s'est augmenté et les familles chrétiennes ont fait souche. Il y a de ces familles qui comptent plusieurs générations de fidèles et qui appartiennent à la classe aisée de la société. Avec la religion, des habitudes d'ordre, d'hygiène, d'élégance se sont introduites dans leurs mœurs.

On rencontre cependant à Sui-Fou des endroits malpropres. Malgré tout, nous sommes en Chine, n'est-ce pas ? Lorsqu'on tombe par mégarde dans les quartiers qui avoisinent les portes, on retrouve les mendiants et les lépreux. Mais ils restent parqués dans les coins, parmi les balayures et les ordures de la cité, refoulés du centre aux extrémités. Il y a des endroits de la ville où l'on peut respirer, les ruisseaux charriant les immondices ne coulent pas à ciel ouvert le long des trottoirs des rues, bien entretenues. Parfois cependant de

Dans les provinces du fond de la Chine

désagréables surprises attendent le promeneur à un carrefour où sont rangés quelques baquets nauséabonds.

La mission des Pères catholiques occupe un vaste espace au centre de la ville. C'est l'un des trois vicariats du Se-Tchouen. Les deux autres se trouvent à Tchang-Tou et à Tchoung-Tcheng. L'évêque qui en est le chef est Mgr Chavagnon qui réside en Chine depuis quarante ans et qui a connu Garnier, auquel il a servi d'interprète lorsqu'il vint au Se-Tchouen. Parmi les Pères qui composent la mission, il ne me serait pas permis de taire le nom d'un homme vraiment remarquable, qui est l'âme de l'action française au Se-Tchouen et dont la grande autorité s'est fait sentir dans toute la Chine : le père de Guébriant.

L'hôpital est presque achevé. C'est une œuvre très importante due au talent d'architecte d'un missionnaire, le père Raison. Il se compose de plusieurs corps de bâtiments destinés à l'hospitalisation gratuite des hommes et des femmes et à l'hospitalisation payante ; d'un pavillon pour les Européens, d'un dispensaire, d'une chapelle, de vastes cours et des p.²³³ jardins. Le dispensaire est ouvert. Tous les jours une foule de Chinois vient s'y faire soigner par les sœurs franciscaines, qui sont arrivées depuis quelques jours. Nous sommes reçus par elles avec une grâce exquise. La supérieure nous offre une collation dans une petite salle qui sert de réfectoire. Je n'oublierai jamais cette visite ; je n'oublierai jamais cette supérieure. Elle a de dix-huit à vingt ans et je ne crois pas qu'il existe en Chine ni ailleurs de visage d'une plus angélique douceur, d'un charme plus poétique. Avec de grands yeux timides, le rose incarnat de son teint, ses cheveux d'un or pâle encadrés délicieusement dans une coiffe qui ressemble à celles des Napolitaines, elle a l'air d'une madone descendue d'un tableau de Raphaël.

Et les mots manquent pour exprimer les sentiments que j'éprouve devant cette ravissante compatriote, moi qui suis privé depuis si longtemps de la vue d'une Française, qui ne rencontre chaque jour d'autres visages féminins que ceux de ces poupées chinoises aux figures énigmatiques, aussi indéchiffrables que les caractères de l'écriture ! Voici que des regards intelligents, des regards dont je

Dans les provinces du fond de la Chine

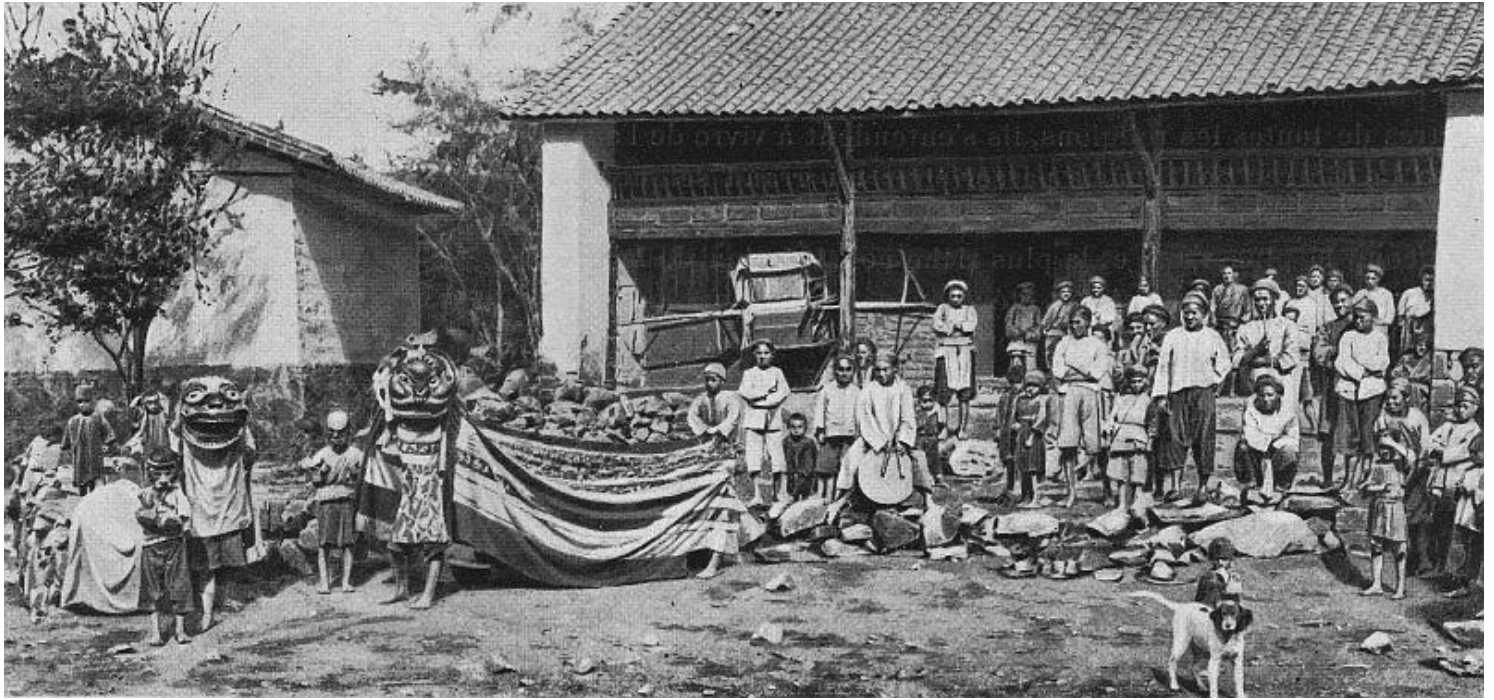
connais l'expression, des regards qui parlent mon langage, échangent avec les miens de communes pensées ! Elle vient de quitter la France et c'est son premier et son dernier voyage, car elle est enfermée pour toujours dans cet hôpital. Son existence est consacrée désormais à soigner des Chinois, et ses mains, ses mains de jeune patricienne qui me versent le thé avec tant de grâce, se flétriront au contact des plaies horribles, des ulcères, des lupus, qu'elles vont panser avec une touchante résignation. Qui peut dire si ces mendiants et ces lépreux, dont elle aura adouci les souffrances, ne seront pas quelque jour ses bourreaux, et si dans des rouges lueurs de massacre et d'incendie cette jeune tête blonde ne sera pas portée sanglante au bout d'une pique dans les rues de la ville par des monstres en délire ! Elle sait tout cela, cette pauvre enfant que j'appelle en souriant un peu : « Ma Mère », et cependant elle a tout quitté : patrie, famille, êtres aimés, pour se condamner peut-être au plus affreux martyre.

Le soir, le père de Guébriant me propose de me conduire à la pagode où se donne la fête qu'on célèbre aujourd'hui.

— Vous allez assister, me dit-il, à un spectacle sur lequel vous ne comptez guère et que vous ne verrez dans aucune autre ville. Ce que je vais vous montrer c'est de la vieille, très vieille Chine.

Nous quittons la paroisse, précédés d'un serviteur chinois portant la grosse lanterne obligatoire. La soirée est délicieuse. La grande chaleur de la journée est tombée et un vent frais qui vient du fleuve agite doucement les lanternes multicolores accrochées à la porte des maisons. Le Ciel s'est mis en frais lui aussi pour être agréable à ses fils. Il est resplendissant et la lune apparaît comme une grosse lanterne chinoise suspendue à sa voûte. Et tout de suite nous voilà dans la rue principale, parmi la foule. Quelle foule ! Quelle rue ! Quel spectacle !

D'abord les myriades de lanternes, celles qui décorent les maisons et celles que portent les individus. Cela ressemble aux anneaux lumineux



La fête du Dragon est toujours la grande réjouissance des populations chinoises.

de fantastiques dragons qui se promèneraient dans la ville, grimperaient sur les maisons, se pendraient aux portiques, aux toits des pagodes. Cela fourmille comme des lucioles dans les nuits d'été. Chaque Chinois ressemble à un gros ver luisant. Les cafés sont bondés et là-dedans les Célestes boivent, fument et pyrotechnisent à outrance. De tous côtés on n'entend que ^{p.234} bruits de pétards. Parfois le flot des promeneurs s'entrouvre pour livrer passage à un cortège burlesque : c'est naturellement un dragon en baudruche colossal, horriquement peinturluré de vert, de jaune et de rouge, un dragon dont les pattes sont des jambes humaines qui dansent d'une façon grotesque ; autour de lui des masques monstrueux, grimaçants, figures de génies et gardiens des temples.

À côté de ces scènes carnavalesques, que de types, que de costumes, que de scènes curieuses ! Nous retrouvons les mendiants sans lesquels il n'y a pas de fête chinoise possible. Ils sont venus attirés par le bruit et la clarté pareils à des bêtes nocturnes et dans cette clarté, ils surgissent comme des spectres. Ici ce sont les marchands ambulants avec leurs fruits, leurs gâteaux, leurs rafraîchissements posés sur des étagères aux deux extrémités de l'éternel bambou qu'ils

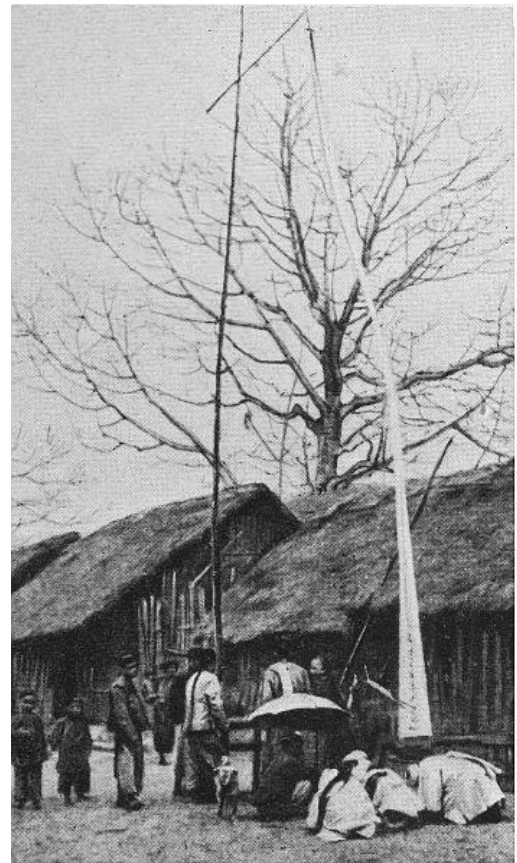
Dans les provinces du fond de la Chine

portent sur leurs épaules ; là, des coolies, le torse nu, la natte enroulée autour de la tête, tenant un large parapluie ouvert, auquel sont fixées de petites lanternes en papier rouge ; des commerçants cossus, en belle robe de soie bleue, grise ou marron, le pantalon serré à la cheville et les pieds, dans ces pantoufles feutrées, recourbées à la poulaine, qui leur donne le pas de velours d'un félin ; enfin des femmes qui ressemblent à des automates avec leurs tuniques et leurs pantalons larges et raides tombant sur leurs petits pieds. Elles tiennent par la main ou portent à califourchon sur le dos leurs enfants vêtus de robes écarlates, la tête rasée à l'exception de trois ou quatre petites houppes qui permettent aux bons génies de les saisir en cas de mort et de les emporter au paradis des petites âmes de chérubins.

Souvent dans l'encoignure d'une maison, quelques individus forment le cercle, la lanterne entre les jambes. Ce sont des joueurs. On les bouscule, on marche sur eux : ils sont trop absorbés pour y prêter la moindre attention.

Mais le spectacle le plus original de cette rue extraordinaire, ce sont les diseurs de bonne aventure et les lecteurs publics. Je passe sur les premiers qui, à la chinoiserie près, ressemblent aux nôtres. Quant aux lecteurs publics, ils jouent un rôle dans l'administration ; ce sont des salariés de la province ou de la ville. Ils sont payés pour lire au public les édits célèbres de l'empereur Kang-hi. À cette fin, ils sont juchés sur une estrade, en costumes de comédiens, et ils se mettent à chanter le texte sacré comme des psaumes. De temps en temps, pour retenir l'attention des auditeurs, ils se livrent à des commentaires qui ne sont pas toujours aussi graves qu'on pourrait

Un oriflamme à prières.



Dans les provinces du fond de la Chine

le croire. Ils aiment, au contraire, à assaisonner leur lecture d'anecdotes croustillantes. Quand l'anecdote ne suffit pas pour intéresser les assistants et les retenir, le glossateur se livre alors à une pantomime expressive. Il en est de si expressives et de si scabreuses, que le bon missionnaire me demande de nous retirer.



Comédiens chinois à Sui-Fou.

Dans les provinces du fond de la Chine

Nous entrons dans la pagode en fête. C'est, bien entendu, la même foule que dans la rue qui se presse dans une cour très vaste au centre de l'édifice. Ce qui frappe tout d'abord, c'est la profusion de lanternes multicolores accrochées à toutes les saillies, dont les lumières clignotantes, agitées par le vent, ressemblent à des esprits follets cherchant à s'échapper des bizarres enveloppes de papier qui les enferment. Les arbres sont couverts de ces grosses bêtes luisantes qui pendent à toutes les branches. La cour est aussi tapissée de bannières, d'oriflammes, de bandes de toile et de papier enluminées. Autour des tables, des gens mangent, boivent et fument, dans le vacarme des cris, des rires et des conversations à voix suraiguë de fausset.

Au fond de la cour, un pavillon qui sert de scène de théâtre. C'est là que depuis ce matin, de malheureux acteurs, sans une minute de repos, jouent les pièces de leur répertoire, au milieu du bruit et de l'indifférence générale, car le public chinois qui raffole de spectacles n'est pas attentif comme le public japonais ; il y vient surtout pour s'amuser en compagnie joyeuse et il ne prête qu'une oreille distraite à ce qui se passe sur la scène.

p.236 En face du théâtre, de l'autre côté de la cour, est le sanctuaire de la pagode. L'entrée en est interdite à la foule. Seuls des privilégiés, commerçants, mandarins, chefs des associations, s'y trouvent réunis. Deux serviteurs viennent nous prendre pour nous y conduire, et écartent à coups de bambou ceux qui veulent nous suivre. Du haut de la tribune où nous sommes à prendre le thé avec des notables fort aimables, le coup d'œil sur cette pagode en fête a quelque chose de féerique et de burlesque qui trouble l'esprit. Tous ces êtres qui s'agitent dans la cour, presque tous le torse nu, aux reflets de bronze sous les lumières, ces lanternes, ces banderoles chatoyantes, les mosaïques de faïence scintillant sur les toits des édifices qui entourent le temple, et cette scène de spectacle où des personnages de carnaval chinois, vêtus d'oripeaux, le visage couvert d'un masque, brandissant des armes : piques, sabres ou tridents, ou des drapeaux, dans un formidable tintamarre de fifres, de cymbales et de gongs, hurlant leurs tirades pour dominer le tumulte et la

Dans les provinces du fond de la Chine

cacophonie ; toutes ces visions éclatantes et chimériques, tous ces bruits stridents, toute cette fantasmagorie où se mêlent les choses les plus sacrées et les plus profanes, les prières des bonzes et les boniments des comédiens, les parfums de l'encens et les fumées du tabac et de l'alcool, toutes les vapeurs de cette orgie mystique et bachique, montent vers nous dans une odeur indéfinissable de santal, de ricin, de saindoux et de gingembre. Et c'est en effet le spectacle d'une vieille, très vieille Chine que nous avons sous les yeux. J'y cherche un point de contact, de ressemblance même très vague avec la vie occidentale, une analogie lointaine ; je ne trouve rien, sauf que ces êtres mangent et boivent comme nous, ce qui m'étonne. Pour le reste, je suis tellement ahuri que je crois être transporté dans une autre planète.

Cependant notre entrée a détruit la belle harmonie de la fête, si j'ose ainsi parler. Les spectateurs ont tourné le dos à la scène pour nous voir, les bourgeois ont délaissé leurs pipes et le petit jeu de bâtonnets, et les acteurs eux-mêmes, oubliant pour un instant qu'ils sont rois, guerriers, princesses, se sont avancés pour contempler de plus près les diables étrangers. Tous ces gens-là nous dévisagent avec une curiosité égale à celle que nous leur témoignons et sans doute leurs réflexions sont-elles semblables aux nôtres. Pour eux, nous devons avoir l'air, nous aussi, de tomber de la lune.

— Je comprends que tout ceci vous paraisse fort étrange, me dit le père de Guébriant, mais je vais vous montrer quelque autre chose qui vous frappera bien davantage.

C'est dans de sombres replis au fond du temple, derrière les brillants autels des Bouddhas et des Dragons. Des agonisants se sont fait transporter pour mourir sur les dalles sacrées. Ce sont presque tous de vieux mendiants, des lépreux dont les chairs ulcérées sortent de dessous leurs haillons. Et sans doute ce jour de fête qui marque celui de leur délivrance est un beau jour pour eux. Ils vont mourir au son des musettes et des cymbales, au bruit des divertissements et des chants religieux, au milieu des plaisirs et des fêtes de leur existence pauvre et triste, qui passent une dernière fois devant leurs yeux déjà noyés de

Dans les provinces du fond de la Chine

ténèbres. Ils sont étendus là, sans faire un mouvement, sans laisser échapper une plainte, le regard fixe, peut-être déjà morts.

Un instant j'ai cru être en proie à un cauchemar. Mais non ! Les corps de ces illuminés, de ces désespérés ne me rappellent que trop que je suis en plein dans la réalité. Ce contraste de la souffrance côtoyant la joie n'est pas particulier à la Chine. C'est le fond même de l'humanité où le rire vit près des sanglots et le chant près du râle. Mais si les terribles antithèses nous remuent profondément quand nous les p.²³⁷ sentons vibrer sur la lyre d'un Dante ou d'un Victor Hugo, comment exprimer notre émotion lorsqu'elles deviennent pour nous une réalité vivante !



L'exposition des corps après une exécution capitale dans un village.

Toute cette cohue délirante m'obsède maintenant et j'ai hâte de regagner notre logis. En passant devant une maison de thé, je ne peux cependant m'empêcher de sourire. Les acteurs sont venus se rafraîchir, durant un entr'acte, en costume de théâtre. Le comédien qui fait la « timide princesse », « la fleur de lotus », avale vigoureusement un

grand bol d'alcool en compagnie du roi qui ôte sa couronne et sa fausse barbe, et qui se gratte dans son manteau royal. On dirait la fin d'une cavalcade. Mais cette joyeuseté qui m'aurait diverti en d'autres temps, s'efface vite de mon esprit et ma pensée retourne avec mélancolie vers les replis sombres du temple, où derrière les brillants autels des Bouddhas et des Dragons, dans la cacophonie des instruments, au milieu des vapeurs de l'encens et de l'orgie, des êtres humains agonisent sans une plainte, les yeux fixes, ouverts sur l'éternité.

Je termine ma visite aux œuvres françaises de Sui-Fou par le « Ministère de la Marine ». Beaucoup de Français ignorent sans doute qu'ils possèdent à 2.000 kilomètres de l'embouchure du Yang-Tzé un petit établissement qui doit être le plus éloigné de tous ceux qui dépendent de l'Hôtel de la Rue Royale.

C'est le père de Guébriant qui a donné à la canonnière l'*Olry* qui avait remonté le fleuve jusqu'à Tchoung-Tcheng, toutes les indications nécessaires pour venir à Sui-Fou et s'y installer. C'est lui qui a négocié l'achat d'un terrain pour la construction de l'édifice destiné à la Marine, car on sait que parmi les Européens les missionnaires, qui sont en quelque sorte naturalisés Chinois, ont seuls le droit de propriété. C'est donc la mission de Sui-Fou qui possède en son nom propre un immeuble dépendant de l'Administration française. Et le fait est assez piquant pour mériter d'être rapporté.

C'est de l'autre côté du fleuve que les marins ont choisi un emplacement, sur une petite hauteur qui domine les rives. Ils ont construit un pavillon pour le logement des hommes et des officiers, des magasins d'approvisionnements et des ateliers de réparations. Lorsque la canonnière est venue pour la première fois, elle a été admirablement reçue par la mission — cela va sans dire — et fort bien accueillie aussi par la population. Nos braves marins se sont montrés convenables avec les Chinois qui ne leur ont pas ménagé les ^{p.238} marques de sympathie. Il est à peine besoin d'insister sur l'influence d'une telle situation. Les Français ont été les premiers à remonter le fleuve Bleu aussi loin. Malgré les mille difficultés de l'entreprise, ils ont réussi à un moment où

Dans les provinces du fond de la Chine

le bruit de la construction du chemin de fer du Yun-Nan, avec le prolongement possible jusqu'à Sui-Fou, donnait à la France une renommée que les Pères se chargeaient encore d'accroître. Dans cette région, aucune autre puissance ne peut rivaliser d'influence avec nous. Mais il ne faut pas se leurrer, nous avons souvent perdu par notre faute des positions beaucoup plus solides. Saurons-nous cette fois allier l'esprit de conquête — de conquête morale, s'entend — au sens de la conservation ?

Le plus riche monument de Sui-Fou est sans contredit la pagode de Yun-Nan-Koa. Elle a été fondée par des commerçants originaires du Yun-Nan qui ont à Sui-Fou une puissante association. Le portail et les toits superposés sont en mosaïques de faïence polychromes ; à l'intérieur se trouve un théâtre d'une fort belle exécution. Les balustrades et les balcons

sont en laque avec incrustations dorées. La scène est un pavillon délicatement ouvragé avec un toit en retroussis où brillent aussi d'autres mosaïques polychromes. Mais, ce qui distingue cette pagode de toutes les autres, c'est

Dans la pagode de Yun-Nan-Koa.

une magnifique collection de vieux vases en porcelaine d'une transparence de nacre, des émaux représentant des scènes et des dieux du panthéon bouddhique d'une finesse et d'une perfection admirables, des peintures sur soie d'un art merveilleux. J'admire avec d'autant plus de joie toutes ces belles productions qu'on les rencontre rarement en Chine, même dans les plus belles pagodes. Cela se conçoit : la pagode étant une sorte d'hôtel de ville, ouverte à tout venant, on n'a pas



Dans les provinces du fond de la Chine

voulu exposer à des risques fâcheux de belles œuvres artistiques. Les propriétaires les gardent et ne les montrent pas facilement ; c'est pour cela que nous avons en somme peu de notions sur l'ancien art chinois. On voit beaucoup de chinoiserie fabriquées à la grosse dans les grands centres industriels de Canton, Changhaï ou Tien-Tsin. Cela ne ressemble pas plus à l'art chinois que les « curios » japonais ne ressemblent aux merveilles de la féodalité shogounale, ou notre art nouveau à celui de la Renaissance. Mais dans les palais impériaux de Pékin, au fond du yamen de quelque vice-roi sont entassées des richesses inouïes. Nous en avons eu la preuve, lorsque nous y avons, pénétré en 1900, sans y être formellement invités du reste, et l'on sait que beaucoup d'Européens se prirent subitement d'une telle passion pour certains objets qu'ils ne résistèrent pas au désir de les emporter.

On a souvent refusé aux Chinois l'esprit d'originalité et d'invention. Ils savent imiter, dit-on, ils ne savent pas composer ; ils ont emprunté aux Hindous leurs notions d'esthétique, car ils étaient impuissants à concevoir des formes d'art. Je crois que ce jugement est téméraire et qu'il repose sur des observations trop superficielles. Il serait exact si l'on s'en tenait aux bimbéloterie cantonaises ; mais qu'on aille visiter le temple des lamas à Pékin, récemment ouvert aux Européens, le palais d'Été, la ville Violette, quelques pagodes comme celle de Sui-Fou, qu'on aille surtout au Japon dans les demeures seigneuriales de Kioto et de Nara, et on y trouvera des productions chinoises comparables aux plus belles de l'Occident. Bien loin d'avoir copié qui que ce soit, ce sont les Chinois, au contraire, qui ont introduit au Japon l'art de la peinture, et les plus beaux « kakémonos » du vieux Nippon sont des œuvres chinoises.

Après cela, je conviens que la plupart de leurs pagodes et de leurs yamens sont des granges et que leurs bibelots d'exportation sont tout au plus bons pour l'amusement des Américains. Mais quand on aura pénétré plus avant qu'on ne l'a fait dans certains milieux ignorés des Européens, j'ai la conviction qu'on découvrira des chefs-d'œuvre artistiques très anciens, d'une incomparable valeur, qui témoigneront de la ^{p.239} supériorité des Chinois sur tous les peuples de l'Asie, en

Dans les provinces du fond de la Chine

même temps qu'ils révéleront une notion d'esthétique, très différente sans doute de la nôtre, mais puisée comme elle aux sources les plus pures de l'art et de la beauté.



Statues de génies dans une pagode du Yun-Nan.

Toutes les pagodes de Sui-Fou ne valent pas celle de Yun-Nan-Koa. Il s'en trouve de délabrées, voire même d'abandonnées. Je dois cependant mentionner la plus ancienne de la ville, celle de la Reine des Cieux (Tcheng-Ouang-Miao), qui contient elle aussi de beaux bronzes et de vieilles porcelaines diaphanes...

C'est aujourd'hui jour de fête, le Hoa-Tien. Il y a de grandes réjouissances dans la ville. La poudre va parler. Les Chinois ne perdent jamais de vue qu'ils en sont les inventeurs, et les moindres événements de leur existence sont accompagnés de salves retentissantes. À plus forte raison quand il s'agit d'une fête comme celle-ci. Dès le petit jour les pétards éclatent sur tous les points. Nous allons d'abord voir les examens d'équitation des candidats aux grades de bachelier et de lettré.

Ce n'est pas une petite affaire que le baccalauréat en Chine. Ceux qui ambitionnent le bienheureux diplôme doivent passer par des épreuves qui feraient pâlir d'effroi nos collégiens et leurs familles. On les enferme pendant des journées dans des cellules où ils s'escriment sur des sujets de littérature et de philosophie, le pinceau à la main. Il y a

Dans les provinces du fond de la Chine

trois compositions écrites qui demandent chacune trois jours pour être traitées ; ce qui fait donc neuf jours d'internement complet. Au bout de ce délai les candidats sortent de leur cellule. Autrefois les manuscrits étaient recopiés par des écrivains recrutés spécialement pour cette mission,



Les loges de concours dans une pagode de lettrés.

afin qu'on ne pût en reconnaître l'écriture ; aujourd'hui une nouvelle loi a supprimé la copie et ordonne que les compositions soient présentées telles qu'elles sont aux juges, en pliant toutefois le papier et en le cachetant, en partie, de façon que le nom de l'auteur soit ignoré.

Mais les candidats n'en sont pas quittes avec des compositions littéraires ou philosophiques. L'examen comporte aussi l'équitation et le tir à l'arc. Ce sont ces « matières » que nous allons voir passer aujourd'hui. C'est dans un petit enclos près d'une colline couverte de tombeaux. Au centre de l'espace où doivent évoluer les cavaliers, un petit tertre réservé aux membres du jury. Ces messieurs sont très dignes et portent d'énormes lunettes sur le nez.

Voici un candidat parti. Le cheval qu'il monte est un cheval chinois, ce qui veut dire qu'il n'est pas très pressé. Il s'en va à petite allure du pas dont il se rendrait au marché pour y porter des légumes. Notre candidat n'en est pas autrement fâché, car il a une façon de se cramponner à sa monture qui ne dénote pas une grande ferveur pour ce genre de sport. Il fait le tour de la piste sans inconvénient et il reçoit

Dans les provinces du fond de la Chine

en retournant à son banc, si j'ose parler ainsi, les félicitations de ses collègues. Après lui c'est une chevauchée interminable de jeunes gens, tous aussi habiles dans l'art de conduire un destrier. Je m'arrache au spectacle de ce carrousel préhistorique et je retourne à la mission.



Cordonniers chinois au travail.

On sait d'abord — et il n'est pas inutile de le rappeler ici — que les trois vicariats des Missions étrangères : Tching-Tou, Sui-Fou et Tchong-King ont accompli les plus sérieux progrès au point de vue catholique. Installés au Se-Tchouen depuis plusieurs siècles, ils comptent une agglomération de 15.000 fidèles ^{p.240} environ, parmi lesquels beaucoup appartiennent à des familles chrétiennes depuis quatre ou cinq générations.

Quelle que soit la sympathie avec laquelle nous devons considérer leurs efforts actuels pour la propagande des idées françaises, nous ne pouvons nous empêcher de reprocher aux missions catholiques de n'avoir pas commencé plus tôt cette propagande. Si nous avons au Se-Tchouen un groupement de plusieurs milliers de Chinois parlant français et familiarisés avec notre civilisation, assurément notre influence en Chine serait omnipotente ¹.

¹ Quelques chiffres montreront l'importance au Se-Tchouen et l'intérêt qu'il y aurait à y faire triompher l'influence française. Sa superficie atteint environ 566.000 km², soit 30.000 de plus que la France. Sa population a été évaluée par la Mission lyonnaise à 42 millions et

Dans les provinces du fond de la Chine

L'œuvre principale de la mission de Sui-Fou a été la création d'une école. Cette école se distingue entre toutes celles que nous avons fondées par ce fait : c'est que tous les élèves appartiennent aux classes élevées et dirigeantes de la province. Fils de mandarins, de très hauts mandarins même, et de gros commerçants ; ils n'ont d'autre but que de conquérir leurs diplômes et de connaître les sciences européennes. On ne se trouve donc pas ici en face de cet inconvénient qu'on rencontre partout ailleurs : un emploi à donner aux élèves lorsqu'ils ont quelques notions de français, emploi sur lequel ils comptent et que nous leur devons moralement.

L'école de Sui-Fou possède une élite de jeunes gens qui seront appelés plus tard à exercer les hautes fonctions publiques de leur pays. Nous sommes en droit de nous réjouir à la pensée qu'imbus de notre enseignement, de nos idées, ayant reçu l'empreinte de notre esprit, ils nous seront sympathiques, ils entretiendront de bonnes relations avec nous, ils favoriseront nos entreprises et sauront, sous nos auspices, en créer de prospères.



Nos portiers en marche.

demi d'habitants, soit une densité de 75 habitants au km² pour la province entière et de 175 par 100 hectares pour les 25 millions d'hectares du territoire agricole.

V

Sui-Fou et le Yang-Tzé-Kiang

L'école française de Sui-Fou. — Tchong-King. — Création d'écoles d'arts et métiers en Chine. — L'opium. — Itchang. — La poste française en Chine. — Han-Keou et Changhaï. — Conclusion. — Le rôle de la France en Extrême-Orient.

@

p.241 L'école de Sui-Fou, que j'ai visitée en détail et avec le plus vif intérêt, est, je l'ai dit, réservée aux enfants des classes élevées. Afin de lui conserver ce caractère, le père de Guébriant a tenu, pour écarter les classes inférieures, à faire payer aux élèves un taël par mois. Elle compte environ soixante-dix élèves, répartis en trois classes, dirigées par quatre frères maristes. Dans la classe inférieure il y a deux professeurs, car pour apprendre les lettres et faire épeler, il faut prendre

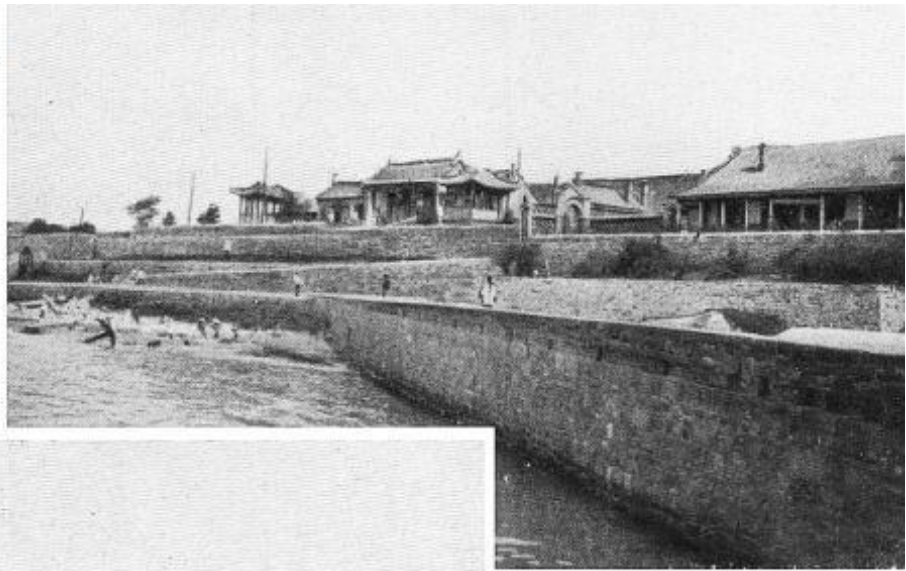


Une jonque passe dans les gorges du Yang-Tzé-Kiang.

Dans les provinces du fond de la Chine

chaque élève séparément. Dans la seconde classe, tous les élèves qui ont six mois d'enseignement lisent très bien ; et enfin, dans la première, où les élèves suivent les cours depuis l'ouverture, c'est-à-dire depuis deux ans à peu près, on parle déjà assez couramment français pour soutenir une conversation. J'ai causé avec quelques élèves qui m'ont parfaitement compris et m'ont fort bien répondu. Les professeurs ne se contentent pas d'apprendre le français. Ils enseignent les premières notions de géographie, de mathématiques et de physique.

Un village sur les bords du Yang-Tzé.



Jonque mandarinale sur le Yang-Tzé.

Les élèves de Sui-Fou sont intelligents, studieux, zélés. Ils se montrent fort reconnaissants vis-à-vis de leurs maîtres. Ils aiment à entendre parler de la France et ils écoutent tout ce qu'on leur dit de notre pays avec une curiosité très sympathique. Tous ceux avec lesquels je me suis entretenu m'ont exprimé leur vif désir de voir

Dans les provinces du fond de la Chine

Paris ; et comme ils ont l'esprit pratique de leur race, ils m'interrogeaient sur les prix de transport et le coût de la vie. Ils paraissaient enchantés d'apprendre qu'un voyage en France n'était pas aussi cher qu'ils le supposaient naïvement.

Outre cet enseignement donné avec beaucoup de dévouement par les professeurs qui s'intéressent tout ^{p.242} naturellement à de tels élèves, le père de Guébriant qui est, au point de vue chinois, un véritable lettré, leur fait des cours en chinois. Il leur enseigne l'algèbre, la géométrie, la géographie.

Un rapide du Yang-Tzé.



Dans les gorges du Yang-Tzé.

Cette dernière science a le don de les intéresser prodigieusement. Elle renverse toutes les fameuses idées que les Chinois se font sur la configuration de la Terre et la position de ses différents continents. Je me souviens qu'un jour où je visitais l'école, je me trouvais avec un mandarin, père d'un élève, qui de son côté venait examiner notre enseignement. En voyant le globe terrestre il interrogea le professeur

Dans les provinces du fond de la Chine

et le pria de lui expliquer à quel usage il répondait. Le maître voulut que ce fût le fils même du mandarin qui fournit la réponse. Le pauvre mandarin parut stupéfait d'apprendre, de la bouche même de son fils, que la Chine ne tenait en somme qu'une assez modeste place dans le monde. Il s'imaginait au contraire, que l'Empire du Milieu était pour ainsi dire le monde à lui tout seul et que les autres États étaient accrochés à ses flancs comme les Lilliputiens autour du géant. Enfin il voulut faire mouvoir le globe sur son axe, mais il y mit tant de maladresse



Chemin de halage le long du Yang-Tzé.

et de comique effroi que des éclats de rire irrespectueux partirent de tous les bancs.

Dans les provinces du fond de la Chine

Le mandarin avait perdu la face. Si j'ai tenu à conter ce fait, c'est pour montrer que le vieil enseignement chinois avait aussi perdu la sienne. Et il m'a paru alors que c'était la puissante et vénérée académie de Han-Lin — d'où sortait notre mandarin — pépinière des hommes d'État de la Chine, qui s'écroulait avec ses vieilleries, sous les rires moqueurs des enfants.

À Tchong-King, où se trouve notre consul, M. Bons d'Anty, il y a naturellement une école et un hôpital. En ce qui concerne le premier de



Le passage d'un rapide du Yang-Tzé.

ces établissements, je dois dire qu'il ne m'a pas donné autant de satisfaction que l'école de Sui-Fou. Les professeurs, frères maristes nouvellement arrivés en Chine, ne connaissant rien du pays, du caractère des élèves, ne parlant pas le chinois, se trouvaient très

Dans les provinces du fond de la Chine

désorientés ; je veux croire qu'ils ont pu s'acclimater et sont aujourd'hui capables de rendre d'utiles services. Quant aux élèves, ils appartiennent à la classe inférieure de la population, ils ne sont guidés dans leur désir d'apprendre le français que par l'intérêt et parce qu'ils s'imaginent qu'ils trouveront un emploi rémunérateur. Aussi, dès qu'ils ont appris quelques mots, ils assaillent le consul de demandes, et quand celui-ci tarde ou se trouve impuissant à satisfaire leurs exigences, ils deviennent nos pires ennemis.



La fête du Dragon sur les eaux du Yang-Tzé.

L'école de Tchong-King est donc un sujet de préoccupations, je dirais presque d'alarmes. Il y a dans cette grande ville de 300.000 habitants, l'une des plus considérables de la Chine, qui est à la tête de tout le commerce et de l'industrie du centre de la Chine, autre chose à faire : il y faut une institution qui rende de plus grands services aux populations et qui soit par conséquent plus utile pour notre influence.

Dans les provinces du fond de la Chine

Le Se-Tchouen ne s'est pas encore ouvert aux progrès industriels. À Tchong-King, il y a bien quelques usines où on affine l'argent. Aux environs, à Lou-Tcheou, il y a des mines de sel et de pétrole. Mais elles sont exploitées par les moyens les plus primitifs. L'art de la construction, le travail des métaux, du verre, sont absolument inconnus. Un de nos compatriotes, ancien membre de la mission lyonnaise, M. Duclos, s'est installé à Tchong-King et y a fondé une verrerie qui prospère. C'est la première fois depuis mon départ du Tonkin que j'ai rencontré dans le commerce des objets fabriqués en verre.

La contrée, je l'ai souvent répété, est d'une grande richesse en minerais. D'ici quelques années, lorsque les préjugés des Chinois qui s'opposent à toute concession du sous-sol aux Européens auront été vaincus, comme ils l'ont été pour l'établissement du chemin de fer, de grandes exploitations seront créées dans ces régions. Il faudra toute une organisation industrielle, coolies, ouvriers, contremaîtres.

Une école des Arts et Métiers serait une admirable préparation à cette grande activité industrielle et aussi commerciale qui fera de Tchong-King le Changhaï de la Chine occidentale. Il n'y a pas, à mon avis, de ville en Chine où une école de ce genre rendrait de plus utiles services. On y appellerait pour l'enseignement ^{p.243} quelques maîtres-ouvriers français, un professeur de français et de sciences élémentaires, et nul doute que cette institution rencontrerait une faveur exceptionnelle dans l'esprit des populations. Les artisans formés à notre école feraient pénétrer dans les contrées les plus lointaines nos procédés mécaniques, la connaissance et le goût de notre fabrication industrielle, et de la sorte les œuvres professionnelles concourraient puissamment avec l'œuvre scolaire au développement de l'influence française et aux progrès de la civilisation.

J'appelle donc tout particulièrement l'attention des pouvoirs publics sur la création de cette institution pratique à Tchong-King. C'est, à mon avis, la première ville de la Chine où elle peut rendre des services inappréciables. Mais ce n'est pas la seule, et il sera fort utile d'étudier,

à un point de vue plus général, un projet d'ensemble de fondation d'écoles d'Arts et Métiers en Chine.

À Tchong-King il existe, ai-je dit, un hôpital. C'est une magnifique et vaste construction élevée par la sollicitude du vicariat des missions étrangères de Tchong-King. Le médecin est assisté de sœurs franciscaines. On hospitalise les malades à Tchong-King et ceux-ci sont très heureux et très reconnaissants des bienfaits qu'on leur prodigue. Donc, excellente œuvre pour la propagande française.

Il est impossible de parler du Se-Tchouen sans dire un mot de l'opium qui est la principale richesse de la province. Cet opium est fort apprécié par les Chinois. Il est, paraît-il, moins dangereux pour la santé que l'opium de l'Inde, et il coûte moins cher. Je ne veux pas aborder ici l'examen approfondi des grandes questions d'ordre économique et moral soulevées par l'usage de cette drogue, mais je ne puis m'empêcher, puisque l'occasion s'en présente, de dire en peu de mots mon sentiment à ce sujet. On a coutume de nous présenter l'opium comme un effroyable poison, qui condamne à une mort lente et affreuse les malheureux qui s'y adonnent. On nous dit que c'est en intoxiquant leurs sujets hindous que les Anglais ont pu facilement leur imposer leur domination, et que les Chinois sont à l'heure actuelle au même degré d'abrutissement, qui les mettra, quand il nous plaira, à notre merci. Il y a, dans cette allégation, une forte part de légende. En ce qui concerne l'Inde, s'il est vrai que ses habitants sont parmi les plus misérables de la terre, il est inexact de dire que c'est à l'opium qu'ils le doivent : l'affreuse misère, la faim, les épidémies qui les rongent et les déciment suffisent à expliquer leur abaissement.

N'oublions pas que, pour subir les atteintes du mal, pour arriver à l'intoxication dangereuse, il faut fumer beaucoup, au moins cent pipes par jour, ce qui représente environ une somme de un taël, soit de 2 fr. 50 à 3 francs. Seuls, par conséquent, les Chinois aisés, composant la portion très restreinte de la population, ^{p.244} ont la possibilité de s'empoisonner. Il est vrai qu'ils ne s'en privent guère. Riches commerçants, mandarins,

Dans les provinces du fond de la Chine

lettres — ces derniers surtout — passent une bonne partie de leur existence à faire grésiller leur drogue sur la petite lampe.

Mais on comprend sans peine que l'immense majorité des Chinois, qui exercent le dur métier de coolies, bateliers, portefaix, paysans, n'ont ni le temps ni les moyens de fumer dans une journée le salaire d'une semaine. C'est ainsi que mes ma-fous, conducteurs, soldats, fument bien un peu d'opium en arrivant à l'étape, mais cela ne les empêche pas de fournir gaillardement leurs 40 ou 50 kilomètres par jour sur les sentiers de montagnes. Or, comme l'opium ne saurait, avec leur maigre salaire, leur procurer les joies des « paradis artificiels », il arrive que beaucoup se contentent de la bonne pipe de tabac.

Si j'osais lancer un chiffre, je dirais qu'il ne se consomme pas 50 centigrammes d'opium par an et par habitant — et je ne craindrais pas d'être démenti. Lord Curzon, dans son ouvrage célèbre *Problems of the East*, déclare que l'opium n'est fumé que par 2 Chinois sur 1.000, et Reclus dans *l'Empire du Milieu*, fait observer avec raison que c'est précisément dans la province où l'on fume le plus, où l'opium est connu depuis des siècles (alors que dans le reste de l'Empire il est d'importation relativement récente), au Se-Tchouen, en un mot, que la population se distingue par son intelligence et son activité.

Je pense après cela, qu'on ferait bien de ne pas s'élever avec tant d'indignation contre « l'empoisonnement de la race humaine par l'opiophagie », contre les conséquences sociales, morales, économiques et autres qui en découlent, et qu'il serait bon de s'occuper beaucoup plus des ravages de l'alcool chez les nations civilisées de l'Occident.

Avant d'en terminer avec la région du Se-Tchouen et du Yang-Tzé supérieur, je ne puis manquer de mentionner la présence, dans les eaux du grand fleuve Bleu, de la canonnière française l'*Olry*. On sait comment le hardi petit bâtiment a franchi les rapides si dangereux situés entre Itchang et Tchong-King. Il a remonté jusqu'à Sui-Fou où, grâce à l'entremise des missionnaires, les marins ont acquis un établissement qui servira de dépôt et de chantier. C'est la station la plus lointaine que les Européens possèdent, au point de vue militaire, en Chine. Il faut se

Dans les provinces du fond de la Chine

féliciter vivement qu'elle soit entre les mains de la France. À Tchong-King, au moment de mon passage, les marins construisaient aussi un vaste établissement qui doit être terminé à l'heure actuelle. Nous avons devancé de la sorte tous nos rivaux. Ces succès sont dus à l'initiative et à l'habileté du consul, M. Bons d'Anty. Grâce à lui et aux efforts de nos compatriotes installés sur le haut Yang-Tzé, unis dans une pensée commune, la France, contrairement à ce qu'on pense en Europe, possède une suprématie incontestable dans le Se-Tchouen. Mais si l'on ne veut pas perdre en un instant le fruit de longs et laborieux efforts, il faut persévérer ; car en matière de colonisation étrangère, la négligence, l'arrêt dans la marche des affaires, c'est la mort.



Une rue à Itchang.

Itchang est sur le Yang-Tzé une ville importante de 60.000 habitants environ. Elle se trouve au point extrême de navigabilité des bateaux à vapeur. En amont, des rapides dangereux les empêchent de pénétrer jusqu'au Se-Tchouen, et il a fallu à la canonnière française l'*Oiry* un courage et une habileté au-dessus de tout éloge pour réussir un semblable tour de force. Mais jusqu'à Itchang le fleuve est accessible à des navires d'un assez fort tonnage et le mouvement du port accusait, en 1898, un chiffre de 168.000 tonnes pour les vapeurs et de 296.000

Dans les provinces du fond de la Chine

pour les jonques. Par suite de la création de nouvelles lignes, ce mouvement s'est encore accentué dans ces dernières années. Il est aujourd'hui de près d'un million de tonnes et le commerce atteint environ 80 millions.

L'influence française était jusqu'à ces derniers temps presque nulle à Itchang, mais à l'heure actuelle ^{p.245} divers projets sur le point de se réaliser vont nous permettre de nous y faire connaître. C'est d'abord la création d'une ligne française de bateaux à vapeur, appartenant à une importante maison de Changhaï, la maison Racine et Ackermann, qui nécessitera l'installation de bureaux maritimes français à Itchang, et qui amènera naturellement la fondation de maisons françaises de commerce, ou tout au moins de succursales des maisons de Changhaï et de Han-Keou. C'est ensuite la nomination d'un agent consulaire français à qui seront confiés les intérêts de nos nationaux. C'est enfin l'ouverture d'un bureau de poste français.

Il m'est impossible de ne pas signaler ici l'importance et la nécessité de cet établissement à Itchang. Un mot, pour bien la faire comprendre, sur la question du service postal en Chine. Il y a deux catégories d'administrations postales en Chine : le service de la poste indigène et le service européen. Celui-ci est plus régulier, plus fidèle, plus rapide, bien qu'il soit cependant juste de convenir que les Chinois ont fait beaucoup de progrès dans ces derniers temps.

La France est la seule puissance occidentale à assurer un service régulier entre le Tonkin et la Chine occidentale d'une part, et entre Changhaï et cette même contrée de l'autre. À Lao-Kay, frontière du Tonkin, nous avons un bureau qui communique avec celui de Mong-Tzé. Ce dernier, depuis l'apparition d'une importante colonie française, a pris de l'envergure. Il est en relations avec la poste de Yun-Nan-Sen. Dans cette ville, un fonctionnaire intelligent, M. Bonnet, et son successeur, M. Degain, avec l'approbation et l'encouragement de M. le consul François, ont eu une pensée dont il convient de les féliciter. C'était de relier le Yun-Nan avec l'Indo-Chine d'un côté et le Se-Tchouen de l'autre. Il ne fallait pas songer à installer des bureaux et des

Dans les provinces du fond de la Chine

fonctionnaires sur le parcours de Yun-Nan-Sen à Sui-Fou, mais ils ont songé à utiliser le dévouement des missionnaires qui ont accepté avec empressement de jouer le rôle de receveurs des postes, en se conformant aux instructions qui leur ont été données.

La première station après Yun-Nan-Sen est Tong-Tchouan, où le service est assuré par le père Bonhomme ; la deuxième : Tchao-Toung, où il l'est par le père Le Garrec ; la troisième : Sui-Fou, où c'est le procureur, le père Fayolle, qui s'en charge ; la quatrième : Tchong-King où un bureau de poste a été ouvert avec M. Viallon comme agent. De Tchong-King à Han-Keou il n'y a pas de poste française. À Han-Keou nous avons un bureau et à Changhaï un autre.

Les agents de Yun-Nan-Sen encouragés ont cherché à réaliser tous les projets possibles dans un pays où les communications sont si difficiles. C'est ainsi que le trajet de Lao-Kay à Yun-Nan-Sen se fait en neuf ou dix jours ¹, et celui de Yun-Nan-Sen à Sui-Fou en onze jours. Ce sont des coolies dits *coolies-trams* qui p.246 transportent le courrier. Ils partent environ tous les deux jours et jamais ce service si périlleux n'a subi d'atteintes graves. On y apporte encore une innovation importante. C'est la création de mandats-poste. Cette mesure, tout d'abord accueillie avec la défiance naturelle aux Chinois, a eu un tel succès que le bureau de Yun-Nan-Sen a réalisé des recettes inconnues, toutes proportions gardées, dans tout autre poste de Chine. Les indigènes ont été émerveillés de la facilité avec laquelle ils pouvaient effectuer et recevoir des paiements, moyennant une taxe très légère. Malheureusement la grosse question du change et de la valeur de la monnaie entre les différentes parties de la Chine n'a pas permis d'étendre cette bienfaisante mesure très loin et on a même été obligé, par suite des complications qu'elle entraînait, de la supprimer à Tchong-King.

¹ La ligne du chemin de fer de Lao-Kay arrive maintenant à Mong-Tzé. Elle sera bientôt en exploitation jusqu'à Yun-Nan-Sen, ce qui modifiera naturellement ce service postal.

Dans les provinces du fond de la Chine

Dans le même ordre d'idées, on avait étudié aussi à Yun-Nan-Sen la possibilité d'établir un service de dépêches par pigeons-voyageurs entre le Tonkin et le Yun-Nan, qui rendrait, semble-t-il, des services sérieux en cas de conflit avec la Chine.

On comprend maintenant toute la valeur qu'aurait un bureau de poste installé à Itchang, mettant en communication cette ville avec Tchong-King en amont, et Han-Keou en aval du fleuve Bleu. Ce bureau jouerait, au point de vue postal, le même rôle que la création de l'école de Tong-Tchouan que j'ai préconisée plus haut. Il souderait deux points importants d'influence française et fermerait le cercle immense de la Chine proprement dite. Son action, parallèle à celle de l'enseignement, concourrait ainsi puissamment au développement de la propagande française. Enfin, ce serait certes un argument de plus pour obtenir la séparation du service des postes de celui des douanes au profit de la France.

Il m'a semblé que ces explications étaient nécessaires pour bien faire saisir la situation dans laquelle nous nous trouvons à Itchang et ce qu'il faut d'abord réaliser avant d'ouvrir une école. Mais, lorsque le moment sera favorable, il convient de retenir qu'un élément nous servira beaucoup dans cette œuvre, c'est la mission catholique belge, à laquelle j'ai rendu visite et que j'ai pressentie à cet égard. Il va de soi que les missionnaires ont un vif désir de répandre une langue qui est celle qu'ils parlent et qu'ils affectionnent le plus. Je suis convaincu qu'ils nous aideront, comme ils me l'ont déclaré, et il est juste de noter dès à présent leurs bonnes dispositions.

La ville de Han-Keou est formée, on le sait, de trois énormes agglomérations : Han-Keou proprement dite, Ou-Tchang et Hanyang. La révolte des Taïping l'a diminuée de son importance et de sa population qui étaient, au dire de certains voyageurs, les plus considérables de la Terre. Lors de mon passage dans cette immense

Dans les provinces du fond de la Chine

cité ¹, on affirmait qu'un afflux important avait augmenté le chiffre de ses habitants qui dépasse aujourd'hui ^{p.248} 2 millions. Le tonnage total de ses jonques et de ses vapeurs est d'environ 4 millions de tonnes et la valeur de son commerce atteint 350 millions de francs.



Han-Keou. Les quais avec leur parterre de gazon.

¹ La ligne ferrée qui joint Han-Keou à Pékin et dont il va être question plus loin, a été inaugurée officiellement en novembre 1905, après l'achèvement du grand pont sur le fleuve Jaune, le plus grand ouvrage d'art de l'Extrême-Orient, pont qui ne mesure pas moins de 3 kilomètres de longueur. L'exploitation donne de très bons résultats ; il y a toute une région qui exporte des céréales, et dans la partie Nord, il y a des transports de grains et de houille ; les trains de voyageurs sont bondés. Le service comporte un train régulier journalier de voyageurs dans chaque sens ; le trajet se fait en trois jours, et le train s'arrête le soir dans les gares de Tchang-Te-Fou (507 kil. de Pékin) et de Tchu-Ma-Tien (901 kil. de Pékin), pour repartir le lendemain matin.

Chaque semaine, il y a un train composé de wagons-lits 1^{re} et 2^e classe, avec wagon-restaurant, qui fait le trajet en trente-six heures ; les voitures sont très confortables et le service fait avec régularité. Il y a, bien entendu, de nombreux trains de marchandises, pour évacuer le trafic vers Pékin et vers Han-Keou. Cette ligne, où les capitaux français sont fortement intéressés, est appelée à un très grand développement et à un trafic soutenu lorsque toutes les lignes qui doivent y aboutir seront construites et lui apporteront leur trafic propre.

Dans les provinces du fond de la Chine

Il n'est pas douteux que Han-Keou doit cette importance à sa situation incomparable. Elle se trouve à un carrefour de voies de communication, au bord du magnifique fleuve Bleu qui s'élargit en face d'elle comme une mer. Elle commande le commerce du thé, fleur par excellence de l'Empire du Milieu. Un chemin de fer de 1.200 kilomètres de long que l'on nomme le Grand central chinois la relie à Pékin au nord et un autre long de 1.000 kilomètres, la reliera bientôt à Canton ¹. En outre,

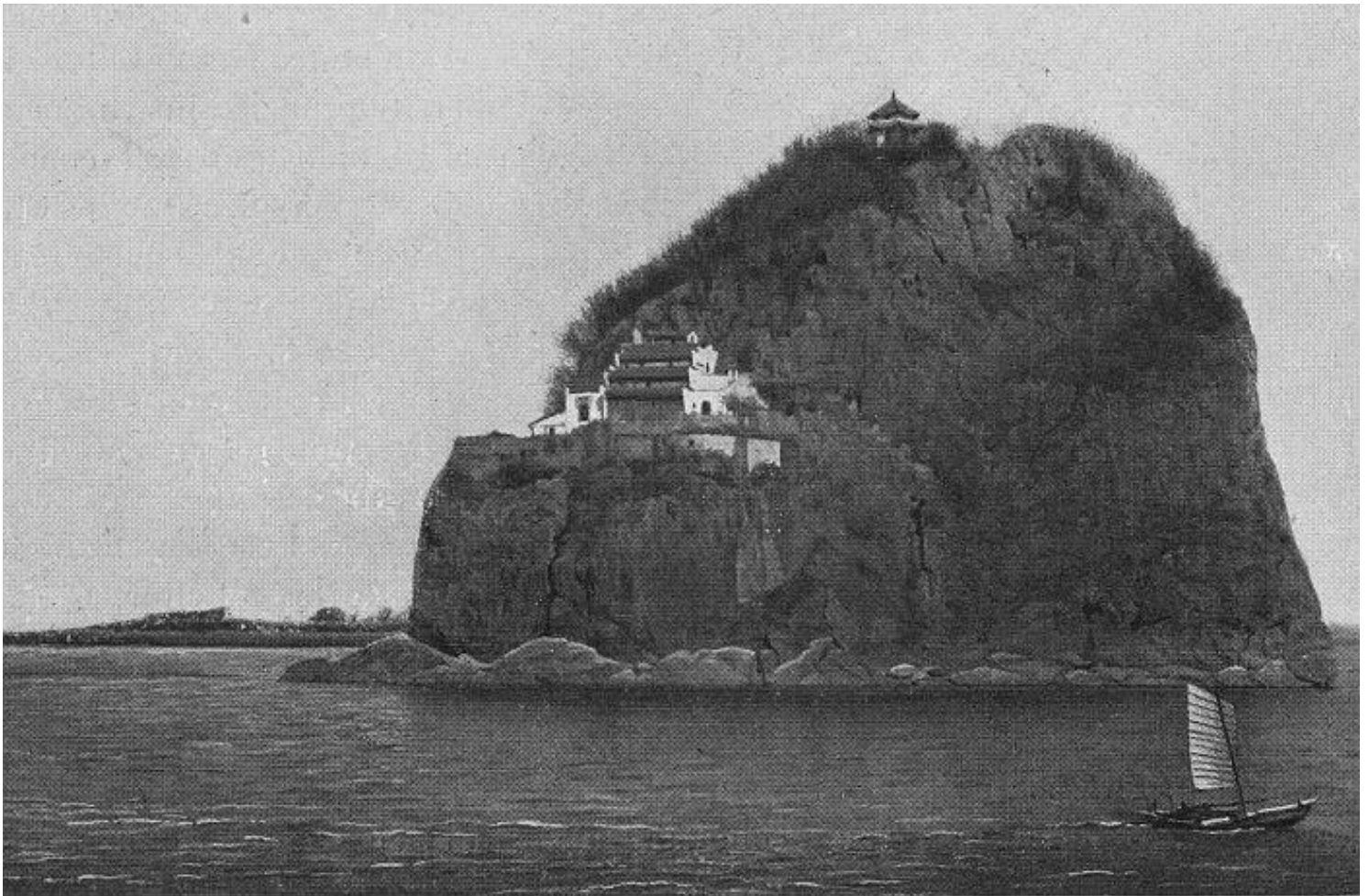


Le progrès moderne à Han-Keou. Forges et hauts-fourneaux.

¹ Cette ligne, concédée en 1898 à un syndicat américain, a été rachetée par le gouvernement chinois qui compte bien faire établir cette grande artère continuant le Grand Central chinois Pékin-Han-Keou par des emprunts intérieurs et par les moyens dont il dispose. Les études ont été refaites par des ingénieurs japonais.

Dans les provinces du fond de la Chine

il y a en projet deux autres voies ferrées qui l'intéressent : l'une, longue de 1.000 kilomètres allant de Han-Keou vers le nord-ouest jusqu'à Si-Nyen-Fou et au delà, c'est-à-dire vers la Mongolie ; l'autre de 1.300 kilomètres, allant vers l'ouest jusqu'à Tchín-Tou dans le Se-Tchouen, où elle se raccordera à la ligne venue du Yun-Nan. Dans ces conditions Han-Keou deviendra bien vite le centre commercial et industriel, la ville la plus considérable de la Chine.



Rocher sur le Yang-Tzé entre Han-keou et Changhaï, appelé « le petit orphelin ».

Elle possède une colonie étrangère qui, sans valoir celle de Changhaï, est déjà fort nombreuse et habite un beau quartier. Les intérêts français y sont très importants, et tendent à le devenir davantage par suite de l'ouverture de maisons françaises et de succursales de maisons de Changhaï. Nous avons un consul, un bureau de poste, une école. Cette école est fréquentée par quatre-vingts élèves environ et dirigée par trois

Dans les provinces du fond de la Chine

frères maristes. Elle est trop exigüe pour les besoins qui se font sentir et on a résolu l'établissement de locaux plus vastes, mieux aérés, plus confortables, qui étaient en construction lors de mon passage. Les élèves sont divisés en quatre classes. On peut dire que dans les trois inférieures on ne fait guère qu'annoncer, mais en revanche la première classe est très avancée. Elle est fréquentée par quelques fils de mandarins, mais en petit nombre, et surtout par des fils de commerçants et par des jeunes gens qui désirent entrer dans les compagnies de chemin de fer. On sait que la compagnie de Pékin à Han-Keou est composée d'éléments belges et français. On y parle en conséquence la langue française et tous ceux qui sollicitent un emploi sont obligés, surtout pour les fonctions d'interprète, de connaître le français.

Nous avons à Han-Keou, à la mission catholique des franciscains, un compatriote, le père de Merona, qui s'occupe avec une rare intelligence et un zèle infatigable de la question scolaire. Il remplit le rôle du père de Guébriant à Sui-Fou, c'est-à-dire qu'il suit avec attention les progrès des élèves ; il les prépare lui-même à leurs examens de baccalauréat ou de licence et il leur fait des cours de chinois.

Au moment de mon passage à Han-Keou, les demandes d'inscription affluaient à l'école française. La raison de cet engouement qu'on n'avait jamais connu à Han-Keou venait des réformes des programmes universitaires et de l'introduction d'une langue européenne avec la connaissance des sciences modernes.

Un certain nombre de mandarins ont demandé à apprendre le français et les professeurs se sont mis à leur disposition. Enfin, quelques jeunes gens de la classe élevée qui suivent les cours ont manifesté le désir de voir la France. Il faudrait que le gouvernement chinois, aidé par nos autorités, encourageât cette tendance et par exemple mît quelques bourses à la disposition des étudiants de Han-Keou.

Il serait tout à fait hors du cadre de cette étude de décrire la ville de Changhaï ; l'importance de son p.249 commerce, sa situation politique, tout cela est connu de tous. Je m'attacherai donc uniquement à la question scolaire. La France est fort bien partagée à ce point de vue,

Dans les provinces du fond de la Chine

puisqu'elle compte deux établissements considérables : celui de Zikawey et l'école municipale de la concession française. On sait que Zikawey est un village aux environs de Changhaï où se trouve la mission des jésuites. Je n'insiste pas sur l'œuvre de la Sainte-Enfance, sur les ouvriers. Ces choses ont passionné l'opinion publique et je n'ai pas à intervenir dans ce débat. Je ne parlerai pas non plus de l'admirable observatoire qui rend de si précieux services à la navigation dans le Pacifique et les mers de Chine.



Place du marché à Changhaï.

Dans les provinces du fond de la Chine

Je veux seulement dire quelques mots de l'école qui a beaucoup grandi dans ces derniers temps, puisqu'elle compte cent élèves.

Auparavant, elle n'était ouverte qu'aux chrétiens, mais depuis la réforme des programmes et sur le vif désir de beaucoup de candidats aux grades universitaires d'apprendre le français, les Pères jésuites ont consenti à y laisser pénétrer des infidèles. Ces élèves ne sont pas encore d'une grande force mais, comme tous les Chinois, ils travaillent fort sérieusement et ils ont du goût pour notre enseignement.

À côté de l'étude du français et des sciences modernes, les élèves trouvent à l'école de Zikawey des répétitions de chinois et une préparation sérieuse aux grades. L'école obtient aux examens beaucoup de succès et le parloir est tapissé de grandes pancartes que les lauréats reconnaissants envoient à leurs professeurs et qui expriment leurs remerciements.

Beaucoup plus intéressante cependant est l'école municipale. Elle compte en ce moment le plus grand nombre d'élèves de toutes les écoles françaises de Chine, environ 350. Elle est bâtie sur la concession française, à côté de l'église Saint-Joseph, et c'est un jésuite, le père Legal, qui en est le directeur. L'enseignement est donné par trois frères maristes aidés de trois moniteurs chinois. Il y a six classes. Les cours de français alternent avec les cours de chinois qui sont professés par des lettrés. De la sorte, l'élève peut faire à l'école française son éducation à la chinoise qui lui est indispensable, et même préparer ses diplômes. Cette considération n'est pas étrangère au vif succès de l'établissement. Les moniteurs chinois sont suffisamment instruits, et l'un d'eux qui est venu en France et qui a passé trois années à Paris est un aide excellent. Dans les trois classes inférieures on épelle, on forme des lettres ; dans la troisième, les élèves commencent à lire ; dans la seconde, ils traduisent et enfin, dans la classe la plus élevée, ils sont assez avancés pour converser. Malheureusement, comme il arrive chaque fois que les élèves ne sont guidés dans l'étude du français que par le désir d'obtenir un emploi d'interprète, dès qu'ils se croient capables de traduire quelques mots ils quittent l'école. Il est bien

Dans les provinces du fond de la Chine

évident que nos meilleures recrues seront toujours les fils des mandarins et des riches familles chinoises, qui ont l'ambition d'appartenir à la hiérarchie des classes dirigeantes.

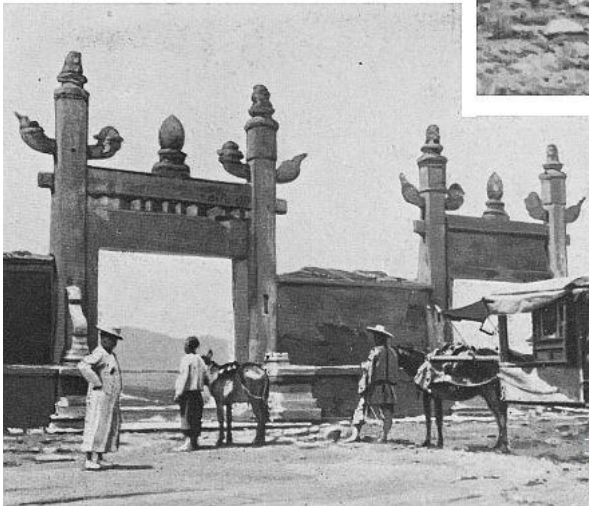
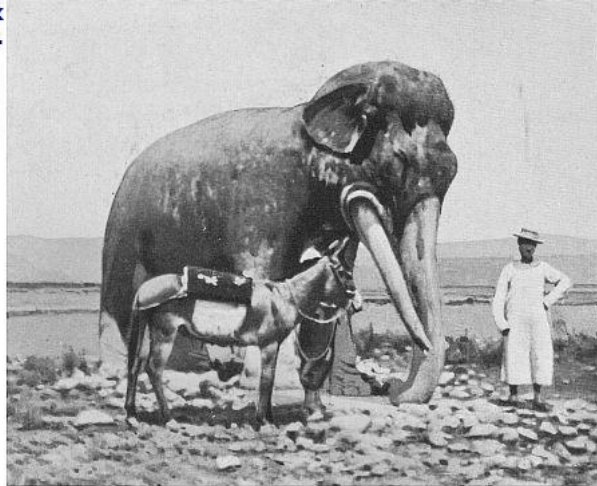
Nous avons le plus grand intérêt à ce que les futurs hauts fonctionnaires aient reçu l'empreinte française. Tout le monde le comprend, et on s'efforce d'attirer cette catégorie d'élèves. Il y a tout lieu ^{p.250} d'espérer que la réforme des programmes produira vis-à-vis de l'école municipale de Changhaï les heureux effets que nous avons constatés dans les différents centres de Chine parcourus jusqu'à présent. Indépendamment du français les frères maristes enseignent un peu de calcul et de géographie.

Chaque année il y a une distribution solennelle des prix qui est présidée par le consul de France. Des livres, de petits appareils scientifiques sont envoyés par l'Alliance française. La municipalité française a de son côté donné quelques prix pour récompenser les élèves.

Je terminerai ces notes rapides de mon voyage par quelques considérations sur le rôle de la France en Extrême-Orient. L'exposition d'Hanoï en 1903 a eu pour but principal de faire connaître aux Français de la mère patrie et aux étrangers qui y ont été conviés notre admirable possession de l'Indo-Chine, le merveilleux essor donné à son agriculture, à son commerce et à son industrie. Mais elle aura eu un autre résultat qui légitimerait à lui seul le sacrifice que s'est imposé notre colonie. En donnant dans la jeune et charmante cité française d'Extrême-Orient le premier rendez-vous pour la glorification du travail aux peuples de l'Occident et aux vieilles races jaunes, l'Indo-Chine leur a fourni les moyens de mieux se comprendre et se pénétrer. Les voiles qui enveloppaient l'Extrême-Orient de ténèbres et de mystère commencent à se dissiper et nous voici maintenant en contact avec ces antiques civilisations de l'Inde et de la Chine qui se révèlent à nous avec leur charme si captivant, endormies dans une sorte de nirvana séculaire et de paix mystique d'où viennent les tirer les progrès des idées modernes.

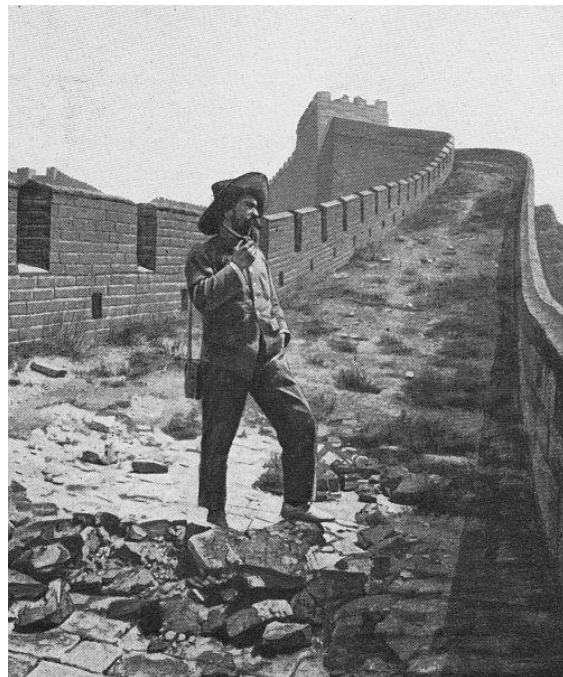
Dans les provinces du fond de la Chine

**Eléphant en pierre aux tombeaux
des empereurs.**



Entrée des tombeaux des empereurs.

**Statue de guerrier dans l'allée
des tombeaux des empereurs**



**Sur le chemin de ronde
de la Grande muraille.**

Dans les provinces du fond de la Chine

Certes, la France qui a tant contribué au rayonnement de ses idées dans le vieux monde asiatique, qui a dépensé sans compter son argent et versé le plus pur de son sang, la France dont les nobles enfants, Garnier, Doudart de Lagrée, Rivière, Courbet, Paul Bert, Rousseau, et tous ceux qui ont suivi les traditions des ancêtres glorieux, les Dupleix, les Lally Tollendal, les Dumas, tous affirmant les belles qualités de notre race et surtout cet esprit d'initiative, ce goût des expéditions lointaines, et ce penchant pour la colonisation qui lui a été, très à tort, contesté, la France peut être fière de son œuvre dont elle doit reporter tout le mérite, un peu tardivement, hélas ! au grand homme d'État qui dort tout près de la « ligne bleue des Vosges ». Ce que le génie de Jules Ferry avait prévu, il y a trente ans, s'est aujourd'hui réalisé. Les nations européennes sont emportées par un courant irrésistible sur les grandes routes du monde. Les voies de communication, les moyens de transport s'améliorent et se multiplient. Le plus important de ces courants est à coup sûr celui qui conduit vers l'Extrême-Orient. On peut affirmer que la Chine est le futur champ de bataille strictement économique, espérons-le, des grands États de l'Europe. Et c'est ainsi que l'on s'explique bien la grande pensée de Jules Ferry lorsqu'il entreprenait de donner le Tonkin à la France pour la placer aux portes d'un marché de 400 millions de consommateurs.

À ce point de vue la situation du Tonkin est unique, car, indépendamment de ses propres ressources qui sont incalculables, il se trouve, grâce à la grande voie fluviale du fleuve Rouge, navigable sur un long parcours, en communication directe avec cette belle contrée du Yun-Nan que nous commençons à connaître et dont les richesses ont frappé tous ceux qui l'ont visitée. On sait que parallèlement au fleuve Rouge un chemin de fer est en construction qui lors de son achèvement sera la voie la plus importante allant au cœur ^{p.251} de la vieille Chine. Déjà un mouvement très prononcé se dessine dans cette région du Yun-Nan qui s'anime d'une vie nouvelle ; les caravanes montent chargées de nos produits et redescendent en emportant l'opium, la soie et les métaux précieux. Des comptoirs de nos maisons françaises vont

Dans les provinces du fond de la Chine

s'établir dans la grande province chinoise. Ce sont là les débuts d'une prospérité qui atteindra son apogée le jour où le chemin de fer s'élancera jusqu'à Yun-Nan-Sen, c'est-à-dire d'après les calculs les plus pessimistes, dans sept ou huit ans.

Mais sept ou huit ans ne comptent pas dans la vie d'une nation et il faut voir au delà. La colonisation est un engrenage : dès qu'on s'est engagé il faut aller jusqu'au bout sous peine de voir s'écrouler l'édifice qu'on avait laborieusement échafaudé. La vraie politique est celle que nous a enseignée Jules Ferry, celle « des longs espoirs et des vastes pensées ». Or, ce serait à coup sûr avoir entrepris une œuvre tronquée, non viable, hors de proportion avec les sacrifices que nous nous serons imposés si nos efforts de pénétration en Chine devaient s'arrêter à Yun-Nan-Sen. Il est un autre objectif qui nous sollicite avec une telle évidence qu'il suffit de le montrer pour se convaincre immédiatement de son importance capitale. Personne n'ignore que la région de la Chine la plus riche, la plus peuplée, est celle baignée par le cours supérieur du Yang-Tzé-Kiang. Tous les efforts de l'Angleterre depuis les fameuses explorations de Cooper et de Margary tendent à y pénétrer. La province de Se-Tchouen est un enchantement et on a pu dire avec raison que sa fraîcheur, sa richesse et sa fécondité en font le paradis de la Chine. Aussi notre chemin de fer indo-chinois allant au sein de cette région fortunée créera à notre commerce des débouchés d'une inappréciable valeur.

Ainsi l'action française pénétrant jusqu'aux rives du fleuve Bleu n'aura pas seulement comme effet politique d'assurer la libre expansion de notre colonie du Tonkin, elle nous aura conduits au centre même de ce marché de 400 millions de consommateurs, le plus important et le plus vaste du monde, objet de toutes les convoitises. Ainsi, par l'importance qu'elle a prise dans ces dernières années, par sa situation géographique vis-à-vis des contrées de l'Extrême-Orient, par son organisation administrative, notre possession de l'Indo-Chine peut être considérée comme un vaste État ayant des intérêts particuliers, des relations, une politique, un avenir qui lui donnent un caractère très personnel.

Dans les provinces du fond de la Chine

Aussi la politique française en Asie, tout en conservant un but d'utilité générale, doit-elle s'exercer tout particulièrement dans un sens favorable au développement et à la grandeur de notre belle colonie qui peut être considérée comme le centre de rayonnement de l'influence de la France en Extrême-Orient. Pour étendre cette influence et par conséquent pour accroître la puissance de l'Indo-Chine, il ne s'agit pas seulement de favoriser les entreprises commerciales et industrielles, de mettre en valeur les produits agricoles et miniers, de leur créer des débouchés, il faut avant toute autre chose, se préoccuper de l'œuvre morale de la France et de sa mission civilisatrice. Au point de vue philosophique d'abord, cette mission légitime nos ^{p.252} conquêtes coloniales qui, si elles n'avaient pas eu pour but de transformer la barbarie, d'apporter aux peuples restés en arrière sur la route du progrès humain les bienfaits de la science et les idées de justice, ne seraient que l'abus de la force et la violation des principes intangibles du droit naturel.

À un point de vue plus utilitaire, il est bien facile de se rendre compte que les efforts seraient vains de ceux qui ne recherchent dans les entreprises coloniales que la conquête des richesses s'ils n'étaient secondés par cette admirable puissance de la France qu'ils dédaignent ou qu'ils ignorent.

Les relations d'affaires avec les pays étrangers, surtout avec l'Extrême-Orient, tiennent à des circonstances changeantes, éphémères, à des traités de commerce, à des tarifs de douane, à des conventions diplomatiques qui varient avec les nécessités du moment. Mais ce qui résiste le mieux aux caprices des hommes et des choses, c'est notre influence morale qui s'est développée par les œuvres d'éducation, par la diffusion de notre langue, par l'adoption de nos coutumes. C'est grâce à l'action bienfaisante de notre esprit national que les affaires prennent un développement prospère et on les voit au contraire bien vite frappées de stérilité lorsque la France par négligence, par lassitude ou par défaillance, laisse perdre son influence morale, renonce à propager sa langue et ses idées, à faire rayonner sa pensée sur le monde.

Dans les provinces du fond de la Chine

À l'heure actuelle c'est surtout en Extrême-Orient que la France doit porter ses efforts, c'est dans ce vaste champ de l'Asie enseveli dans les ténèbres épaisses de l'ignorance et de la superstition qu'elle doit répandre la bonne semence qui lèvera un jour en une magnifique floraison d'œuvres de progrès et de civilisation. Ne nous faisons pas trop d'illusions cependant. Les peuples auxquels nous nous adressons plus particulièrement en Extrême-Orient n'ont pas atteint encore un assez haut degré de culture intellectuelle et de perfection morale ; leur mentalité est trop différente de la nôtre pour apprécier les qualités incomparables de notre race comme aussi le souci d'indépendance, de justice et de bonté, le sens de la solidarité, de la fraternité humaine dont les manifestations remplissent nos annales.

Nous savons que préoccupés surtout de réalisations pratiques, les peuples d'Extrême-Orient préfèrent suivre les usages, et apprendre les langues des nations qui ont su former chez eux des groupements plus considérables que le nôtre. Et bien que le nombre ne soit pas toujours la loi, il peut arriver que notre civilisation submergée par le flot envahisseur de nos rivaux disparaisse en Extrême-Orient comme disparaît avec son goût et sa couleur le vin que l'on noie dans le fleuve qui passe. Aussi devons-nous redoubler d'efforts et de zèle pour développer les œuvres de propagande française : fondations d'écoles, extension de celles qui existent, création de chaires françaises dans les Universités indigènes, encouragements donnés à tous les travaux faisant connaître notre histoire, notre littérature, notre science, nos arts.

Tel est à n'en pas douter le meilleur et le plus noble instrument de conquête des peuples, car, comme le disait Victor Duruy : « Si l'épée soumet les corps c'est le livre qui conquiert les âmes. Quand les indigènes apprennent notre langue, ce sont nos idées de justice qui entrent peu à peu dans leurs esprits, ce sont des marchés qui s'ouvrent pour notre industrie, c'est la civilisation qui arrive et qui transforme la barbarie. »